

Sixième Année. Nos 5 & 6. Mai-Juin 1915.

Ligue Française Antimaçonnique

Nous reproduisons ci-contre la photographie de notre ami René de La Boulaye, premier vice-président de la *Ligue Française Antimaçonnique,* dont tous nos ligueurs ont appris à apprécier la noblesse de caractère et le dévouement patriotique.

Lieutenant de cuirassiers lors de la mobilisation, notre ami de La Boulaye, après avoir pris une part brillante aux combats de l'armée des Flandres, fut nommé capitaine au mois de Mars dernier.

La cavalerie ayant peu à combattre depuis que notre front a été prolongé jusqu'à la mer, il demanda à changer d'arme et fut nommé commandant de la ...e compagnie du ...e d'infanterie, à Notre-Dame de Lorette.

Le 12 mai, cette compagnie était désignée pour enlever la chapelle de Notre-Dame de Lorette, clef de la positition adverse. Partie de loin, en terrain découvert, sous le feu de trois mitrailleuses et d'une importante force allemande, la ...e compagnie s'empara de la chapelle et captura des prisonniers et un important matériel. Mais l'intensité du feu et le corps à corps réduisirent son effectif à 21 hommes (sur 250). Le capitaine de La Boulaye ne s'en fortifia pas moins sur la position conquise.

Une compagnie de renfort lui ayant été envoyée, il en prit le commandement et résista pendant cinq jours à un bombardement incessant par la grosse et moyenne artillerie, accompagné de retours offensifs des Allemands. Notre ami eut le bonheur de conserver la position qu'il avait conquise, mais sa seconde compagnie fut réduite par le feu à 40 hommes. Lui-même fut complètement enseveli dans l'entonnoir produit par un obus de 210 qui éclata à ses côtés. Il n'a d'ailleurs, pas été blessé.

A la suite de ces faits, le capitaine de La Boulaye, proposé pour une citation à l'ordre du jour de l'Armée, a été en outre fait chevalier de la Légion d'Honneur.

Ce magnifique exploit, dont la nouvelle ne peut manquer d'être agréable à nos ligueurs et amis, a eu une seconde édition presque immédiate.

En Juin, la compagnie du capitaine de La Boulaye, réorganisée, a été durement engagée dans les combats qui ont momentanément abouti, près de Souchez, au percement des lignes allemandes. Nous ne connaissons pas les détails de cette affaire et la part qu'y a prise notre vaillant ami; mais nous venons d'apprendre qu'à la suite de ce combat, il a été, pour la seconde fois, proposé pour une citation à l'ordre du jour de l'Armée, en même temps que pour le grade de chef de bataillon.

◆ ◆ ◆

Parmi les nombreux membres de la *Ligue Française Antimaçonnique* qui font courageusement leur devoir, face à l'ennemi, et que nous nous excusons de ne pouvoir tous nommer ici, citons particulièrement les frères Malibran, dont nos ligueurs parisiens ont maintes fois été à même d'apprécier le dévouement.

L'aîné, Ernest Malibran de Santibanez, a été sérieusement blessé au bras et au visage, en Champagne, au cours d'une charge à la baïonnette. Il est maintenant rétabli et a rejoint son régiment. La bravoure dont il a fait preuve en mainte occasion lui a valu la Croix de Guerre.

Le puîné, Charles Malibran de Santibanez, a été grièvement blessé à la main au cours de l'assaut qui a abouti à la prise du Labyrinthe, en Artois. Il est actuellement à l'hôpital de Saint-Malo. Nous faisons des vœux pour son prompt rétablissement.

Le plus jeune, Robert Malibran de Santibanez, a trouvé une mort glorieuse à l'assaut de Souchez. A peine âgé de dix-huit ans, ce jeune héros était sous-lieutenant depuis quinze jours quand il tomba en entraînant ses hommes sous un feu d'enfer. Nous présentons à son père et à ses frères l'expression de notre sympathie émue.

◆ ◆ ◆

Une bien triste nouvelle nous est annoncée par le *Soleil du Midi :* le R. P. Fournier, de la Compagnie de Jésus, vient de tomber au champ d'honneur, près d'Arras, où il accomplissait avec un inlassable dévouement sa mission d'aumônier militaire. Ceux-là, parmi nous, en seront particulièrement affectés qui savent que le R. P. Fournier fut un des amis de la première heure de la *Revue Antimaçonnique* et qu'on lui doit la fondation de notre section de Valence. Ses éminentes qualités intellectuelles et l'enjouement de son esprit rendaient son commerce agréable entre tous ; la clarté de son jugement donnait un prix tout particulier à ses conseils.

Ancien directeur des collèges du Caire et de Mongré, le R. P. Fournier était dispensé par son âge de toute obligation militaire ; mais, dès le début des hostilités, il avait ardemment sollicité le poste d'aumônier, sur la ligne même du feu : son cœur de patriote et de prêtre y trouvait la satisfaction de ses généreuses aspirations. Il meurt martyr de son amour pour la France et pour les âmes.

Nous adressons à son frère, M. Paul Fournier, nos plus vives condoléances.

◆ ◆ ◆

Un de nos excellents amis, M. le capitaine Lachaud, chevalier de la Légion d'Honneur, qui commande une des

compagnies du 366e d'infanterie, vient d'être cité à l'ordre du jour de la 1re Armée avec la mention suivante :

A fait preuve, dans tous les combats auxquels il a pris part, d'un grand sang-froid et d'un mépris absolu du danger. Commande depuis près de cinq mois un secteur constamment sous le feu de l'ennemi et a su y maintenir sa troupe en parfait état physique et moral.

Nous adressons à notre ami nos meilleures félicitations.

◆ ◆ ◆

Le capitaine d'artillerie coloniale Léon Ariès vient d'obtenir la croix de guerre et d'être inscrit au tableau spécial de la Légion d'Honneur pour le grade de chevalier avec la mention suivante :

Observateur d'artillerie, s'est révélé dès le début comme présentant à un haut degré toutes les qualités requises. A effectué des réglages très efficaces, dont un grand nombre sous le feu de l'artillerie ennemie. Observateur plein d'allant et toujours prêt à marcher.

Nous adressons toutes nos félicitations au nouveau promu, qui est le fils du colonel Ariès, membre de notre section de Versailles, et le frère de notre ami Nel Ariès, ancien membre du Conseil Central de la *Ligue Française Antimaçonnique*.

◆ ◆ ◆

C'est avec une douloureuse émotion que nous avons appris la mort d'un des membres les plus dévoués de la *Ligue Française Antimaçonnique*, M. le docteur Auguste Rigal, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, médecin honoraire des hôpitaux parisiens, chevalier de la Légion d'Honneur.

M. le docteur Rigal, qui appartenait comme membre correspondant à notre Groupe Central d'Etudes, nous a souvent prêté le concours le plus dévoué et le plus clairvoyant. Il s'était fixé à Mozac (Puy de Dôme), ou il est décédé.

Nous assurons son frère, M. Charles Rigal, président

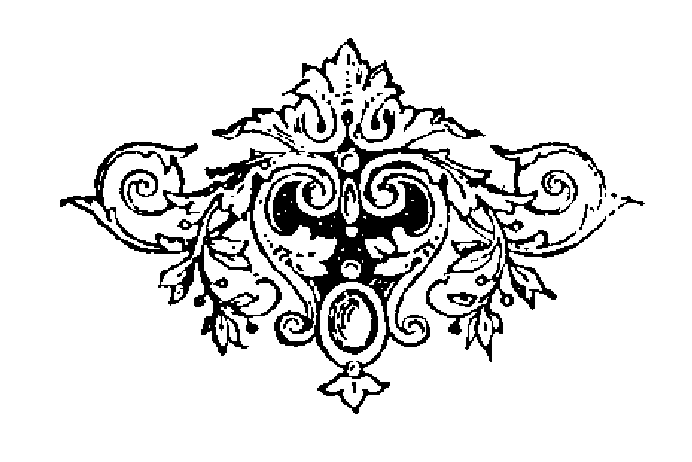
honoraire à la Cour, de toute la part que nous prenons au coup qui le frappe.

✦ ✦ ✦

La *Ligue Française Antimaçonnique* a fait une autre perte douloureuse en la personne de M. le docteur Louis Raoux, ancien administrateur en chef de l'asile nationale de la Providence.

M. le docteur Raoux appartenait au groupement parisien de notre Ligue. Son grand âge (84 ans) ne lui permettait plus d'en suivre les travaux ; mais sa sympathie efficace nous était toujours demeurée acquise.

Nous exprimons à sa veuve, à son fils M. le Dr Marcel Raoux, ancien chef de clinique de la Faculté de Médecine de Paris, actuellement au front comme aide-major de première classe, à ses filles Mesdemoiselles Antoinette et Marie Raoux, nos condoléances émues.





Loges françaises et Loges allemandes

Le 10 juin dernier, le *Grand Orient de France*, communiquait aux journaux la note suivante :

La presse a récemment publié une information de laquelle il résulte que le Congrès des Loges de Berlin *aurait décidé la rupture de toutes relations avec les francs-maçons français et italiens.*

En ce qui concerne le Grand Orient de France, *voici les faits :*

Depuis 1870-1871, le Grand Orient de France *n'a aucun rapport avec les* Grandes Loges de Berlin.

D'ailleurs, le Grand Orient de France, *par son ordre du jour de flétrissure du 13 décembre 1914 (que la presse a bien voulu reproduire), a pris nettement position contre les francs-maçons allemands.*

La décision du Congrès des Loges de Berlin *est donc sans objet (1).*

Cette première note était suivie, quatre jours plus tard, d'une seconde, émanant celle-ci de la *Grande Loge de France.* Son *Grand-Maître,* le F.·. *Général Peigné,* avait pris, lui, le temps de la réflexion, et ce n'est que le 14 juin suivant qu'il envoyait le communiqué ci-après :

Les journaux allemands annoncent que les Grandes Loges de Berlin *viennent de rompre toutes relations avec les francs-maçons français et italiens.*

Pour éviter toute équivoque, la Grande Loge de France *déclare qu'elle n'a aucunes relations aussi bien avec les* Loges de Berlin *qu'avec les autres* Loges allemandes.

La communication des Loges de Berlin *est donc sans objet.*

La Grande Loge de France *n'a pas attendu cette manifestation platonique des* Loges de Berlin *pour, dès le mois d'août,*

(1) *Le Bonnet Rouge,* du 10 juin 1915.

stigmatiser comme il convenait la solidarité affichée de la Maçonnerie allemande *avec les actes de barbarie commis par le gouvernement allemand et ses armées.*

Le Grand Maître de la Grande Loge de France,
Signé : Général PEIGNÉ (2).

Les *Grandes Loges de Berlin* dont il est question dans ces deux communiqués du *Grand Orient* et de la *Grande Loge de France* sont au nombre de trois, savoir :

1° La *Grande Mère Loge Nationale* « AUX TROIS GLOBES », dont le protecteur est le F.·. Frédéric-Léopold, prince de Prusse.

2° La *Grande Loge* NATIONALE DES FRANCS-MAÇONS D'ALLEMAGNE, qui, elle aussi, a pour protecteur le F.·. Frédéric-Léopold, prince de Prusse.

3° La *Grande Loge de Prusse* « ROYAL-YORK DE L'AMITIÉ ».

Mais, si l'on veut avoir la liste complète des *Grandes Loges allemandes*, à ces trois premières il convient d'ajouter les cinq Grandes Loges suivantes :

4° La *Grande Loge* «AU SOLEIL », de Bayreuth ;

5° La *Grande Loge* « LA CONCORDE », de Darmstadt, qui a pour protecteur S. A. R. Ernest-Louis, Grand-Duc de Hesse ;

6° La *Grande Loge* NATIONALE DE SAXE, de Dresde ;

7° La *Grande Loge Mère* « L'ALLIANCE ECCLECTIQUE », de Francfort-sur-le-Mein ;

8° La *Grande Loge* DE HAMBOURG, à Hambourg.

Lorsque le *Grand Orient de France* nous assure que depuis 1870-1871 il n'a aucun rapport avec les *Grandes Loges de Berlin*, il dit la vérité. Toutefois souvenons-nous que cette affirmation ne concerne que trois des huit Grandes Loges allemandes, celles dont le siège est à Berlin. Il est muet au sujet des cinq autres. C'est là un acte de prudence : nous verrons, en effet, que le *Grand Orient de France* n'est pas toujours resté dans la réserve qu'il affecte aujourd'hui et qu'il échangeait, hier encore, des *garants d'amitié* avec les *Grandes Loges de Bayreuth, de Francfort et de Hambourg.*

La *Grande Loge de France* se contente de nous assurer que depuis le mois d'août dernier elle n'a plus de relations avec les Grandes Loges allemandes.

La guerre, en effet, a quelque peu troublé ces relations et les a rendues à peu près impossibles. Cependant si nos lecteurs veulent bien se reporter à nos articles des deux derniers numéros de notre

(2) *Le Bonnet Rouge*, du 14 juin 1915.

Revue (3), ils doivent se souvenir qu'en de nombreuses circonstances les Maçons français ont trouvé moyen depuis la guerre, de se rencontrer avec leurs FF.·. allemands.

Il ne faudrait pas oublier, non plus, que ce sont nos deux puissances maçonniques françaises, le *Grand Orient* et la *Grande Loge de France*, qui ont fait les premiers pas vers la réconciliation entre les Maçonneries françaises et allemandes; les *Grandes Loges allemandes* n'ont pas eu cette initiative. Nous ne croyons pas, malgré l'audace que nous leur connaissons, que la *Grande Loge de France* ni même le *Grand Orient de France* osent nier aujourd'hui les faits accomplis délibérément par eux il y a une dizaine d'années. Nous comprenons combien, à l'heure actuelle, ils doivent être gênés d'avoir été jadis aussi germanophiles; mais à qui la faute? Ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes.

C'est de la *Grande Loge de France* que vint la première initiative du rapprochement. Le 17 février 1904, le *Conseil Fédéral de la Grande Loge de France* proposait à la *Grande Loge de Hambourg* l'échange de garants d'amitié (4).

Nous avons reproduit cette lettre en entier dans le numéro de la Revue de janvier-février dernier ainsi que l'historique des négociations qui la suivirent (5).

Ces négociations devaient durer jusqu'en 1906. Le 3 juin 1906 les représentants des *Grandes Loges allemandes* réunis dans le local de la *Grande Loge* « *l'Alliance Ecclectique* » de Francfort-sur-le-Mein, votaient à l'unanimité la reconnaissance de la *Grande Loge de France* (6).

Cette reconnaissance ne s'était pas faite sans peine : les *Grandes Loges de Berlin* y avaient fait une vive opposition, ET IL N'AVAIT PAS FALLU MOINS QUE L'INTERVENTION PERSONNELLE DE L'EMPEREUR LUI-MÊME POUR LA FAIRE CESSER. Guillaume II avait commandé : on s'était incliné (7).

Lorsqu'à la suite de cette reconnaissance le *Grand Maître de la Grande Loge de France* s'était rendu à Berlin, le T.·. Ill.·. F.·. G. Mesureur avait fait de son voyage le récit suivant:

« Au point de vue maçonnique, la réception dont nous avons

(3) ***Revue Antimaçonnique***, de janvier-février et de mars-avril 1915.

(4) ***Acacia***, de juin 1906, « Entre Français et Allemands » par le F.·. Nix, p. 423.

(5) ***Revue Antimaçonnique***, de janvier-février 1915, p. 33 et suivantes.

(6) ***Acacia***, d'octobre 1906, « Entre Français et Allemands » par le F.·. Nix, p. 188 à 190.

(7) *Op. cit.*

« été l'objet a été d'une cordialité vraiment touchante. *Le prince* « *Frédéric-Léopold, cousin et beau-frère de Guillaume II, serait* « *certainement venu nous recevoir dès notre arrivée à Berlin, s'il* « *n'avait été en train d'effectuer en ce moment une tournée d'ins-* « *pection de corps d'armée.* » (8).

Le *Grand Orient de France* ne commença son évolution qu'en 1908. Jusque-là l'annuaire du *Grand-Orient* contenait une page rappelant le souvenir des Loges des provinces annexées qui préférèrent se dissoudre plutôt que de se rattacher, comme l'exigeait l'autorité allemande, à l'une des *Grandes Loges Allemandes;* dans l'annuaire de l'année 1908 cette page fut supprimée. Au cours de la tenue du convent de 1908, les délégués de la R.·. L.·. *Alsace-Lorraine* protestèrent avec quelque vivacité contre cette suppression. Le F.·. Lafferre, *président du Conseil de l'Ordre*, se contenta de répondre par la déclaration suivante :

« Le souvenir du passé lui est assurément sacré (à la Maçonnerie), « mais *sa tâche primordiale consiste à préparer l'avenir, en parant* « *aux conflagrations entre peuples et en amenant ceux-ci à solu-* « *tionner pacifiquement leurs litiges* » (9).

Le Convent, par 294 voix contre 49, approuvait la déclaration du F.·. Lafferre et la décision prise par le *Conseil de l'Ordre* (10).

En 1910 la *Grande Loge* « l'Alliance Ecclectique », de Francfort-sur-le-Mein, reconnaissait le *Grand Orient* de France et échangeait avec lui des garants d'amitié (11). Cette reconnaissance était bientôt suivie de celles de la *Grande Loge* « Au soleil ». de Bayreuth et de la *Grande Loge de Hambourg.*

Ouvrons maintenant l'*annuaire du Grand Orient de France* pour l'année 1914 (par suite de la guerre, celui de 1915 n'a pas paru); il nous indiquera les puissances maçonniques étrangères avec lesquelles l'obédience était alors en relation.

En ce qui concerne les *Grandes Loges allemandes*, nous y lirons : (12)

« 1° Garants d'Amitié auprès du Grand Orient de France :
« *Grande Loge* « Au soleil ». de Bayreuth : le F.·. *Bouley*

(8) *L'Eclair*, du 10 juin 1915.
(9) *Acacia*, d'avril 1909, « Les Francs-Maçons allemands et le Grand-Orient de France », par le F.·. Oswald Wirth, p. 299.
(10) *Op. cit.*
(11) *Acacia*, de septembre-octobre 1910, « Francs-Maçons de France et d'Allemagne, p. 12.
(12) *Annuaire du Grand-Orient de France*, pour l'année 1914, p. 39 et suivantes.

« (Gaston), 33e, membre et ancien président du conseil de l'Ordre, « Grand Commandeur du Grand Collège des Rites.

« *Grande Loge Mère* « L'ALLIANCE ECCLECTIQUE », de Francfort-« sur-le-Mein : le F.·. *Bernardin* (Charles-Nicolas) 33e, ancien « membre du Grand Collège des Rites, juge de paix à Pont-à-« Mousson.

« *Grande Loge de Hambourg :* le F.·. *Bouley* (dont nous venons « d'exposer les qualités à propos de la Loge de Bayreuth).

« 2e GARANTS D'AMITIÉ DU GRAND-ORIENT DE FRANCE AUPRÈS DES « PUISSANCES MAÇONNIQUES ÉTRANGÈRES :

« *Grande Loge* « AU SOLEIL », de Bayreuth : le F.·. Dr *Hans* « *Weiss*, docteur en médecine à Bayreuth.

« *Grande Loge Mère* « L'ALLIANCE ECCLECTIQUE », de Francfort-« sur-le-Mein : le F.·. *Hans Friedmann*, à Iéna.

« GRANDE LOGE DE HAMBOURG : le F.·. *Ohnimus* (*Joseph*), direc-« teur de la Société anonyme de Merbes-le-Château, à Hambourg.

Voici, d'autre part, les Garants d'amitié que la *Grande Loge de France* échangeait avec toutes les *Grandes Loges allemandes* : (13)

« 1e GARANTS D'AMITIÉ DES PUISSANCES MAÇONNIQUES AUPRÈS DE LA « GRANDE LOGE DE FRANCE :

« *Grande Loge* « AU SOLEIL », de Bayreuth : le F.·. *Fiolet* « (*Félix*), ancien Grand Secrétaire de la Grande Loge de France, « instituteur à Paris.

« *Grande Mère Loge Nationale* « AUX TROIS GLOBES ». de Berlin : « le F.·. *Silvy* (*Guillaume*), ancien Grand Maître adjoint, conseiller « général, avocat à la Cour d'appel.

« *Grande Loge Nationale* DES FRANCS-MAÇONS D'ALLEMAGNE à « Berlin : le F.·. *Mesureur (Gustave)*, ancien Grand Maître de la « Grande Loge de France, ancien ministre, directeur de l'Assistance « publique de la Seine.

« *Grande Loge de Prusse* « ROYAL-YORK DE L'AMITIÉ », le F.·. *Gui-« naudeau*, directeur du Lycée français du Caire.

« *Grande Loge* « LA CONCORDE » de Darmstadt : le F.·. *Albert* « *Lantoine*.

« *Grande Loge Nationale* DE SAXE, de Dresde : le F.·. *Sergent* « *(Jules)*, ancien Grand Orateur de la Grande Loge de France.

« *Grande Loge Mère* « L'ALLIANCE ECCLECTIQUE », de Francfort-« sur-le-Mein ; le F.·. *Welhoff*, receveur municipal à Lille.

« *Grande Loge* DE HAMBOURG, à Hambourg : le F.·. *Nicol (Fran-« çois)*, directeur de la compagnie Coloniale, 8, rue de la Victoire, « Paris 9e.

« 2° GARANTS D'AMITIÉ DE LA GRANDE LOGE DE FRANCE AUPRÈS DES « PUISSANCES MAÇONNIQUES ÉTRANGÈRES :

« *Grande Loge* « AU SOLEIL », de Bayreuth : le F.·. *Bruno-« Muller*, négociant à Bayreuth.

(13) *Annuaire de la Grande Loge de France*, pour l'année 1914, p. 127 et suivantes.

« *Grande Mère Loge Nationale* « Aux trois Globes », de Berlin :
« le F.·. Dr *Emile Adler,* docteur à Berlin.
« *Grande Loge Nationale* des Francs-Maçons d'Allemagne, de
« Berlin : le F.·. *Karl Gartz,* magistrat en retraite.
« *Grande Loge de Prusse,* « Royal-York de l'Amitié » : le
« F.·. *Eugène Goldheim,* directeur de la Compagnie d'assurances.
« *Grande Loge* « la Concorde », de Darmstadt : le F.·. *Frantz*
« *Staudinger,* à Darmstadt.
« *Grande Loge Nationale* de Saxe, de Dresde : le F.·. *Arthur*
« *Denecke,* professeur, docteur en philosophie.
« *Grande Loge Mère* « l'Alliance Ecclectique », de Francfort-
« sur-le-Mein : le F.·. *Arnold Rismann,* directeur de la Chancel-
« lerie municipale de Francfort-sur-le-Mein.
« *Grande Loge* de Hambourg, à Hambourg : le F.·. *Friedrick*
« *(Augustin),* docteur en Philosophie ».

Enfin pour sceller ce rapprochement entre les Maçonneries françaises et allemandes, il fut constitué à Paris une Loge travaillant en langue allemande sous le titre distinctif de *Gœthe*.

Son installation eut lieu le 15 décembre 1906 sous la présidence du F.·. *Mesureur, Grand Maître de la Grande Loge de France.* Parmi les assistants on remarquait les représentants du *Grand Orient de France*, du *Suprême Conseil de France*, et le F.·. *Kraft, garant d'amitié de la Grande Loge de France auprès de la Grande Loge de Francfort* (14).

La guerre actuelle seule a interrompu les travaux de cette Loge. Le meilleur souhait que nous puissions lui faire, c'est de ne jamais se réveiller de son sommeil.

Notre *carnet* de ce mois-ci dira à nos lecteurs ce que l'on doit penser de la protestation de la *Grande Loge* et du *Grand Orient de France* assurant qu'ils n'ont plus aucunes relations avec les Loges allemandes...

Les deux obédiences françaises devraient bien nous dire ce que pouvaient aller faire, le mois dernier, à Berne, le F.·. Gustave Hubbard et les FF.·. qui l'accompagnaient et pourquoi ils acceptaient non seulement de se rencontrer avec leurs FF.·. allemands, mais encore de traiter avec eux des conditions auxquelles la paix pourrait se faire entre les belligérants ?

Qui donc a donné mission à nos Francs-Maçons de parler au nom de la France ?

Le F.·. Visiteur.

(14) *Compte rendu du Couvent de la Grande Loge de France*, de 1907, p. 20.



CARNET DU F.·. VISITEUR

Nous allons rouvrir régulièrement notre chronique que la guerre nous avait obligé à interrompre.

Celle-ci a amené une grande perturbation dans les Loges et le Monde maçonnique. On s'y attendait si peu ! On avait une telle confiance dans ces tentatives de rapprochement Franco-Allemand dont on commençait à jeter les bases dans le monde profane !

Le *Bulletin hebdomadaire* a cessé de paraître; son dernier numéro est celui du Samedi 25 juillet 1914, n° 248. Ce numéro donnait le programme des réunions des Loges de la région parisienne, du 26 juillet au 18 août. Avec lui, le *Bulletin hebdomadaire* cessait sa publication, annonçait-il, pendant la durée des vacances des Loges.

La guerre qui éclatait quelques jours plus tard devait prolonger plus longtemps que de coutume les vacances des RR.·. LL.·. de la région parisienne, et, par le fait même, retarder la réapparition du *Bulletin hebdomadaire*.

Toute vie n'a cependant pas complètement cessé dans les LL.·. de Paris, et, si un grand nombre se sont vues obligées de se mettre *en sommeil*, par suite de la mobilisation de la plupart de leurs membres, beaucoup d'entre elles essaient encore de vivre.

Leurs réunions sont fort irrégulières; en moyenne, elles ont une *tenue* par mois. Celle-ci consiste, pour la plupart des cas, en une causerie familière entre camarades. De ci, de là quelques conférences, bien peu nombreuses. En raison de la difficulté des sorties nocturnes, à Paris, on a aussi changé les

heures des *tenues :* beaucoup se font maintenant dans l'après-midi, assez généralement vers 5 heures.

Au Grand-Orient de France, 31 *Loges* ont ainsi donné signe de vie. Ce sont :

Les RR.·. LL.·. *l'Action Socialiste,*
les Admirateurs de l'Univers,
Arts et Métiers,
Athéna,
l'Avenir,
l'Avant-Garde Maçonnique,
Bienfaisance et Progrès,
la Chaîne d'Union,
le Chantier des Egaux,
l'Ecole Mutuelle et l'Atelier Socialiste,
l'Enseignement Mutuel,
l'Equité, à l'Or.·. de Pantin,
Etoile Polaire,
l'Etude,
Force et Matière,
la France Maçonnique,
Fraternité,
la Fraternité des Peuples,
l'Humanité Future, à l'Or.·. de Juvisy (Seine-et Oise),
la Justice,
la Libre-Pensée,
Montaigne,
les Neuf Sœurs,
la Parfaite Solidarité,
les Précurseurs, à l'Or.·. de Clichy,
le Progrès,
les Rénovateurs,
la Solidarité,
le Temple de l'Honneur et de l'Union,
les Travailleurs, à l'Or.·. de Levallois-Perret,
les Vrais Experts.

Il est à remarquer que la Loge de Levallois, les *Travailleurs,* a procédé à des *initiations ;* la *tenue* a eu lieu à 10 h. du matin. Le cas est assez rare, en ce temps de guerre, pour être noté.

Ce sont naturellement les questions relatives aux événements actuels qui ont le plus préoccupé les Loges.

Ainsi à la R.·. L.·. l'Avenir on a étudié *quelques-unes des causes historiques de la guerre actuelle.* Nos lecteurs n'auront qu'à se souvenir de la conférence du F.·. Pevet pour avoir une idée de ce qui a pû être dit.

La paix future est aussi l'une des questions à l'étude dans les milieux maçonniques ; il en a été question en Loge. La conférence faite à la R.·. L.·. La Justice, le 16 mars dernier, était intitulée *De la guerre à la paix* ; on y étudiait les voies et moyens auxquels il faut avoir recours pour aboutir à la réconciliation avec le peuple allemand.

Les FF.·. de la R.·. L.·. l'Avenir paraissent, eux, avoir moins confiance dans la paix allemande; le titre seul de leur conférence du 27 avril dernier en dit suffisamment long : *L'Ogre, la Paix allemande et l'avenir du monde.*

Les MM.·. ne doivent pas oublier toutefois que les Allemands eux-mêmes sont des FF.·. N'est-ce pas à les en faire souvenir que tendait la conférence faite dans la *tenue* collective des RR.·. LL.·. l'Equité, de Pantin, et Bienfaisance et Progrès. L'orateur répondait à la question suivante : *La guerre a-t-elle tué l'idéal de Fraternité universelle ?* La réponse fut négative, naturellement. Faut-il que cet idéal de Jocrisses ait la vie dure !

A la R.·. L.·. le Temple de l'Honneur et de l'Union, il fut question dans les deux *tenues* du 21 avril et du 21 mai (cette dernière était une *tenue blanche*) des *Souillures allemandes et de leurs conséquences.* La conférence, très perfidement conçue, a eu pour conclusion une apologie du crime d'avortement, lequel, on le sait, constitue d'après la Franc-Maçonnerie un des droits essentiels de la femme. On essaie d'en faire admettre le principe à la faveur du dégoût causé par certaines atrocités allemandes.

La R.·. L.·. la Solidarité a consacré ses deux *tenues*, des 6 et 20 mai dernier, à étudier la *formation de la mentalité allemande.* Inutile de spécifier que l'orateur a négligé d'indiquer le rôle joué dans la formation de cette mentalité par des Maçons illustres, tel le F.·. Frédéric II, roi de Prusse et introducteur de la Franc-Maçonnerie dans ce pays.

Le 21 mai eut lieu une *tenue collective* pour les six Loges suivantes : les Admirateurs de l'Univers, Arts et Métiers, Force et Matière, la France Maçonnique, les Précurseurs,

de Clichy, et LES RÉNOVATEURS, les FF.·. y entendirent deux conférences : l'une sur *Le Pangermanisme et ses tendances*, l'autre sur *La Russie depuis 1908*. Les attaques n'ont pas été ménagées à notre alliée russe, que le F.·. ministre Marcel Sembat, l'homme le plus populaire de la Franc-Maçonnerie à l'heure actuelle, est allé, on le sait, insulter à la Conférence socialiste de Londres.

Enfin, le 14 mai, la Loge LES NEUF SŒURS entendait une conférence du F.·. Brévannes, un de ses membres, sur *Une évolution possible de la Franc-Maçonnerie.* On y a déploré la médiocrité du niveau intellectuel des nouveaux Francs-Maçons, dont le manque d'instruction est déplorable. Voilà qui est piquant chez une association qui parle au nom de la Science et des Lumières.

Une idée ! Les Loges ne pourraient-elles faire suivre à leurs membres arriérés d'intelligence (qui sont en majorité, dit le F.·. Brévannes) le cours des institutions catholiques d'enseignement supérieur ? On ne s'y plaint pas que le niveau des études soit en baisse, au contraire.

*
* *

Nous devons signaler la création, au siège du GRAND ORIENT, d'une nouvelle Loge sous le titre distinctif de LA BELGIQUE. Elle a été ouverte pour donner l'hospitalité aux FF.·. MM.·. du GRAND ORIENT DE BELGIQUE, émigrés en France. Les *tenues* ont lieu presque toutes les semaines, 16, rue Cadet. Il y a, en outre, une permanence quotidienne.

A côté de conférences réservées uniquement à leur *instruction maçonnique* les MM.·. Belges en ont entendues d'autres, toutes d'actualité, et relatives à la lutte qui se déroule.

On en a étudié le côté historique, par exemple dans *Le dernier siècle d'histoire militaire de la Prusse,* ou encore dans l'*Histoire de l'Autriche-Hongrie.*

On en a examiné le côté social dans les *réflexions d'un socialiste*, *causerie d'actualité ;* et aussi le point de vue économique dans *l'Exportation allemande et ses moyens d'expansion.*

Il convient de noter que les Maçons belges, encore sous le coup des atrocités dont leur pays est le théâtre, accueillent plus froidement que les Maçons français l'idée d'une réconciliation future avec l'Allemagne.

*
* *

A la Grande Loge de France, nous n'avons compté que dix Loges qui aient essayé de se réunir, savoir :

Les RR.·. LL.·. *Alsace-Lorraine Ecossaise,*
Art et Travail,
la Fédération Maçonnique,
la Fidélité,
les Hospitaliers Ecossais,
le Mont Sinaï,
Plus Ultra,
le Portique,
Travail et Vrais-Amis Fidèles,
les Trinitaires.

Il convient de faire ici une place à part au F.·. Oswald Wirth, Vén.·. de la Loge Travail et Vrais Amis Fidèles, qu'il réunit dans des tenues communes avec la R.·. L.·. le Portique. Il garde assez de philosophie pour ne pas se laisser distraire par les bruits du dehors et entretenir ses FF.·. de *la Psychologie de l'Initié.* Impavidum ferient ruinæ...

En général, on s'est pourtant préoccupé beaucoup de la guerre, dans cette *obédience.*

A la R.·. L.·. la Fidélité, on a exposé *la situation de la France à la veille de la guerre.*

On s'est demandé aussi ce que serait le lendemain de la guerre. C'est à la R.·. L.·. le Mont Sinai, où il est question de *la guerre actuelle et l'Europe de demain;* où encore à la R.·. L.·. la Fédération Maçonnique, où l'on s'inquiète de ce que seront *les futurs traités.* On sait dans quel sens désintéressé la Maçonnerie entend traiter de la paix.

L'Alsace-Lorraine Ecossaise, elle, est plus pratique encore si possible. La guerre laissera de nombreux foyers privés de leur chef et de leur soutien naturel : on y a donc parlé du sort des *orphelins de la guerre.* La F.·. M.·. ne doit-elle pas s'assurer la main mise sur leur éducation qui devra être nécessairement laïque et anticléricale ? (Le résultat de ses délibérations n'a pas tardé à se faire sentir au dehors, témoin la tentative d'accaparement des Orphelins faite, avec la complicité du Gouvernement, par la juive Dick May).

La R.·. L.·. Plus Ultra, a fait entendre le petit couplet

anticlérical, nous le signalions déjà dans notre dernier numéro. On y dénonça *la propagande religieuse et la guerre.*

La GRANDE LOGE DE FRANCE vient de faire une perte cruelle dans la personne de son *orateur-adjoint* le T.·. R.·. F.·. Léon Rosien, décédé à l'âge de 51 ans. C'était un *ancien Vénérable* de la R.·. L.·. ART ET TRAVAIL; il était secrétaire général de l'*Union syndicale des Artistes lyriques*; son incinération eut lieu au Père-Lachaise, le jeudi 20 mai dernier.

* * *

Nos FF.·. MM.·. du Palais Bourbon ont envoyé une délégation à Rome auprès des FF.·. députés italiens. La plupart des membres de cette délégation appartenaient à la Maçonnique *Ligue Franco-Italienne*, mais un député, catholique éminent, s'était égaré parmi eux. Conduite par le colonel Garibaldi, la délégation avait pour but officiel de décider les FF.·. du Parlement italien à marcher pour l'intervention de l'Italie dans le conflit actuel.

Je dis, le but officiel, car lorsque l'on connaît nos FF.·. pacifistes, il est permis de douter de ce qu'ils annoncent à grand bruit; surtout si l'on rapproche cette démarche de l'entrefilet suivant, paru dans un journal italien, qui dévoile la tentative de pression faite sur Victor-Emmanuel par un membre éminent du GRAND ORIENT D'ITALIE, le F.·. général Brusati, premier aide de camp du roi d'Italie.

« Il s'agissait, dit le journal en question, d'isoler le sou- « verain et, à son insu, d'en faire un instrument de la poli- « tique giolittienne. Le général Brusati exprimait l'opinion « que M. Giolitti, en traitant avec des diplomates étrangers « et en abusant de son autorité, n'avait commis aucun manque « d'égard envers le roi. Il disait que les engagements avec la « Triple-Entente avaient été pris seulement par M. Sonnino « qui *est un fou* (1). Il ajoutait que les Allemands ont déjà « 1,200,000 hommes dans l'Allemagne méridionale et dans « le Tyrol et que, avec les Autrichiens, les deux empires du « centre disposaient d'une armée formidable qui non seu- « lement prendrait Milan, mais encore pourrait marcher vic- « torieusement jusqu'à Rome » (2).

(1) En italiques dans le texte.

(2) L'*Idea Nazionale*, cité dans *l'Eclair* du 19 mai 1915.

Voilà qui suffirait pour démontrer que l'entrée en ligne de l'Italie à nos côtés n'est pas un bienfait dont nous soyons redevables à la Franc-Maçonnerie. L'attitude de cette dernière, préoccupée de jouer à la fois sur les deux tableaux, reste louche et incertaine.

Pourtant, dès que la guerre fut déclarée par l'Italie à l'Autriche, le GRAND ORIENT DE FRANCE envoyait au GRAND ORIENT D'ITALIE la dépêche suivante :

« Conseil Ordre réuni en séance vous envoie, ainsi qu'à « votre chère patrie, le salut affectueux du Grand Orient de « France.

« Luttant côte à côte contre la Barbarie et pour le triomphe « du Droit, de la Justice et de la Civilisation, la France et « l'Italie vont affirmer de nouveau, sur les champs de bataille « et dans la victoire, leur union à jamais indissoluble.

« De tout cœur avec nos amis d'Italie.

« *Signé :* CORNEAU, président,
VADÉCARD, secrétaire général » (1).

*
* *

Le maçonnique *Bureau International de la Paix*, de Berne, s'agite de nouveau. N'ayant pas servi, au contraire, à empêcher la guerre, il lui faut maintenant la paix, la paix à tout prix, la paix avant l'écrasement complet de l'Allemagne.

Au refrain « l'*Allemagne au-dessus de tout* succède celui-ci : *la Paix au-dessus de tout.*

Une grande réunion internationale « pour la paix »; dont l'initiative revient à la revue *les Documents du Progrès*, du F.·. Broda, a réuni une cinquantaine de délégués, appartenant aux divers *pays belligérants* et aux pays neutres.

Les FF.·. réunis à cette occasion, et parmi lesquels, nous ne saurions trop le répéter, à côté des Allemands et des Autrichiens IL Y AVAIT DES FRANÇAIS, au premier rang desquels le F.·. Gustave-Adolphe Hubbard, ancien député de Seine et Oise, ont voté des résolutions tendant :

1° *A empêcher l'annexion d'un pays contre la volonté de sa population ;*

2° *A empêcher les guerres de revanche ;*

(1) *Le Bonnet Rouge* du 28 mai 1915.

3° *A rappeler le respect sacré des traités ;*
4° *A protester contre les violations de la neutralité.*

Ainsi, de par la volonté des FF.·. MM.·. réunis à Berne, il est défendu à la France d'annexer l'Alsace-Lorraine, qui lui a été enlevée en 1870, sans un vote exprès de sa population, vote auquel prendrons part nécessairement les 400,000 Allemands immigrés dans le pays d'Empire, mais auquel ne prendront pas part les 200.000 Alsaciens-Lorrains et descendants d'Alsaciens-Lorrains qui ont été forcés d'émigrer...

Il est un point sur lequel on s'est entendu de suite sans difficulté aucune et que l'on devra observer dès à présent : « *l'on ne parlera plus des atrocités commises par les Alle-* « *mands* ». *Les lois de la guerre* « ont pu les autoriser »; leur rappel ne sert qu'à « surexciter les haines »; et, d'ailleurs, il est impossible de les établir avec toute la sincérité et l'impartialité voulue (1).

*
* *

Le Souverain Pontife préoccupe toujours nos excellents FF.·. A les entendre le Pape est pour l'Allemagne, il travaille pour Guillaume ! Tel est le mot d'ordre qui continue à être donné.

Le journal du F.·. Miguel Almereyda, nous trace un tableau, des plus suggestifs, de l'entourage du Saint-Père :

« D'une correspondance du Vatican nous relevons les ren-
« seignements suivants sur les ecclésiastiques allemands très
« nombreux à Rome, et surtout au Vatican, où ils pullulent,
« sous prétexte de s'occuper d'histoire, d'archéologie et de
« travailler à la bibliothèque des Archives du Vatican.

« Tout ce monde forme un groupe très compact et toujours
« très affairé. Bon nombre d'entre eux correspondent avec
« les journaux allemands, qui sont généralement bien ren-
« seignés sur les affaires du Vatican. On les rencontre par-
« tout, dans les corridors du Vatican, dans les antichambres
« des cardinaux, à la secrétairerie d'Etat où, parmi les subal-
« ternes, ils ont de bons amis, parfois trop complaisants
« pour les renseigner. Dans cette catégorie, le gouvernement
« allemand trouve les meilleurs agents, d'abord pour être au

(1) Voir *le Journal de Genève*, *le Temps*, *l'Eclair* et *le Bonnet Rouge* des 29 et 30 mai 1915.

« courant des affaires, ou bien, disons-le plus crûment, pour « organiser l'espionnage, en second lieu pour exercer une « influence profonde dans la curie romaine.

« Habiles dans l'art de circonvenir, ces prélats allemands « cultivent avec soin l'amitié avec le haut et le bas clergé de « Rome. Ils font partie des cercles et des associations scien- « tifiques ou archéologiques, sont très accapareurs en même « temps qu'hospitaliers à l'égard des Romains ecclésiastiques « ou laïques en vue et les tiennent par de petits services « rendus. C'est ce qui explique comment, dans la curie « romaine, il y a bon nombre de prélats, et aussi de laïques « attachés aux œuvres catholiques, qui sont germanisants à « outrance » (1).

Ceci c'est l'invasion germanique que tous les pays ont connu; à cela vient s'ajouter le travail et les efforts personnels des envoyés de Guillaume II. A Victor-Emmanuel III il avait envoyé le prince de Bulow; à Benoît XV il envoya M. Erzberger, député du centre catholique au Reichstag.

Celui-ci venait tenir au Souverain Pontife, de la part de son maître, le langage suivant : « En cas de guerre, nous irons « à Rome rétablir la royauté du Pape » (2).

Comment Benoît XV aurait-il pu résister à une offre si tentante, pensaient les Allemands; comment ne serait-il pas devenu un germanophile à outrance ?

Aussi le citoyen G. Brouville se croit-il en droit, quinze jours plus tard, de dire de la ligne de conduite suivie par le Saint Père : « Evidemment, ce que poursuit le Pape n'est « pas le but ostensible que soulignent l'*Osservatore Romano* et « les *Croix* qui en reçoivent le *la*. Le but ostensible est reli- « gieux. L'autre, celui auquel on tient par dessus tout, est « politique ».

Et l'on termine par le conseil suivant donné au roi d'Italie : « Dominé par la parole biblique : *rendons à César ce qui « appartient à César et à Dieu ce qui est à Dieu*, le gouverne- « ment de Victor-Emmanuel III exigera qu'en l'occurence « Benoît XV s'inspire du conseil de Jésus et ne lui cause, « par ses agissements, aucun embarras » (3).

(1) *Le Bonnet Rouge* du 14 mai 1915.
(2) *Le Bonnet Rouge* du 10 mai 1915.
(3) *Le Bonnet Rouge* du 27 mai 1915.

Ces articles tendancieux paraissent, rappelons-le, dans un journal créé il y a deux ans par les Loges parisiennes pour préparer les esprits à un rapprochement et à une alliance entre la France et l'Allemagne ; c'est ce journal, germanophile de fondation, qui nous montre le Souverain Pontife conspirant en faveur de l'Allemagne à l'encontre des intérêts les plus évidents de l'Italie. La campagne du *Bonnet Rouge* est soutenue, d'ailleurs, par une note perfide du *Temps*.

Pour le grand journal protestant, il ne paraît faire aucun doute que Benoît XV ait partie liée avec les parlementaires qui, sous la direction de Giolitti et du *Grand Orient d'Italie*, ont cherché à maintenir l'Italie dans la neutralité et se sont efforcés d'empêcher qu'elle se rangeat aux côtés de la Triple Entente :

« La conjuration parlementaire, y lisait-on, qui, *avec la* « *collaboration du Vatican*, cherchait à satisfaire des passions « aveuglées sur les véritables sentiments de la nation, était « entachée de suspicion par l'activité des influences étran- « gères qui s'agitaient en sa faveur » (1).

Ce n'est qu'une incidente, mais qui en dit long sur l'état d'esprit que la Franc-Maçonnerie voudrait répandre parmi les catholiques français. Nous ne pouvons que déplorer le fait que certains s'y laissent prendre assez facilement et acceptent volontiers les suggestions des pires ennemis de l'Eglise catholique.

LE F.·. VISITEUR.

(1) *Le Temps* du 17 mai 1915.





“ L’UNION SACRÉE ”

Tout le monde a applaudi à « l’Union Sacrée » faisant taire toute division, imposant l’oubli du passé pour ne penser qu’à la tâche présente et au salut de la patrie.

Il nous sera peut-être permis de faire entendre notre protestation contre la manière dont certaines officines l’entendent.

Nous aurions déjà pu élever une réclamation légitime à propos de l’extraordinaire façon de constituer un ministère d’entente nationale dans lequel on n’a pas trouvé possible de faire une place, si modeste soit-elle, à un catholique, mais où l’on a fait la part si large aux FF.·. MM.·. et aux socialistes révolutionnaires. Ministère où non seulement l’on a accepté sans la moindre protestation l’étrange démarche des FF.·. socialistes Marcel Sembat et Jules Guesde à la conférence socialiste de Londres, mais encore où l’on vient de faire entrer, en qualité de sous-secrétaire d’Etat à la guerre, un autre des délégués à cette conférence, un de ceux qui n’y avaient oublié qu’une chose : les devoirs que leur imposait leur titre de Français.

Le Conseil municipal de Paris a, lui aussi, une singulière façon d’entendre « l’Union Sacrée ». Il semble que, pour lui, « Union Sacrée » veuille dire que *les œuvres laïques, irrégulières et maçonniques ont droit à toutes les subventions du Conseil* (ce sont les œuvres chères à son cœur), mais que, par contre, *les œuvres catholiques n’ont aucun droit à de tels encouragements; à elles toute subvention doit être énergiquement refusée* et cela UNIQUEMENT PARCE QU’ELLES SONT CATHOLIQUES. C’est ce qui ressort avec évidence des

délibérations que sa 4e Commission (*Enseignement, Beaux-Arts*) soumettait à l'approbation du Conseil municipal, le 22 mars dernier.

La 4e Commission est ainsi composée :

Président : M. Deville ;

Vice-Présidents : MM. Bellan, Chausse;

Secrétaire : M. Rollin;

Membres : MM. d'Andigné, Frédéric Brunet, César Caire, Paul Fleurot, Henri Galli, Gay, Marcel Habert, Lampué, de Puymaigre, P. Quentin-Bauchart, Rebeillard.

Sur ce total de quinze membres que contient la Commission, il y a *quatre Francs-Maçons* notoires, les FF.·. Frédéric Brunet, Paul Fleurot, Lampué et Rebeillard.

A côté de cette minorité, nous comptons des catholiques, des membres de la Ligue des Patriotes et des libéraux, comme MM. d'Andigné, César Caire, Henri Galli, Gay, Marcel Habert, de Puymaigre, .P. Quentin-Bauchart. Le président lui-même de là Commission, M. Deville, est l'élu d'un quartier où les sectaires sont loin d'être en majorité.

Comment peut-il se faire qu'au sein d'une commission ainsi composée, les libéraux n'aient pas su défendre les intérêts primordiaux de leurs électeurs, n'aient pas eu le courage d'élever la voix pour la moindre protestation contre la violation de leur droit et aient accepté si facilement de choisir pour rapporteur le F.·. Lampué ?

Nous ne chercherons pas à élucider cette question, mais nous ne pouvons nous empêcher de trouver étrange une telle attitude et une pareille abdication de conscience. Lorsque l'on a l'honneur de solliciter les suffrages des électeurs catholiques, on devrait, nous semble-t-il, se sentir le courage de tenir haut et ferme le drapeau qu'ils vous ont confié ; ce n'est pas trop demander à ceux qui le portent que d'avoir un autre geste que celui de le mettre dans la poche.

Le F.·. Lampué détermine ainsi dans son rapport (1) les prin-

(1) Rapport au nom de la 4e Commission sur la *répartition des subventions* à des établissements et associations libres et laïques d'enseignement primaire, d'enseignement primaire supérieur et d'enseignement professionnel, présenté par M. Lampué, conseiller municipal, p. 2.

cipes qui le guideront dans les conclusions qu'il croira devoir présenter au Conseil.

« 1° *Toute subvention constitue un encouragement moral* bien « plutôt qu'une aide matérielle. Elle ne peut ni ne doit être consi« dérée comme un droit acquis. »

« 2° *Toute subvention ne peut se justifier que si elle est propor« tionnée aux efforts accomplis et aux résultats obtenus*, efforts et « résultats révélés par les enquêtes annuelles ».

« 3° Enfin, *une demande de société n'est examinée qu'après une « période minimum de cinq années de fonctionnement.* »

Tels sont les principes, justes en eux-mêmes, mis en avant par le F.·. Lampué ; voyons maintenant dans quel esprit il va les appliquer.

Les œuvres qui ont sollicité une subvention sont groupées, par lui, en deux catégories et feront l'objet de deux projets de délibérations soumis à l'approbation du Conseil municipal.

La première, la plus nombreuse, groupe *les établissements et associations* LIBRES ET LAIQUES d'enseignement primaire, d'enseignement primaire supérieur et d'enseignement professionnel, au nombre de 111, soit :

1° Œuvres d'enseignement général	34
2° Enseignements spéciaux	23
3° Œuvres d'enseignement commercial et professionnel	20
4° Cours organisés par les chambres syndicales patronales et ouvrières.	34

A ces 111 œuvres, qui ont donné les gages de bon républicanisme et de laïcisme qu'exigent les FF.·., il est accordé des subventions s'élevant au total de 125.890 fr. (1).

La deuxième catégorie est bien moins nombreuse, elle ne compte que 10 associations. Pour celles-ci, toute subvention est refusée et l'on *passe à l'ordre du jour*.

Quels sont donc les motifs d'un pareil ostracisme ?

1° *Trois de ces associations fonctionnent depuis moins de cinq années* (2) ; il leur faut donc attendre. Ce sont :

L'ASSOCIATION DES LITTÉRATEURS INDÉPENDANTS, 14, boulevard Montmartre ;

LE COMITÉ MICHELET, 108, boulevard Saint-Germain ;

(1) *Op. cit.*, p. 10.
(2) *Op. cit.*, p. 11.

L'Association départementale autonome du personnel de l'Enseignement public de la Seine, 19, rue de l'Arbre-Sec.

2° *Les subventions ne sont accordées qu'à des œuvres d'enseignement;* aussi écarte-t-on :

L'Association amicale des anciens élèves de l'Ecole des hautes études commerciales, 108, boulevard Malesherbes. Cette association, dit le rapport, s'occupe surtout de placement et de secours (1).

3° Une cinquième société est écartée parce qu'elle *n'est qu'une société de secours mutuels* et que *son siège social est un débit de vins* (2); ce sont les Compagnons charpentiers du devoir de liberté, 10, rue Mabillon. Pour ceux-là, vraiment, on a été un peu sévère : les FF.·. MM.·. de la 4e Commission n'auraient pas dû oublier que les CC.·. sont des FF.·. en Hiram. Quant au fait que leur Assemblée se réunit chez un marchand de vins, il n'a rien qui doivent effrayer des FF.·. MM.·.; les *Compagnons charpentiers du devoir de liberté* imitent en cela nombre de Loges de la région parisienne, notamment celles qui se réunissent au 94 de l'avenue de Suffren.

4° Pour la Chambre syndicale des ouvriers ferblantiers de la Bourse du travail, le rapporteur nous assure que l'inspection a signalé la *médiocrité des résultats*. Cependant le F.·. Lampué n'a pas hésité à accorder des subventions à des associations dont les résultats sont tout aussi médiocres : nous aurons à le signaler un peu plus loin.

Il nous reste, sur les dix sociétés mises de côté, quatre œuvres essentiellement catholiques :

1° L'Atelier d'apprentissage Rudynski, 32, rue de la Chapelle. Cette œuvre est la création de M. l'abbé Rudynski, vicaire à Saint-Denys de la Chapelle. Elle a le temps d'existence requis pour avoir le droit de solliciter une subvention. Elle obtient de bons résultats et forme chaque année une centaine d'apprentis, auxquels on donne un enseignement professionnel sérieux, enseignement, nous le savons, apprécié par de nombreux entrepreneurs parisiens. Le rapporteur n'a pas osé nous dire que l'œuvre était trop cléricale; il s'est contenté d'écrire que les *renseignements étaient insuffisants* (3).

Viennent ensuite deux groupements syndicaux :

2° Les Syndicats professionnels d'ouvriers catholiques, 14, boulevard Poissonnière;

(1) *Op. cit.*, p. 11.
(2) *Op. cit.*, p. 11.
(3) *Op. cit.*, p. 11.

3° Le Syndicat des employés du Commerce et de l'Industrie, 14 *bis*, boulevard Poissonnière.

De ces deux groupements le plus important est, sans contredit, le Syndicat des employés du Commerce et de l'industrie ; c'est d'ailleurs le plus ancien. Il a 27 années d'existence et il est devenu le plus important des syndicats parisiens ; il compte en effet, à l'heure actuelle, plus de 8,000 adhérents, 150 d'entre eux sont déjà tombés au champ d'honneur. Ses cours sont suivis assidûment dans ses différentes sections, avec des résultats parfaits, soit que l'on examine la valeur professionnelle des professeurs, soit que l'on considère le nombre des élèves.

Enfin, il avait un titre incontestable à une subvention, puisque depuis plusieurs années, le conseil municipal lui en avait accordé une. Malgré toutes ces circonstances, il se voit écarté cette année, ainsi que les Syndicats professionnels d'ouvriers catholiques, pour cette unique raison que les statuts de ces syndicats contiennent un article ainsi conçu : *pour faire partie du Syndicat, il faut être* NOTOIREMENT CATHOLIQUE (1). L'avis du F.·. rapporteur, doit-être, évidemment, qu'il est interdit aux catholiques de s'associer.

Enfin il nous reste :

4° L'Association des instituteurs privés du diocèse de Paris, 76, rue des Saints Pères.

Pour celle-ci, notre rapporteur, a eu une idée géniale. Il a osé donner ce motif d'exclusion : *association d'instituteurs catholiques présidée par le Cardinal-Archevêque de Paris* (2). Après cela, il ne saurait subsister aucun doute : pour notre F.·. Lampué, les catholiques sont des êtres hors la loi.

Nos lecteurs ne seront pas étonnés que pour les œuvres chères à son cœur, je veux dire pour les œuvres maçonniques, notre rapporteur soit moins difficile et dénoue plus généreusement les cordons de la bourse.

Ainsi :

Les Cours commerciaux et de sociologie scientifiques du Grand-Orient de France (3), 16, rue Cadet, obtiennent . . . 3,400 fr.

La Ligue française de l'Enseignemfnt (4), 3, rue Récamier. 2,400 fr.

(1) *Op. cit.*, p. 11 et 12.
(2) *Op. cit.*, p. 12.
(3) *Op. cit.*, p. 6.
(4) *Op. cit.*, p. 4.

La MISSION LAIQUE FRANÇAISE (1), d'Anatole France, 16, rue de Miromesnil. . . . . 100 fr.

NOS ENFANTS A L'ÉTRANGER (2), 23, rue Demours. . . . 100 fr.

Onze sections de la JEUNESSE RÉPUBLICAINE (3) ont obtenu chacune 200 francs, soit au total. . . . . 2,200 fr.

Celles-là, au moins, sont des œuvres maçonniques bon teint.

Ne croyez pas qu'à leur sujet notre F.·. Lampué s'inquiète beaucoup des résultats réels que ces œuvres ont donné; il lui suffit qu'elles aient montré patte blanche.

En voici une, par exemple, à laquelle il accorde une subvention relativement importante : 1,500 francs. Il s'agit de l'UNION SYNDICALE DES OUVRIERS DE LA VOITURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE à la Bourse du Travail. Voulez-vous savoir ce qu'il pense de l'enseignement donné par cette association, à laquelle cependant il accorde une si généreuse allocation ? lisez ceci : ***Enseignement médiocre**, dans un seul cours de plus en plus déserté* (4). Dans les statuts on ne lisait pas, il est vrai : « pour faire partie du Syndicat il faut être notoirement catholique »... Les syndiqués les moins intelligents eux-mêmes, ne pourront manquer de se demander pourquoi il refuse à la CHAMBRE SYNDICALE DES OUVRIERS FERBLANTIERS la subvention qu'il accorde si facilement à l'UNION SYNDICALE DES OUVRIERS DE LA VOITURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE. Ces deux organisations appartiennent à la Bourse du Travail et l'une ne donne pas de meilleurs résultats que l'autre. Pourquoi donc cette différence de traitement ? Mystère et Maçonnerie.

Mais voici d'autres articles :

CHAMBRE SYNDICALE PROFESSIONNELLE DES OUVRIERS DU TEXTILE : PASSEMENTIERS, TISSEURS, BONNETIERS, etc., 35, rue des Cascades. *Cours peu suivis et sans résultats* (5), note-t-on. Coût pour les contribuables . . . . , ... 400 fr.

« CHAMBRE SYNDICALE DES INSTRUMENTS ET APPAREILS DE L'ART MÉDICAL ET CHIRURGICAL », 28, rue Serpente; et charitablement on note : *cours peu suivis* (6), et l'on accorde tout de même. 300 fr.

(1) *Op. cit.*, p. 5.
(2) *Op. cit.*, p. 5.
(3) *Op. cit.*, p. 4 et 5.
(4) *Op. cit.*, p. 9.
(5) *Op. cit.*, p. 9.
(6) *Op. cit.*, p. 7.

« ECOLE THÉORIQUE ET PRATIQUE DE MENUISERIE », 17, rue de Clignancourt. Le titre sonne assez bien. Malheureusement il apparaît que, même pour l'indulgent F.·. rapporteur, l'air ne répond pas à la chanson, « *Un seul établi*, nous dit-il, *dans une petite salle, rares élèves* « (4), et cela coûtera au budget . . . . . 250 fr.

Pour le « FOYER DES TRAVAILLEURS », 6, rue Desprez, on nous dit simplement : *Cours peu fréquentés* (5) et l'on inscrit. . 200 fr.

L' « EDUCATION MUTUELLE DU Xe ARRONDISSEMENT », 10, rue de Château Landon, ne donne que de *faibles résultats* (1), aussi, à titre d'encouragement peut-être, on ne lui accorde que. . . 100 fr.

Est-il utile de continuer plus longtemps cette énumération d'œuvres médiocres gratifiées cependant de la manne officielle, alors que l'on écarte d'un geste dédaigneux des œuvres vingt fois plus méritantes qui n'ont que le tort, mais il est irréparable, d'être catholiques en même temps que sociales? Nos lecteurs doivent être suffisamment édifiés, et ils se demanderont probablement comme nous : Que peuvent donc bien faire, dans nos assemblées communales, tant de conseillers qui n'ont pu être élus et y siéger que grâce aux voix des électeurs catholiques ?

Il semble bien que petit soit le nombre de ceux d'entre eux qui daignent se souvenir que les catholiques leur ont fait l'honneur de leur donner leur confiance. M. Deville s'en souvient sans doute moins que tout autre, car répondant à l'honorable M. Alpy, il n'hésite pas à dire cette sottise : « *la 4e Commission considère qu'une* « *société ne tire pas un droit à être subventionnée du fait que le* « *cardinal Amette lui a accordé son patronage.* (2). »

Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir du goût et de la mesure dans le feu de la discussion.

C'est le 22 mars, que le F.·. Lampué présentait son rapport au Conseil Municipal et en obtenait le vote de ses conclusions. Cette séance était présidée par M. LEMARCHAND, vice-président du Conseil municipal de Paris.

Pour donner une idée de ce que fut cette séance du Conseil Municipal, nous ne pouvons mieux faire que d'en reproduire la partie relative à notre sujet. Cette lecture suffira largement pour édifier

(1) *Op. cit.*, p. 8.
(2) *Op. cit.*, p. 5.
(3) *Op. cit.*, p. 5.
(4) *Bulletin Municipal officiel* du samedi 27 mars 1915, p. 620.

nos amis sur la manière, dans certains milieux, d'entendre l'*Union Sacrée* et de la mettre en pratique (1).

M. Deville, *président de la 4e Commission.* — Je me permets de faire remarquer au Conseil que notre honorable collègue, M. Lampué, présente actuellement la répartition des subventions aux établissements et associations libres et laïques d'enseignement pour 1914.

En raison des circonstances que nous traversons, votre 4e Commission a décidé que l'on n'accorderait que les deux tiers de la subvention habituelle.

Je ne crois pas qu'il y ait des difficultés à voter dans ces conditions les subventions accordées. Il serait fait réserve des subventions non accordées et qui feront l'objet de propositions.

M. Ambroise Rendu. — Sur quels crédits allouerez-vous les subventions qui ont été supprimées ?

M. Deville. — Elle pourront être allouées sur la réserve. Mais encore une fois, *il n'y a aucune raison pour ne pas voter d'ores et déjà les subventions qui vous sont proposées par votre 4e Commission.*

« M. Froment Meurice. — *Il y a au contraire intérêt à ajourner « toute la discussion.* En effet, Messieurs, *si l'on maintient la suppression de certaines subventions*, suppression proposée par M. Lampué, *nous demanderons également la suppression d'un certain nombre d'autres qui sont au contraire proposées par lui.* Il est donc nécessaire qu'un accord préalable se fasse devant la 4e Commission.

M. le Président. — Je mets aux voix les conclusions présentées par la 4e commission.

M. Alpy. — *La question de renvoi est préjudicielle.*

M. Dherbécourt. — Je demande la priorité pour les conclusions de la Commission.

M. le Prêsident. — Je mets aux voix le renvoi à la Commission.

M. Ambroise Rendu. — Je demande le scrutin à la tribune.

M. le Président. — *Vous n'avez pas déposé en temps voulu votre demande de scrutin.*

Le renvoi à la Commission n'est pas prononcé.

Je mets aux voix les conclusions de la Commission.

M. Alpy. — *Le renvoi à la Commission est préjudiciel.*

(1) *Bulletin Municipal officiel* du mardi 23 mars 1915, p. 558 à 561.

M. le Président. — *Le rapporteur maintient les conclusions de Commission*

M. Alpy. — *Je vous dis que le renvoi à la Commission est préjudiciel* (Bruit).

M. le Président. — *Je mets aux voix, si vous y tenez, le renvoi à la Commission, c'est la même chose.*

M. Ambroise Rendu. — Je demande le scrutin à la tribune.

M. le Président. — *Vous n'avez pas déposé de demande écrite...* (Bruit et protestations à droite).

Je répète que je mets aux voix le renvoi à la Commission.

Le renvoi n'est pas adopté.

M. Ambroise Rendu, — *Je proteste contre cette manière de procéder* (le bruit continue).

M. le Président. — *Je mets maintenant aux voix les conclusions de la Commission.*

M. Delavenne. — *Je demande la division.*

M. le Président. — *Les conclusions de la Commission sont adoptées.*

M. Delavenne. — *C'est un scandale !* (Bruit) *Monsieur le Président vous n'avez pas présidé.*

M. Froment-Meurice. — Messieurs, je prie le Conseil de prendre acte de deux faits : *Nous avons demandé à parler sur le fond alors que l'urgence avait été votée. M. le Président a refusé. Nous avons demandé la division, qui est de droit, M. le Président a refusé encore.* Il est regrettable que le Président nous ait empêché de présenter au Conseil les observations que nous avions à faire avant le vote.

M. Delavenne. — Le Président est jugé.

M. Chassaigne-Goyon. — Je m'excuse de revenir sur le rapport de M. Lampué, mais quelques-uns d'entre nous me paraissent s'être mépris sur la portée du vote qui vient d'être émis par le Conseil. Tout le monde semblait d'accord pour réserver la discussion du deuxième projet de délibération. C'est donc seulement le premier projet de délibération proposé par la 4e Commission qui a été adopté.

M. Alpy. — *Il est absolument inouï que l'on ait émis un vote d'ensemble sur plus de 100 sociétés au sujet desquelles plusieurs d'entre nous avaient des observations à présenter.*

De pareils procédés ont pour effet de créer une confusion inextricable et constituent un véritable trompe-l'œil, je dirai même un

escamotage, si je ne voulais malgré tout respecter les usages par-lementaires (Bruit).

J'ajoute que mon collègue M. Ambroise Rendu a demandé formellement le scrutin à la tribune et qu'il n'en a été tenu aucun compte, ce qui est une irrégularité de plus.

M. Chausse. — La demande en a-t-elle été déposée ?

M. Alpy. — Le dépôt d'une demande écrite n'est pas nécessaire pour obtenir un scrutin à la tribune, d'après tous les précédents.

M. Chausse. — Je vous demande pardon, mon cher collègue, il a toujours été entendu ici que le scrutin à la tribune devait être demandé par le dépôt d'une proposition écrite et signée.

M. Ambroise Rendu. — Mais non, nous n'avons pas de règlement. On le voit bien. *J'ai demandé le vote par appel nominal, qui est de droit, et vous le refusez. Je proteste contre cet abus d'autorité.*

M. Alpy. — *Les conclusions du rapport de M. Lampué ont été votées avec une rapidité et une précipitation réellement excessives. Je proteste contre le véritable coup d'Etat que vient d'accomplir M. le Président.*

M. Delavenne. — *On a voté, ou plutôt escamoté le vote et accordé plus qu'on ne demandait.*

M. Chassaigne-Goyon. — Il y a là un malentendu, le premier projet seul a été mis aux voix et voté.

M. Delavenne. — *Il n'y a eu aucun vote de l'Assemblée, mais un escamotage de la part du Président.*

M. Chausse. — Vous auriez pu déposer une proposition, vous pouvez toujours le faire.

M. Chassaigne-Goyon. — Je le sais bien, mais il me paraît inutile de déposer une nouvelle proposition, quand il suffit de réserver le 2e projet présenté par la Commission.

M. Louis Dausset. — Il semble que pour la répartition des subventions, la Commission ait adopté un système un peu trop simple en réduisant d'un tiers toutes les subventions.

Certaines sociétés, malgré la guerre, ont fait des efforts considérables pour assurer leur fonctionnement. D'autres, au contraire, n'ont pu remplir leurs obligations que très imparfaitement. Il eût fallu, dans ces conditions, procéder à une enquête et convoquer les représentants des sociétés pour avoir des explications.

M. Chausse. — Vous savez que ce qui a été omis à la tribune a été très clairement exposé en Commission,

M. Louis Dausset. — *Vous en arrivez, avec le système de répar-*

tition adopté, à ce que certaines sociétés touchent trop, d'autres pas assez.

M. CHAUSSE. — *Nous n'avons pas eu le temps matériel de les examiner une à une.*

M. LOUIS DAUSSET. — Je fais toutes réserves pour deux ou trois en particulier.

M. CHAUSSE. — Vous n'avez qu'à présenter une demande pour celles que vous croyez mériter une subvention.

M. LOUIS DAUSSET. — Je le sais bien. Mais la difficulté c'est d'obtenir un vote avant le 31 mars ! Néanmoins, je me réserve de le faire.

M. DELAVENNE. — *Messieurs. Je demande si nous avons voté un seul projet de délibération ou tous les deux ?*

M. CHASSAIGNE-GOYON. — *Il n'y a eu qu'un vote ; donc, il n'y a qu'un projet de délibération qui soit adopté.*

M. LE PRÉSIDENT. — *Les conclusions de la Commission ont été adoptées. L'incident est clos. La parole est à M. Lagache, pour son rapport.*

M DELAVENNE. — *Non, l'incident n'est pas clos !*

M. LE PRÉSIDENT. — *La parole est à M. Lagache.*

M. DELAVENNE. — *Je ne quitterai pas la tribune sans avoir obtenu de M. le Président des explications sur ce qui a été voté* (Bruit).

M. LE PRÉSIDENT. — *Je répète que les conclusions de la Commission ont été adoptées* (Exclamations).

M. DELAVENNE. — *Eh bien, je déclare avoir le droit d'obtenir des explications.*

M. REBEILLARD. — *Vous savez ce qui a été voté !*

M. LE PRÉSIDENT. — *La parole est à M. Lagache.*

M. DELAVENNE. — *Je demande la parole.*

M. LE PPÉSIDENT. — *Vous n'avez pas la parole. La parole est à M. Lagache.*

M. DELAVENNE. — *Je la prends et je la garde.*

M. CHAUSSE. — *Il est inutile de prolonger cet incident. Le Conseil a voté.*

M. DELAVENNE. — *Le Conseil n'a pas voté du tout. Il y a eu un escamotage. Je n'hésite pas à employer le mot, et si, en prenant la parole en ce moment, je commets une irrégularité, tant pis ; ce n'est pas plus irrégulier que ce qui vient d'être fait par le Président* (Bruit).

M. LE PRÉSIDENT. — *La parole est à M. Lagache.*

M. DELAVENNE. — *Nous reprendrons cela tout à l'heure* (1).

(1) *Op. cit.*, p. 560 et 561.

Pour ceux que cela intéresserait disons que M. Lagache, à qui M. le Président s'obstine avec une si fougueuse persévérance à donner la parole, ne la prit pas. Au dernier moment il se mua en un certain M. Achille.

Et voilà comment, au Conseil Municipal de Paris, en ces temps d'union sacrée, on escamote un vote lorsqu'il s'agit d'assurer aux FF.·. et amis, et à eux exclusivement, une manne bienfaisante dont les pourrait priver une loyale et sincère discussion.

On ne sait ce que l'on doit le plus admirer de la partialité du président, M. Lemarchand, de la simplicité ingénue de M. Chassaigne-Goyon, ou de la courageuse intervention de MM. Alpy et Delavenne. S'il nous était permis d'émettre un regret, ce serait que ces derniers n'aient pas été plus soutenus par leurs collègues catholiques ou élus des catholiques.

En fin de séance une double proposition était déposée. La première par M. Delavenne sollicitant une subvention de 1.000 francs en faveur du SYNDICAT DES EMPLOYÉS DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE ; la deuxième par M. Alpy, demandant une subvention de 500 francs pour l'ASSOCIATION DES INSTITUTEURS PRIVÉS DU DIOCÈSE DE PARIS.

En déposant sa proposition M. DELAVENNE disait :

J'ai confiance en l'esprit de justice de la 4e commission pour qu'elle nous apporte à la prochaine séance des conclusions favorables à ma proposition ; *l'ingéniosité qu'elle a déployée pour ne trouver aucun caractère confessionnel ou politique aux cours du* GRAND-ORIENT *et à ceux des* JEUNESSES RÉPUBLICAINES *me fait espérer qu'elle ne verra pas d'obstacle à subventionner un syndicat qui se recrute sans doute parmi les anciens élèves des frères des écoles chrétiennes — et a ainsi une allure forcément catholique — mais qui n'en reste pas moins une des plus fortes organisations professionnelles de la capitale* (1).

Dans la séance du Conseil Municipal du 26 mars suivant, le F.·. LAMPUÉ, de guerre lasse, voulait bien condescendre à proposer une subvention de 270 francs au SYNDICAT DES EMPLOYÉS DE COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE. Mais il se refusait énergiquement à accorder toute subvention à l'ASSOCIATION DES INSTITUTEURS PRIVÉS DU DIOCÈSE DE PARIS (2). On a vu plus haut avec quelle grâce, et quelle attention

(1) *Op. cit.*, p. 584.

(2) *Bulletin Municipal officiel* du samedi 27 mars 1915, p. 619 et 620.

délicate pour le Cardinal-Archevêque de Paris le président de la 4e Commission, M. Deville, appuyait les conclusions de son rapporteur (1).

Serait-ce trop demander à ces Conseillers Municipaux, que les catholiques parisiens ont envoyé siéger à l'Hôtel-de-Ville, d'exiger d'eux, avec plus d'assiduité aux travaux des commissions, une compréhension plus exacte des intérêts de leurs électeurs et aussi une plus grande énergie pour les défendre ? Nous ne le croyons pas.

G. La Brèche.

(1) Voir plus haut, p. 166.





PAROLES PONTIFICALES

En 1896, le cardinal Sarto — qui devait devenir, sous le nom de Pie X, le Pape inoubliable que l'on sait — était patriarche de Venise.

Il adressa alors à la Jeunesse Catholique italienne les paroles suivantes, que nous extrayons de l'ouvrage *Sa Sainteté Pie X*, par Hoornaert et Merville, prêtres belges :

« Luttez, luttez toujours contre la Franc-Maçonnerie.
« Démasquez cette Secte infâme. Jadis, moi aussi, j'ai cru
« exagéré ce qu'on affirmait d'elle ; mais, depuis, par mon
« ministère même, j'ai eu l'occasion de toucher du doigt les
« plaies qu'elle ouvre. Depuis, j'ai été convaincu que tout ce
« qui a été publié au sujet de cette association infernale n'a
« pas dévoilé la vérité entière... Vous voyez l'Eglise oppri-
« mée, le Pape prisonnier de la Maçonnerie, entravé par
« elle dans l'accomplissement de sa mission divine. Elle lui
« a arraché Rome, cette Rome que le Christ, des hauteurs
« de Jérusalem, désigna comme siège intangible de son
« vicaire. Luttez, luttez contre la Maçonnerie ! Vous avez
« mon approbation, parce que là vous méritez bien de la
« famille, de la patrie et de l'humanité ».

Pape, Pie X songea à confirmer par une Encyclique les condamnations déjà portées contre la Franc-Maçonnerie par ses devanciers sur le trône de Pierre. On voit dans quel sens cette Encyclique eut été rédigée si les préoccupations de son pontificat lui avaient permis de la publier.

(1) Un volume in-4°, chez Desclée et Brouwer, Paris, 1909, pp. 261-262.



L'ALLEMAGNE OCCULTE

Le « vieux Dieu » allemand

HÉRÉDITÉ PHYSIQUE ET CÉRÉBRALE

Les théories chères aux adeptes de l'Evolution s'écroulent une à une devant les découvertes qui vont se multipliant et se coordonnant dans le domaine de la Préhistoire. L'hypothèse de Darwin résiste encore sur le terrain de la zoologie pure, mais, en ce qui concerne l'homme, elle en est déjà réduite à abdiquer, faute d'avoir découvert un vestige quelconque du fameux être intermédiaire dont nous serions issus. Il y a mieux : la plupart des anthropologistes contemporains ont été amenés à reconnaître la fixité et la haute antiquité des caractères distinctifs particuliers à chaque race humaine. Malgré quelques affirmations hâtives, ni les crânes ni les squelettes des hommes de l'âge de pierre que l'on retrouve dans les terres d'Europe ne ressemblent aux crânes et aux squelettes de l'époque correspondante retrouvés en Amérique ou en Asie. Il semble que, presque dès l'apparition de notre espèce sur la terre, des différences physiques se soient vigoureusement accusées entre les branches qui la composaient, pour se figer ensuite en types héréditaires qui ne s'altèrent plus que lorsqu'il y a métissage répété entre représentants de branches différentes.

Pour ne citer qu'un exemple aisément contrôlable, des sculptures égyptiennes remontant aux premières dynasties, vieilles par conséquent de six à sept mille ans, nous présentent certains types humains qui ont traversé les âges et qui se retrouvent aujourd'hui, dans les cités de l'Orient, aussi caractérisés qu'ils l'étaient à l'époque de Ména I[er] ou de Thotmès III. Fellahs des bords du Nil ou nègres d'Ethiopie, Arabes de la Mer Rouge ou Juifs de Jérusalem nous apparaissent, toutes les fois qu'il n'y a pas eu mélange de sang, identiques à leurs ancêtres dont les artistes à la solde des Pharaons ont buriné les traits dans le granit. Un coup d'œil suffit pour les identifier. Ainsi s'affirme, toute puissante malgré les siècles, *la persistance de la race;* et il est bien évident que cette fixité n'est pas l'apanage exclusif des peuples de l'Orient, qui ont certainement été soumis à plus de bouleversements et de métissages que ceux de l'Europe centrale et occidentale et dont le sang se trouve, par conséquent, être moins pur.

La perpétuité de l'hérédité physique étant un fait, il existe, dans le domaine cérébral, une autre hérédité qui en forme le pendant. Chaque branche de l'espèce humaine possède, en effet, une manière traditionnelle de penser et de sentir, qui la différencie des races qui l'entourent dans la mesure même où ces races lui sont demeurées étrangères. C'est cette hérédité intellectuelle et sentimentale qui influe sur l'étiage moral d'un peuple, sur l'orientation qu'il donne à son activité collective, sur la conception qu'il se forge de ses devoirs envers ses éléments propres et envers les groupements ethniques environnants. Le plus souvent, une telle identité de pensée entre des générations fort éloignées tire son origine d'une croyance religieuse qui, à un moment donné, a marqué le cerveau des ancêtres d'une empreinte assez profonde pour se transmettre aux descendants. La religion en question a pu, par la suite, s'estomper dans les consciences, et même s'abolir radicalement dans le souvenir : *l'empreinte en est restée*, c'est elle qui continue à servir de moule aux convictions ultérieurement acquises, à leur donner leur forme et leur couleur.

Un exemple caractéristique à cet égard est celui du peuple

grec. Convertis depuis dix-huit siècles au Christianisme, passionnés pour leur Foi actuelle au point de la vouloir nationale et d'en débattre avec passion les dogmes les plus subtils, les Grecs n'en ont pas moins conservé, au point de vue intellectuel et sentimental, l'empreinte très nette de l'ancienne religion hellénique. Citons un fait : quand éclata, en 1912, la guerre balkanique, il suffit de la mise au jour, dans les fouilles de Delphes, d'une statue de la Victoire pour que la Grèce entière fut secouée d'un grand frisson. Cette coïncidence fut tenue par tous pour un augure favorable et l'ardeur guerrière des Grecs en fut aussi exaltée qu'aurait pu l'être celle de leurs ancêtres contemporains de Périclès. En cédant à une telle impulsion, le peuple héllène obéissait à une hérédité mentale vieille de trois mille ans, hérédité qui lui est particulière, car la même découverte, faite dans le même moment, n'aurait provoqué aucune émotion chez un peuple d'un atavisme cérébral distinct de celui des Grecs (1).

Cet exemple n'est qu'un exemple, et la puissance despotique de l'hérédité cérébrale n'est pas plus l'apanage des Grecs que l'hérédité physique absolue prouvée par les sculptures de l'ancienne Egypte n'est spéciale aux peuples de l'Orient. Nous n'aurions que l'embarras du choix pour trouver des exemples analogues chez tous les peuples sans exception.

(1) Il va sans dire que parmi des peuples restés étrangers à cet atavisme cérébral peuvent se rencontrer des individualités isolées qui en sont marquées au plus haut degré. Prenons le cas de notre éminent confrère Charles Maurras, provençal sans doute, mais, comme son aspect en témoigne, provençal descendu très probablement d'un des Phocéens compagnons d'Euxène ; et, qui plus est, provençal pénétré d'Héllénisme. Voici la note significative que nous trouvons sous la plume de Charles Maurras en ce début de juin 1915 (*Action Française*, article « Signes au ciel et sous la terre ») :

« Un journal français et des journaux italiens, à Paris le *Temps*, à « Rome et à Turin, le *Giornale d'Italia* et la *Stampa*, signalent *des « présages bien faits pour gonfler d'espérance le cœur des armées et des « nations alliées*. Un savant anglais, M. Valkey, vient de découvrir dans « l'étoile alpha de la constellation du Navire, Canopus est son nom, le « centre des mondes et le moyeu de la rotation des étoiles. Un archéologue italien, le professeur Vittorio Spinazzolla, surintendant des fouilles « de Pompéi, rappelle *les découvertes significatives et symboliques faites « dans son domaine depuis le commencement de la guerre* : en août, un « légionnaire et son trophée d'âmes barbares; en avril des trophées,

Mais notre tâche, dans cette étude, est plus limitée et nous nous proposons seulement de montrer quel rôle ont joué les deux hérédités, celle du sang et de la religion primitive, dans la formation du peuple allemand tel qu'il nous apparaît aujourd'hui.

LA SUPÉRIORITÉ ALLEMANDE

Aucun peuple de la terre n'a jamais été aussi fermement convaincu de sa primauté ethnique que ne l'est le peuple allemand. Si l'on consulte, sur les causes de l'opinion avantageuse qu'il a de lui-même, les philosophes et les historiens qu'il a produits, on constate que ceux-ci sont d'accord pour proclamer que la supériorité des Allemands réside dans ce fait qu'ils sont *de race pure*. Les savants allemands entendent par là que la population de la France est un mélange de Celtes, de Latins, de Francs et d'autres éléments encore; que l'Espagne est peuplée d'Ibères, de Celtes, de Latins, de Goths et même d'Arabes; que la Grande Bretagne est habitée par des Celtes, des Anglo-Saxons et des Scandinaves plus ou moins amalgamés; qu'en Italie même, le fond latin est mélangé, au Nord de Celtes et de Lombards, au Sud de Grecs et d'Arabes, partout de Goths, sans parler d'autres alluvions.

« navals et terrestres, puis des Victoires ailées, au nombre de dix, *qui*
« *paraissent aussi chargées de promesses illustres que de fastes demi-*
« *divins.*

« Ainsi, depuis les hauteurs du ciel étoilé jusqu'aux vivaces profon-
« deurs de notre vieille terre, où la cendre des pères ne se repose pas,
« car elle ne cesse de fermenter et de se créer de bons héritiers, *les*
« *combattants anglais et les combattants italiens ont eu les signes de*
« *faveur des puissances mystérieusss.* »

Grec de Provence, Charles Maurras ne peut visiblement retenir ici le cri de sa race, l'expression atavique de la foi religieuse professée par ses ancêtres lointains. De tels présages laisseraient bien froid un des fusiliers bretons dont Charles Le Goffic nous conte, dans *Dixmude*, la prestigieuse épopée; mais, par contre, ce fusilier Celte — en qui revivent les ancêtres qui interprétaient l'aspect des nuages, la voix des eaux et celle des forêts — tiendrait à favorable augure une aurore boréale ou un hallo lunaire, et ne livrerait combat qu'à regret pendant que souffle le coup de vent des Trépassés...

Au contraire, l'Allemagne, elle, aurait toujours été et serait encore exclusivement peuplée par la race germanique, identique à elle-même depuis les premiers âges du monde et demeurée à l'abri de tout mélange. Seule race pure au milieu de races bâtardes, elle serait, par voie de conséquence inattendue, appelée à régir ces dernières et à leur imposer sa culture et ses conceptions.

Développant cette thèse, les savants allemands donnent pour preuve décisive de la supériorité des conceptions germaniques ce fait qu'elles ont pour instrument d'expression et agent de communication la langue allemande — c'est-à-dire un idiome purement national, puisque son origine se confond avec l'origine du peuple qui le parle. A les en croire, dans cet idiome, les termes abstraits eux-mêmes auraient une vie et présenteraient à l'esprit une image, parce que les racines qui ont servi pour former ces termes sont tirées du langage courant et intelligibles pour tous. Une telle particularité mettrait la langue allemande sur le même rang que la langue grecque, qui jouissait d'un privilège identique. Par contre, les autres peuples ne possèdent pas un idiome vraiment national. Le français, notamment, tire ses racines du latin, langue morte et inintelligible pour la masse. Quand donc un Français aborde, dans sa langue, des problèmes élevés de science ou de philosophie, il articule des mots ayant une signification conventionnelle, mais vides pour lui de sens réel, puisque les racines de ces mots, étant empruntées à un dialecte fossile, ne peuvent présenter à son esprit aucune donnée concrète. L'Allemand, au contraire, pensant et s'exprimant dans un langage qui est profondément sien, depuis les racines jusqu'aux composés abstraits, sentira vivement chaque terme et en sera comme illuminé. D'où la supériorité du philosophe allemand sur le philosophe français, du savant allemand sur le savant français.

Voilà, paraît-il, pourquoi notre fille est muette (2)...

(2) Le célèbre Fichte, dans ses *Discours à la Nation allemande* — prononcés à l'Académie de Berlin en 1807-1808, pendant l'occupation de Napoléon — développe longuement cette thèse et verse à ses compatriotes le vin grossier de l'orgueil ethnique. Ecoutez plutôt : « Je parle

Nous ne ferons pas à ce grotesque système l'honneur de le réfuter point par point. Si nous devions l'adopter il nous faudrait immédiatement reconnaître au peuple Esquimau les caractéristiques mêmes qui distinguent, d'après la science allemande, une race vraiment supérieure, destinée à régir l'Humanité et à lui imposer sa culture et ses lois. Le peuple Esquimau, en effet, est de pure race, d'une race beaucoup plus pure, nous allons le voir, que le peuple allemand ; son aspect physique si particulier atteste qu'il n'a jamais été abâtardi par aucun métissage ; il occupe depuis la plus haute antiquité le même sol national, à savoir les solitudes glacées où il règne sur les rennes, les phoques et les cachalots ; enfin,

« pour des Allemands... La caractéristique de notre *allemanité* est précisément d'empêcher notre fusion avec un peuple étranger et notre « disparition en lui, de nous créer une nationalité indépendante de « tout autre puisssance. » (Un Français aurait dit cela plus simplement, par exemple ainsi : « L'Allemand est réfractaire à toute fusion ethnique. » Mais « ethnique » étant tiré de la racine grecque « ethnos » — nationalité, race — ce Français n'aurait évidemment rien compris lui-même à ce qu'il disait ; tandis que Fichte en prononçant « Deutschtum » : *allemanité*, est illuminé par toutes les splendeurs de la langue germanique... La sentez-vous, dans cet exemple, la supériorité allemande ?)

Fichte de continuer : « La première différence entre la destinée du « peuple allemand et celle des autres de même origine est la suivante : « le peuple allemand a conservé la demeure des ancêtres et leur langue ; « les autres ont émigré sous d'autres cieux et adopté une langue étran- « gère en la façonnant à leur individualité... Quelle incommensurable « influence exerce la langue sur le développement d'un peuple ! Elle « suit l'individu jusqu'en ses pensées et ses désirs les plus secrets, aux « profondeurs de son être ; elle les retient ou leur donne libre essor : « elle fait, de toute la nation qui la parle, un tout compact, soumis à « ses lois. C'est le seul lien véritable entre le monde des corps et celui « des esprits. Elle en opère la fusion, au point qu'on ne saurait dire « auquel des deux elle appartient véritablement. Quelle différence, « dans la vie pratique, entre les peuples qui penchent ainsi du côté de « la vie et ceux qui penchent vers la mort ! »

Les peuples qui penchent du côté de la mort sont ceux qui parlent une langue dont les racines sont latines ou grecques, donc mortes...

Fichte a livré la pensée secrète qui a présidé à l'élaboration de son système en disant que le patriotisme doit être *considéré comme puissance supérieure, ultime et dernière, absolument indépendante.* Traduisons cela en français et nous trouvons cette horrible maxime : « le patriotisme n'a a tenir compte ni de la morale, ni de l'humanité, ni de la raison ». Les Allemands nous prouvent depuis dix mois qu'ils sont, sur ce point, de bons élèves de Fichte.

il parle depuis un temps immémorial la même langue, où tout lui est personnel, racines et abstractions — ces dernières, il est vrai, peu nombreuses. Se trouvant ainsi en possession de tous les privilèges qui font un peuple chef, les Esquimaux n'ont évidemment qu'à prendre conscience de leur supériorité pour imposer à l'Univers la culture esquimaude, la science esquimaude, l'organisation esquimaude.... Qu'ils trouvent leur Fichte et l'affaire est faite.

Si l'on nous objecte que les facteurs qui font un peuple-chef ont été anihilés chez les Esquimaux d'abord par l'insuffisance de leur nombre, ensuite par la rigueur du climat sous lequel ils vivent, nous avons du moins l'exemple chinois auquel ces réserves ne sauraient s'appliquer. Les Chinois forment un peuple immense et habitent, depuis cinquante siècles, un des pays les plus vastes, les plus riches et les plus variés qui soient au monde. Leur race est, avec la race arabe et la race juive, la plus pure que l'on connaisse, les apports étrangers ayant été absorbés par la nation chinoise comme un fleuve l'est par la mer. Leur langue a une personnalité vigoureuse, que l'allemand est bien loin de posséder, et elle s'élevait déjà aux abstractions les plus subtiles à une époque antérieure de mille ans à celle où les premières hordes germaniques, vêtues de peaux de bêtes et armées de haches en pierre polie, s'établirent à l'est du Rhin. Qu'est-ce enfin que le particularisme de l'écriture gothique, dont les Allemands apprécient si fort le privilège, auprès des caractères chinois, si intensément nationaux? Voilà bien des raisons qui, d'après les critères de la science allemande, auraient dû faire de la Chine la reine de l'Univers. Pourquoi faut-il que cette reine ait *toujours* été une esclave, prosternée sous la botte de conquérants divers, chez lesquels ne se remarquait pourtant aucune des caractéristiques qui permettent, d'après Fichte et son école, de reconnaître les peuples supérieurs?...

La vérité est qu'il est impossible de prendre cinq minutes au sérieux la thèse de la supériorité allemande et de ses causes — à moins de l'étudier, au point de vue purement pathologique, comme un cas, d'ailleurs très curieux, de mégalomanie collective.

LA PURETÉ DE LA RACE GERMANIQUE

Pour plus de clarté, dans le chapitre précédent, nous avons admis comme base de discussion l'existence d'une race germanique homogène, vigoureusement caractérisée et bien distincte des autres familles humaines. Si, nous plaçant maintenant au point de vue de la stricte ethnologie, nous vérifions l'existence en l'Allemagne d'une telle race, force nous est de reconnaître *qu'elle n'existe pas*. Tout au plus pourrons-nous accorder qu'il y a, au-delà du Rhin, une prédominance de l'élément germanique, comme il y a en France, et sensiblement dans les mêmes proportions, une prédominance de l'élément celtique, en Espagne une prédominance de l'élément ibérique, et en Italie une prédominance de l'élément latin. Ni plus ni moins que ses voisins, le peuple allemand n'est de race pure.

Deux indices principaux permettent, en ethnologie, de suppléer aux documents historiques précis pour déterminer l'origine d'une population : ce sont le langage parlé et l'étude du squelette humain, particulièrement de la conformation cranienne. La première de ces deux sources d'investigation paraît être favorable à l'hypothèse d'une race germanique une, couvrant tout l'empire allemand, toute la Hollande, une partie de la Belgique et une partie de l'empire autrichien. Dans cette vaste région, en effet, l'allemand, ou des dialectes en dérivant, sont seuls parlés. C'est en se basant sur cette constatation que les pangermanistes peuvent s'écrier, avec le poète Arndt : « La patrie allemande doit être étendue aussi loin que résonne la langue allemande », *so weit die deutsche Zunge klingt*. Notre Henri IV ne disait-il pas, lui aussi : « Il faut que tout ce qui parle françois soit mien »?

Juste en apparence, cette comparaison cesse complètement de l'être si nous examinons comment l'usage de la langue allemande s'est établi chez une notable partie des populations qui la parlent aujourd'hui. La France a pu croître et se développer pendant quatorze siècles sans molester aucun de ses sujets, anciens ou nouveaux, pour l'obliger à parler français ; en 1829, Charles X félicitait même les Alsaciens de leur

attachement à leurs coutumes et à leur vieux dialecte. En Germanie, au contraire, la langue allemande a été imposée, par tous les moyens de coercition dont disposait le pouvoir, à des peuples dont l'idiome natal dérivait du celtique, du roman, du slave ou du scandinave. A l'égard de ces peuples, la race germanique, depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours, *a invariablement procédé comme suit :* d'abord elle a conquis leurs territoires par l'épée, au prix de luttes acharnées qui, souvent, ont duré des siècles ; ensuite elle a, par une oppression systématique, imposé sa langue aux vaincus ; après quoi, quand ils parlèrent couramment l'allemand, elle les a revendiqués comme d'authentiques Germains dont le langage attestait l'origine. Cette histoire a été celle des Frisons, des Wendes et des Tchèques, hier ; elle est celle des Polonais, des Danois et des Lorrains aujourd'hui. Dès lors, le fait que la langue allemande règne sans partage depuis les Vosges jusqu'aux rives de la Baltique cesse d'avoir une signification au point de vue ethnologique (3).

L'étude anthropologique du crâne, du squelette et des particularités physiques qui caractérisent les habitants de telle ou telle région allemande donne, comme il est naturel, des résultats plus précis : il n'y a pas de « Kultur », en effet, même appuyée de toute l'autorité impériale, qui puisse modi-

(3) Cette assimilation forcée de populations celtiques ou slaves est souvent demeurée imparfaite.

C'est ainsi que les paysans de la vallée de la Sprée, au milieu de laquelle s'élève Berlin, sont des Wendes imparfaitement germanisés parce qu'ayant observé l'habitude de ne se marier qu'entre eux. Ils apprennent à l'école et parlent un allemand très pur. Mais ils ont conservé, dans le sein des familles, leur dialecte slave, tout à fait semblable à celui qui se parle en Carniole, Styrie et Croatie autrichiennes. Celui-là est accueilli en frère qui leur adresse la parole dans cette langue. Si tous les habitants primitifs du Brandebourg avaient résisté de même à la germanisation, cette province serait aujourd'hui encore aux deux tiers slave.

C'est le slave également que parlent en cachette 150.000 Sorabes de Lusace, frères de sang du peuple serbe. Leipsig, capitale de la Saxe, est entourée de populations slaves et son nom même vient du slave *Lépa*, tilleul. Quant à la magnifique résistance opposée par les Tchèques de Bohême à l'oppression germanique, elle n'a jamais cessé de s'affirmer victorieusement.

fier la forme d'un maxillaire ou l'inclinaison d'un os frontal. Certes, dans beaucoup de provinces, le métissage a fait son œuvre. Mais il en est d'autres où la race primitive a résisté au mélange de sang, effectué sans doute dans des proportions insuffisantes. C'est ainsi que dans le nord du royaume de Hanovre, le crâne bracchycéphale des habitants atteste une origine au moins partiellement celtique, qui est confirmée par le plus grand nombre de mots celtes dont est mélangé l'allemand qu'ils parlent. Tout à fait au sud, en Bavière, le crâne bracchycéphale reparaît — et c'est fort naturel en cette région que colonisèrent, il y a 2.500 ans, les 300.000 Celtes amenés des environs de Bourges par Sigovèse (4). Si l'on passe à l'Allemagne de l'Est, c'est le type slave qui surgit à chaque pas, tantôt métissé, tantôt absolument pur : cela est surtout sensible en Brandebourg, en Poméranie, en Prusse Occidentale et en Prusse Orientale, c'est-à-dire dans les domaines primitifs de la monarchie prussienne.

En résumé, la race germanique ne domine absolument que dans la partie de l'Allemagne qui va des bords du Rhin moyen aux montagnes de Saxe et de Bohême. Partout ailleurs, elle s'est superposée, en couches restées souvent fort minces, à des éléments ethniques qui lui étaient primitivement étrangers, mais qu'elle a conquis et plus ou moins germanisés. Nous allons voir comment s'est opérée cette superposition.

LA GERMANIE AVANT LES GERMAINS

Aux temps préhistoriques, les immenses forêts qui couvraient l'Allemagne ne connurent d'autres hôtes humains que ceux appartenant à la race disparue dite du Néanderthal, sorte d'avant-garde descendue de ces plateaux du Pamir qui ont été le berceau de notre espèce. On a retrouvé les vestiges des hommes de cette race le long de la voie qu'ils ont suivie

(4) Il est intéressant de constater que ce sont surtout le Hanovre et la Bavière, *en partie Celtes*, qui, lors du Kulturkampf, ont résisté comme une simple Bretagne à l'assaut donné par Bismarck au Catholicisme.

en Europe, c'est-à-dire dans la vallée du Danube, puis en Suisse et dans l'Allemagne du Sud, où ils campèrent. De là partirent plus tard trois de leurs migrations; l'une s'établit sur les bords de la mer du Nord, entre le Rhin et l'Elbe; l'autre s'arrêta sur la rive française de la Manche, entre la Seine et le Pas-de-Calais; la dernière alla jusqu'aux Pyrénées, mais ne les franchit pas. Ces premiers Européens étaient peu nombreux et leur industrie ne s'est jamais élevée plus haut que les instruments de pierre taillée. De bonne heure, ils disparurent entièrement, bien que leur type humain se rencontre encore parfois, mais d'une manière tout à fait isolée, parmi les habitants actuels des contrées où ils résidaient il y a sept mille ans. De nombreuses trouvailles funéraires ont fourni à cet égard des points de comparaison certains (5).

Bien autrement importante fut, il y a un peu moins de quatre mille ans, la première migration celtique. Après avoir longtemps campé sur les bords de la mer Caspienne, puis dans les steppes du sud de la Russie actuelle, les Galls ou *Gaulois* (6), ces premiers nés de la race aryenne, s'engagèrent

(5) La race du Néanderthal (ainsi appelée du vallon où l'on découvrit le squelette le plus complet de l'espèce) était remarquable par un crâne très allongé, avec applatissement des parois latérales ; le front était médiocrement élevé et assez fuyant ; les arcades sourcilières formaient saillie au-dessus de l'œil, profondément enfoncé dans l'orbite ; la stature était au-dessus de la moyenne et la carrure large. Les principales trouvailles relatives à cette race ont été faites à Cannstadt (près Stuttgart), à Simeermass (près Maestricht), à Lahr (près Strasbourg), à Eguisheim (près Colmar).

Une autre race préhistorique, dite de Cro-Magnon (stature très élevée, près de 2 mètres ; front droit, haut et large ; arcades sourcilières nulles, orbites larges, pommettes saillantes ; faible dolychocéphalie) semble n'avoir jamais pénétré en Allemagne. Cette race, un peu moins ancienne que celle du Néanderthal, était venue dans le Midi de la France par les côtes africaines et espagnoles de la Méditerranée, où elle a laissé des représentants. Elle vivait à l'état de familles éparses sur de vastes étendues.

(6) Le nom originel est *Gaëls*, d'où *Galls*; puis, en latin, *Galli*, et, dans les dialectes germaniques, *Walls*, *Walli*, *Wallons*, *Welches*. *Gaël* vient d'un mot celtique qui signifie : « voyageur, homme d'aventure ». *Gall-tacht* (la terre des Gaulois) est devenue en latin *Gallia*, en grec *Galatia;* le mot polonais *Galicie*, le mot espagnol *Galice*, le mot anglais *pays de Galles* ou de *Walles*, ont la même signification et marquent l'emplacement de colonies gauloises.

en troupes immenses dans les forêts obscures et désertes qui s'étendaient de la Vistule au Rhin, forêts si impénétrables que César devait en dire un jour : « nul ne peut se vanter d'avoir vu où elles commencent ni où elles finissent ». Ils traversèrent la future Germanie sans être tentés de s'y établir, sauf à l'extrême Sud, le long de la riche vallée du Danube, où quelques tribus firent halte et fondèrent de petits états celtes qui subsistaient encore quinze siècles plus tard. La masse des Gaulois gagna le Rhin et le franchit. Là, trouvant une terre plus fertile et un ciel plus clément, ils se répandirent sur notre sol et le colonisèrent, rencontrant à peine, dans le Nord, quelques représentants épars des races humaines primitives.

Au Sud, les Gaulois se heurtèrent à deux populations assez compactes : les *Ibères*, venus de l'Asie par l'Afrique, aux temps préhistoriques, et qui, après avoir peuplé l'Espagne, avaient poussé jusqu'à la Loire ; les *Ligures*, qui avaient contourné la Méditerranée en sens inverse et qui occupaient le nord-ouest de l'Italie et les bords du golfe de Provence. Les tribus celtiques se mélangèrent pacifiquement aux fractions de ces deux peuples qui étaient installées en deçà des monts. Mais, au VIe siècle avant Jésus-Christ (d'après les bases de calcul fournies par Hérodote, Diodore de Sicile et les autres historiens de l'antiquité), une invasion gauloise força les passes des Pyrénées et alla créer dans le nord de l'Espagne des colonies assez puissantes pour qu'une partie de ce pays en ait gardé le nom de *Celte-Ibérie* et une autre le nom de *Galice*. Puis, deux siècles plus tard, d'autres tribus gauloises passèrent en Italie, conquirent tout le nord de la Péninsule et y fondèrent des états celtes qui devaient durer plus de mille ans, jusqu'au commencement de la puissance romaine.

Un fait digne de remarque au cours de ces invasions, c'est que les Gaulois, s'ils eurent souvent recours à l'épée pour s'ouvrir un passage, ne visèrent jamais à l'extermination des peuples conquis : au contraire, ces derniers furent toujours admis dans la communauté celtique sur le même pied que les conquérants, attitude sans exemple à cette époque de l'Humanité, où le vaincu n'avait à choisir qu'entre la mort

et l'esclavage. La sociabilité du Gaulois, dont le Français a hérité, s'affirmait nettement dès alors. « Race prompte au combat, mais naïve et sans malignité », disait Strabon ; « simples et spontanés, chacun d'eux ressent l'injustice faite « à autrui, et si vivement qu'ils se rassemblent tous pour « prendre en main la cause de quiconque est opprimé » (7).

Après le passage de la multitude gauloise en marche, les vastes forêts de la future Germanie étaient redevenues désertes et silencieuses. Pendant près de douze siècles encore, elles devaient rester vides d'êtres humains. Ce fut seulement vers le VIIe siècle avant Jésus-Christ que quelques tribus slaves et finnoises, venues du nord de la Russie, passèrent la Vistule et s'établirent sur ce qui devait être, plus tard, le territoire de la Pologne ; mais leur pénétration n'alla pas plus avant. Enfin, en l'an 631 avant J.-C., une nouvelle migration déboucha, venant du sud-est de l'Europe. Marchant vers l'Occident, elle entreprit à son tour la traversée des forêts, suivant la même route que les Gaulois 1200 ans plus tôt. C'étaient encore des Celtes, appartenant cette fois au rameau Kymrique de la race, remarquable par un crâne un peu moins rond, une peau moins blanche, des cheveux souvent bruns et un nez aquilin. Frères de race cependant des Gaulois, comme l'attestait la langue parlée et les usages nationaux. Sous le nom de Kimmériens (8), ils avaient longtemps rempli l'Orient du bruit de leurs armes et menacé un moment l'Egypte. Revenus camper à l'est de la Mer Noire, las de leur horizon de steppes et des guerres incessantes qu'ils soutenaient contre les Scythes, ils s'étaient finalement ébranlés

(7) C'est la même idée qu'exposeront nos trouvères du moyen-âge dans les vers fameux :

Le royaume des Francs fit Diex par son command
Pour défendre Justice et Droit mettre en avant.

Notre politique nationale de défense des peuples opprimés date, on le voit, de loin...

(8) *Kymris*, Kimmériens, Cimmériens, Cimbres. Ce mot signifiait en celtique, d'après Moreau-Christophe, *les guerriers*.

La Cherchonese taurique, où les Kymris campèrent longtemps et qui est couverte de monuments celtiques, a conservé, à cause d'eux, le nom de *Crimée*.

vers l'Occident, où ils connaissaient l'existence d'un vaste empire celtique.

Leur traversée de l'Allemagne eut un tout autre caractère que celui présenté par la première migration. Il semble que les Kymris aient été tentés d'adopter l'Allemagne pour patrie ; du moins beaucoup s'y fixèrent et la marche du gros de la nation fut si lente qu'elle mit un demi-siècle pour arriver aux bords du Rhin.

Un premier rameau se détacha vers la mer Baltique, s'établit sur ses rivages et envoya même des colonies en Suède, si l'on en juge par les monuments celtiques qui subsistent dans le sud de cette contrée. La partie de la Baltique qui sépare le Danemark de la Suède en garda longtemps le nom de « mer Kymrique » ou Cimbrique. Ces Kymris, ou Cimbres, restèrent dans ces parages pendant cinq cents ans, jusqu'au débordement de la mer qui survint en l'an 115 avant J.-C. Obligés alors de reprendre une existence errante, ils coururent treize années de courses et de victoires et finirent par être exterminés à Verceil par l'armée de Marius.

Un second rameau Kymrique se fixa sur les bords de la mer du Nord, jusqu'à l'embouchure du Rhin et n'en bougea plus. Ses descendants, ultérieurement mélangés de Germains, formèrent le fond de la population frisonne. Un savant allemand, le professeur Virchow, secrétaire général de la Société d'Anthropologie de Berlin, admet que les Frisons sont les plus anciens habitants de la Germanie. Le type celtique, nous l'avons vu, a persisté chez eux malgré les croisements intervenus et leur langue est restée mêlée de mots celtiques.

Quant au gros de la nation, il passa le Rhin sous la conduite de Hû-le-Puissant et s'établit, sans trop de heurts, au milieu des Gaulois primitifs. Certaines tribus allèrent se fixer dans le Massif Central et jusque sur les bords de la Garonne ; un plus grand nombre demeura entre la Loire et la Manche ; enfin, de la Bretagne, où affluaient les nouveaux venus, des navigateurs partirent à la découverte de l'Irlande, puis de l'Ecosse, qui furent entièrement peuplées par les Kymris. Cette migration était achevée vers la fin du VIe siècle avant le Christ.

Mais les Gaulois avaient senti leur amour des voyages se réveiller au contact des frères celtes qui leur arrivaient de si loin. Deux neveux d'Ambigat, roi de Bourges, Bellovèse et Sigovèse, résolurent en 587 avant J.-C. de tenter les aventures. Chacun d'eux eut bientôt réuni une armée de 300,000 hommes venus de tous les points de la Gaule.

Le vol des oiseaux, consulté comme augure, leur indiqua la direction à suivre. Bellovèse descendit vers les Alpes, rallia les Gaulois d'Italie et s'établit au cœur de la Péninsule : deux cents ans plus tard en 390 avant J.-C., les descendants d'une des tribus qui l'avaient suivi, les Sénons, prenaient d'assaut et mettaient à rançon une petite ville qui commençait à faire parler d'elle, Rome. Sigovèse, lui, refit en sens inverse le chemin parcouru par les Kymris ; mais, au lieu de passer en Allemagne par le Rhin inférieur, il y entra par l'Alsace, laissa des colonies depuis la Forêt Noire jusqu'au Tyrol, et s'établit sur les deux rives du Danube, y retrouvant les îlots celtiques semés, treize siècles plus tôt, par la grande migration (9). Les descendants des compagnons de Sigovèse étendirent plus tard leur domination jusqu'aux frontières de la Thrace et de la Macédoine. C'est là qu'en 340 avant J.-C. Alexandre en prit un certain nombre à sa solde, en vue de l'expédition qu'il préparait contre les Perses. C'est de là que partirent (en 280 av. J.-C.) les armées gauloises qui envahirent la Grèce, puis (en 271 av. J.-C.) l'Asie Mineure.

Par suite de ce double mouvement, opéré à peu d'années d'intervalle — les Kymris venant de l'Orient et les Gaulois de l'Occident — l'Allemagne se trouva, au VIe siècle avant notre ère, partiellement peuplée par des tribus celtiques. A vrai dire, entre les colonies kymriques de la mer du Nord et les colonies gauloises du Danube, de vastes régions désertes s'étendaient. Des solitudes non moins vastes séparaient ces deux contrées des bords de la Vistule, où les tribus finnoises et slaves avaient fait leur apparition. Les forêts du centre, les

(9) En 192 avant J.-C., les colonies celtiques du Danube furent renforcées par les débris des Boïens, nation gauloise d'Italie, qui préférèrent s'expatrier plutôt que de subir le joug romain. Ils donnèrent leur nom à la Bohême (Boïehemum), puis à la Bavière (Boïaria).

plus épaisses, celles dont l'obscurité perpétuelle inspirait aux Celtes presque autant d'horreur que plus tard aux Romains, virent encore une fois défiler des masses d'hommes : c'étaient les Bolgs, ou Belges, arrière-garde de la race celtique, qui vinrent s'établir entre la Seine et le Rhin (10). Derrière eux s'avançaient de nouveaux hôtes, à l'âme assez farouche pour se plaire dans l'âpre décor que Gaulois, Kymris et Belges avaient dédaigné.

LA CONQUÊTE GERMANIQUE

Les Germains — ces derniers venus des peuples européens, si les Magyars n'existaient pas — arrivaient d'Asie par la route classique des grandes migrations : la rive Nord de la mer Noire et la vallée du Danube. Ils s'engagèrent dans celle-ci vers l'an 500 avant J.-C. Nous ne savons rien de leurs premiers contacts avec les Gaulois qui occupaient cette région ; mais sans doute les populations celtiques leur barrèrent-elles victorieusement la route, car, d'une part, les hordes germaniques obliquèrent au Nord, et d'autre part, au commencement du IIIe siècle avant le Christ, les Gaulois de Toulouse communiquaient encore librement, par la vallée du Danube, avec l'armée celte qui alla forcer les Thermopyles et attaquer le temple de Delphes. Obligés de renoncer à la voie frayée et cultivée pour se rejeter en pleine forêt, les Germains se divisèrent en trois masses : l'une remonta vers le Nord par la vallée de l'Oder et aboutit à la Baltique ; l'autre suivit la vallée de l'Elbe et aboutit à la mer du Nord ; la troisième, de beaucoup la plus considérable, prit possession du centre du pays et progressa lentement vers le Rhin.

C'est un navigateur marseillais, Pythéas, qui signala pour la première fois aux peuples méditerranéens l'existence des

(10) Les Belges étaient, par l'aspect, plus proches des Gaulois primitifs que les Kymris : leur taille était élevée, leurs cheveux blonds ou châtains, leurs yeux clairs. Le dialecte celtique qu'ils parlaient était toutefois plus rapproché de celui des Kymris. Une notable partie des Belges franchit le Pas-de-Calais et colonisa l'est et le sud de la Grande-Bretagne. On a vu que les Kymris, partis de Bretagne, avaient déjà colonisé l'Irlande et l'Ecosse.

nouveaux venus. Au cours d'un voyage de circum-navigation de l'Europe, accompli en 320 avant J.-C., il trouva une des confédérations germaniques, les Teutons, établie au bord de la Baltique, à peu de distance des rivages occupés par les Kymris; on peut conjecturer que ce contact existait alors depuis 150 ans déjà. Quel accueil les Celtes, premiers occupants, avaient-ils faits aux Germains? Aucun des deux peuples n'a conservé de tradition à ce sujet. Toujours est-il que deux siècles après le passage de Pythéas, en l'an 115 avant J.-C., les deux populations voisines subsistaient, indépendantes. Sans doute leur puissance s'équilibrait-elle trop exactement pour que l'une put anéantir l'autre ou se la subordonner. C'est alors que le débordement de la mer dont nous avons parlé les chassa toutes deux du pays qu'elles se partageaient et les obligea à aller tenter la fortune des armes sous d'autres cieux. L'année qui précéda la défaite des Kimbres à Verceil, les Teutons tombaient à Aix en Provence sous les coups de Marius.

Moins heureux que les Kymris de l'Est, ceux qui avaient colonisé les rivages de la mer du Nord paraissent avoir succombé sous l'épée des envahisseurs. En effet, au Ier siècle avant notre ère, nous trouvons établie dans leur pays une confédération germanique, en guerre permanente avec les Gallo-Belges fixés dans le delta du Rhin. Ces derniers tinrent longtemps tête aux Germains, puis se virent forcés de s'allier à eux pour résister à la marche des armées romaines : alliance aussi funeste aux Belges du Rhin qu'aurait pu l'être une défaite, car leur personnalité ethnique y sombra. Quand les légions de Drusus, en l'an 12 avant le Christ, parcoururent victorieusement le territoire actuel de la Hollande et du Hanovre, elles crurent se trouver en territoire purement germanique, tant l'organisation et la langue celtiques avaient disparu. Il a fallu les études anthropologiques et philologiques faites au XIXe siècle pour révéler que sous l'alluvion déposé par la race conquérante un fond celte avait subsisté.

Les ténèbres qui couvrent cette époque de l'Histoire d'Allemagne ne nous permettent pas de dire si ce fut par la force, comme en Hanovre, ou par alliance, comme en Hol-

lande, que les Germains vinrent à bout de la résistance des Gaulois du Danube. Une des rares traditions sûres qui sont parvenues jusqu'à nous montre la confédération germanique des Marcomans rejetant en Bavière les Celtes Boïens qui occupaient la Bohême. En Bavière, l'élément celtique se maintint, mais ce fut au prix de l'abandon de sa personnalité : les mœurs et le langage de l'envahisseur furent imposés aux vaincus — par des procédés moins systématiques, mais sans doute encore plus violents, que ceux appliqués de nos jours en Alsace-Lorraine. Quant aux descendants des compagnons de Sigovèse qui étaient établis plus à l'Est, sur le moyen et le bas Danube, nul ne sait quand et comment le flot teutonique finit par les submerger.

En l'an 60 avant J.-C., le triomphe des Germains était déjà assez complet pour qu'une de leurs confédérations, les Suèves, conduite par le célèbre Arioviste, passât le Rhin et entreprît, à la faveur des éternelles dissensions gauloises, de conquérir la Franche-Comté. La défaite que César infligea à Arioviste, près de Belfort, décida que la Gaule serait romaine et non germanique. En effet, quatre siècles plus tard, quand la barrière des légions dut céder sous la poussée tenace des Barbares, les Celtes de Gaule étaient trop profondément latinisés pour se laisser imposer la mentalité et les coutumes d'Outre-Rhin. C'est eux qui assimilèrent et civilisèrent celles des hordes sorties des forêts de la Germanie qui se fixèrent sur notre sol.

Attirés par la riche et belle Gaule, par la renommée de splendeur de l'empire romain, les Germains avaient sans cesse afflué vers l'Occident, n'attachant qu'un moindre prix aux régions qui s'étendaient du côté de la Vistule. Aussi les tribus slaves qui étaient instalées sur cel fleuve purent-elles progresser sans obstacle à l'intérieur de la Germanie et occuper peu à peu toute la partie orientale du pays. Lettons, Wendes, Tchèques, Borrusses, Sorabes, vingt autres peuples slaves encore, avancèrent ainsi jusqu'à l'Oder, puis jusqu'à l'Elbe, colonisant fortement chaque province et refoulant devant eux une population germanique clairsemée, arrière-garde de celle qui se pressait sur le Rhin. L'histoire de la

nation allemande, au moyen âge et dans les temps modernes, a consisté surtout dans une lente reconquête sur les Slaves de ces contrées qui leur avaient été facilement cédées au temps où les Germains espéraient le riche butin de la Latinité. Des montagnes de Bohême aux flots de la Baltique, jusqu'à l'Oder d'abord, puis jusqu'à la Vistule, puis au delà, le reflux germanique a déferlé, pendant des siècles, sur le Slave cramponné au sol qu'il avait défriché.

Vaincu, réduit en servitude, contraint à parler la langue du vainqueur, le Slave a résisté longtemps. Il résiste encore là où la conquête allemande n'est pas trop ancienne, en Bohême, en Moravie, en Pologne, même en Silésie. Ailleurs, il a plié sous la fatalité et s'est laissé germaniser : les fils ont oublié le langage des pères et versent leur sang pour le Germain oppresseur. Et pourtant, sur bien des points, leur race s'est peu modifiée ; sur certains même, elle s'est conservée tout à fait pure... Une heure solennelle peut-elle encore sonner qui réveillerait l'écho lointain du souvenir dans l'âme de ces peuples serfs ?... C'est le secret de la Providence.

LES GERMAINS AVANT L'ODINISME

Nous savons quelque chose de l'histoire des Gaulois, des Kymris et des Belges antérieurement à leur venue en Occident : au hasard de leurs courses aventureuses en Asie Mineure, sur les bords de la Mer Noire et au delà de la Mer Caspienne, ils ont laissé, pour attester leur passage ou leur résidence, des monuments mégalithiques identiques à ceux dont ils couvrirent plus tard la Gaule (11) ; les annales des

(11) Les menhirs et peulvés, et surtout les dolmens (allées couvertes), qu'on trouve surtout en Gaule (mais aussi dans les Iles Britanniques, dans une partie de l'Espagne et de l'Italie du Nord, sur les bords de la Mer du Nord et de la Baltique, dans le sud de la Suède, en Crimée, en Asie Mineure, en Palestine) indiquent le passage ou le séjour de la race celtique, seule branche de la famille aryenne qui ait affectionné cette variété de monuments mégalithiques. En partant de ce fait constaté, il faut admettre qu'une migration celtique s'est dirigée, à l'époque préhistorique, vers l'Inde du Sud, car l'immense plateau du Dekkan est couvert de nombreux dolmens.

peuples de l'Orient ont, aussi, conservé leur souvenir. Par contre, l'histoire des Germains de l'époque correspondante est totalement inconnue ; aucun indice de leur existence antérieur au VIe siècle avant le Christ n'a pu être retrouvé et il semble que leur nation sorte du néant à l'heure où on la voit apparaître en Europe pour la première fois.

Une telle anomalie peut s'expliquer jusqu'à un certain point. Descendue des plateaux du Pamir, la famille Aryenne (à laquelle appartiennent, entre autres, les Germains, les Celtes, les Scandinaves, les Grecs, les Latins, les Slaves et une partie des Hindous) apparaît fixée, il y a cinquante siècles, dans la vaste région qui est aujourd'hui le Turkestan russe. C'est de là, nous l'avons vu, que les Celtes s'ébranlèrent les premiers, il y a quatre mille ans, allant vers l'Europe occidentale ; les Pélasges, qui devaient former le fond des populations de la Grèce et de l'Italie, suivirent de près ; deux autres vagues aryennes déferlèrent ensuite, l'une vers le Sud (elle donna naissance aux peuples Mède et Perse), l'autre vers le Sud-Est (elle fonda les États aryens de l'Inde) ; les Slaves s'établirent dans les immenses plaines de la Russie actuelle, d'où ils n'ont point bougé ; quant aux Germains, sans doute allèrent-ils au Nord-Est, vers la Sibérie déserte, s'éloignant ainsi de tous les centres de civilisation alors existants : on comprendrait mal, autrement, le silence complet que gardent, à leur endroit, les traditions de tous les peuples de l'Antiquité.

Un séjour de plus de mille ans dans des solitudes sauvages, sans autre contact possible que celui de tribus mongoles ou scythes à civilisation nulle, expliquerait aussi d'autres particularités, et notamment la formation de la langue germanique, dérivée du même fond originel que le sanscrit des Aryens de l'Inde, que le zend des Aryens de Perse, que le Celtique, le Latin ou le Grec primitifs, mais plus durement articulée que ces divers dialectes. Tout, dans le vieil idiome germanique, atteste une évolution nettement distincte, soustraite au contact des langues-sœurs : il y avait, au temps de l'apparition des Germains en Europe, plus de distance linguistique entre eux et les Celtes qu'entre ces derniers et les

Aryens du Gange et de l'Indus. Si, comme le veut Fichte, le langage parlé est le miroir fidèle de l'histoire d'un peuple, il paraît bien résulter de là que le peuple germain a dû vivre, pendant dix ou douze siècles, complètement isolé de la grande famille aryenne dont il était sorti.

Cet isolement eut les conséquences les plus fâcheuses sur la formation de la race germanique et les progrès de sa civilisation. Tandis que les autres Aryens prenaient contact, de l'Inde à l'Occident, avec les civilisations Chamitiques et Sémitiques, les imitaient d'abord, puis les dépassaient et les faisaient oublier, les Germains, au contraire, en restaient à peu près à l'état primitif de l'Humanité. Lorsqu'il parurent enfin entre le Rhin et la Vistule, cinq siècles avant le Christ, leur état social était comparable à celui des Indiens les plus arriérés de l'Amérique du Sud. L'art de fabriquer les étoffes leur étant tout à fait inconnu, ils s'habillaient de peaux de bêtes et beaucoup étaient entièrement nus ; quand ils n'avaient pas la ressource de piller une région civilisée, la chasse et la pêche fournissaient le plus clair de leur nourriture ; ils avaient peu de bétail et ne savaient ni en conserver la chair, ni en traiter le lait, car ce n'est qu'au IIe siècle de notre ère qu'ils apprirent des Romains à fabriquer le beurre et le fromage ; ils ignoraient l'agriculture, et spécialement la culture du froment et des légumineuses, considérant d'ailleurs le travail de la terre comme indigne d'un peuple armé ; enfin, ce n'est que très tard qu'ils apprirent des Gaulois l'usage de la bière, celui des engrais et les méthodes d'élevage du bétail (12).

(12) Les Celtes avaient une industrie propre, créée et développée par eux, qui ne devait rien à l'influence étrangère. Ils travaillaient l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le bronze et le fer — médiocrement à la vérité, car ils ne connurent jamais la trempe. Mais ils tissaient d'excellentes toiles ; leurs étoffes de laine, surtout celles des Bellovaques (Beauvais) et des Atrébates (Artois), étaient renommées jusqu'en Orient ; ils imaginèrent les premiers d'utiliser le duvet. Enfin, leur élevage, depuis celui des oies jusqu'à celui des chevaux, était célèbre, et il régnait, un siècle avant César, assez de sécurité en Gaule, malgré les rivalités de province à province, pour que d'immenses troupeaux pussent être chaque année, acheminés vers l'Italie à travers le pays tout entier. On comprend que les Germains d'Arioviste, en franchissant le Rhin, 75 ans avant J.-C., aient été émerveillés de ces ressources.

L'Italie et la Grèce avaient des palais et des temples fameux, la Gaule possédait de grandes villes et des forteresses quand les Germains ne connaissent encore d'autre abri que des huttes de branchages et le couvert de leurs forêts.

Cette absence de civilisation matérielle correspondait à une stagnation plus complète encore dans le domaine de la pensée. Il n'est pas question ici de comparer l'intellectualité des hordes germaniques à celle des peuples méditerranéens, dont la littérature avait déjà produit des chefs-d'œuvre quand les Germains arrivèrent en Europe. Du moins peut-on essayer de mettre ces derniers en parallèle avec les Celtes. Or, tandis que les Celtes possédaient, depuis des siècles, une théologie spiritualiste élevée, des collèges de prêtres où l'enseignement durait jusqu'à vingt années, une littérature épique moins harmonieuse, mais aussi grandiose que celle des Grecs, les Germains, eux, ignoraient jusqu'à l'usage de l'écriture. Comme on le verra plus loin, ce n'est qu'à l'époque de l'Odinisme que les seize caractères de l'alphabet rûnique firent leur apparition; encore les prêtres d'Odin s'en réservèrent-ils toujours jalousement la connaissance (13).

Si l'on en excepte Tacite, dont l'ouvrage sur *la Germanie* n'est autre chose qu'une satyre adroite, par opposition, des mœurs de la Rome impériale, tous les historiens et géographes latins, juges désintéressés en la matière, ont mis le Gaulois très au-dessus du Germain. Strabon, après César, constate l'extrême ingéniosité des populations celtiques, la noblesse de leur caractère, leur aptitude à s'instruire, à s'assimiler promptement les connaissances étrangères, à pratiquer les lettres et les arts, leur amour de la propreté et de la décence dans les basses classes, du faste et des belles manières dans les milieux élevés. Ils ne leur reprochent guère que leur

(13) « Rûne », de *rûna*, qui, en dialecte germanique, signifiait « secret ». Ce n'est qu'au IVe siècle qu'apparaît l'alphabet germanique moderne. Le cappadocien Ulphilas, qui devint l'évêque (arien) des Goths, leur composa cet alphabet, mélangé de lettres grecques, latines, et de quelques rûnes germaniques. Mais il ne fut d'abord en usage que parmi les Goths, qui étaient un peuple *ayant passé par la Germanie* plutôt qu'un peuple germain. Un manuscrit du VIe siècle, retrouvé dans un monastère de Suède, est le plus ancien monument de l'écriture gothique — que les Allemands finirent par adopter.

abus du bavardage et de l'éloquence : « la Gaule, mère nourrice des avocats », *nutricula causidicorum Gallia*, dira déjà Juvénal...

S'agit-il des Germains, au contraire? Strabon dénonce leur « brutalité bestiale », *feritas*. Tacite lui-même et César nous les montrent « nus et malpropres », *nudi et sordidi*. L'odeur infecte répandue par les hordes des mercenaires Germains est même comptée au nombre de leurs avantages dans le combat avec des adversaires à odorat plus raffiné (14). Mais Appien signale les inconvénients d'une telle milice : le jour de la bataille, elle est presque toujours ivre. Et Tacite convient qu'il faut aux soldats Germains l'appat du pillage : alors

(14) Cette particularité subsiste toujours. M. le Docteur Bérillon vient de faire à la Société de Médecine de Paris une communication sur cette odeur germanique qu'il appelle la *Bromidrose* :

« Un grand nombre de médecins français, lorsqu'ils ont eu à soigner « des blessés allemands, ont reconnu spontanément qu'une odeur spé- « ciale, très caractéristique, émanait de ces blessés. Tous sont d'accord « pour affirmer que cette odeur, par sa fétidité, affecte péniblement « l'odorat.

« L'enquête que j'ai entreprise sur cette question est venue pleinement « confirmer mes impressions personnelles antérieures.

« Il n'est pas douteux qu'il se dégage des Allemands une odeur spéci- « fique, *sui generis*, et que cette odeur est particulièrement fétide, nau- « séabonde, imprégnante et persistante.

« On ne la constate pas seulement sur les sujets blessés ou malades. « Elle est également l'apanage de ceux qui sont bien portants. Plusieurs « officiers français m'ont déclaré qu'ayant eu à accompagner des déta- « chements de prisonniers allemands, ils étaient obligés de détourner la « tête, tant l'odeur nauséabonde qui se dégageait de ces hommes les « incommodait.

« La bromidrose (de *brômos*, puanteur, et *idrôs*, sueur) est une des « affections les plus répandues en Allemagne.

« En Alsace, c'est une habitude de dire que lorsqu'un régiment alle- « mand passe, l'odeur nauséabonde qu'il a dégagée ne met pas moins « d'une demi-heure à se dissiper. Plusieurs aviateurs m'ont affirmé que « lorsqu'ils arrivaient au-dessus d'agglomérations allemandes, ils en « sont avertis par une odeur dont leurs narines sont affectées.

« La bromidrose, localisée à la région plantaire ou généralisée à toute « l'étendue de la surface cutanée, est une affection endémique dans « les quatre provinces du Brandebourg, du Mecklembourg, de la Pomé- « ranie et de la Prusse orientale....

« Cette odeur aurait son origine dans l'influence particulière du sol ; « ce serait en quelque sorte une odeur de terroir. »

« l'espoir du butin leur fait tout supporter », *cupidine prædæ adversa tolerabant*. C'est déjà, par avance, ce que signalera inlassablement Froissard au Moyen Age : « Allemands sont moult convoiteux et toujours enclins à gaigner ». Au temps de César, le pillage faisait partie de l'enseignement national, de la Kultur donnée aux jeunes Germains. *Latrocinia nullam infamiam habent quæ extra fines civitatis fiunt*, etc., c'est-à-dire : « Ils ne regardent point comme honteux les brigan-« dages pourvu qu'ils soient commis hors des limites de la « tribu. Ils y exercent la jeunesse pour qu'elle ne s'allan-« guisse pas dans la paresse. C'EST LA GLOIRE D'UNE PEUPLADE « GERMANIQUE DE FAIRE ET D'AVOIR AUTOUR D'ELLE DES SOLITUDES « DÉVASTÉES » (15).

Ajoutons à ce portrait quelques traits caractéristiques, auxquels les siècles n'ont rien changé. Le Germain est, de naissance, foncièrement perfide, dissimulé et menteur : *natum mendacio genus*, dit Velléius Paterculus ; *perfidia et simulatione usi Germani*, constate César... Le Germain est profondément corrompu, au point que les Taïfales (fractions des Alamans) et les Hérules étaient alors aussi célèbres par leur pratique des vices contre nature (16) que l'a été, de nos jours, la camarilla du prince d'Eulenbourg. Le Germain est violent et haineux : Nazarius, Eumène, Eutrope (17) parlent des « haines perpétuelles et des inexpiables fureurs de cette « race », *illius gentis odia perpetua et inexpiabiles iras*. Enfin

(15) CÉSAR, *Commentaires B. G.* IV, 13. — Comparer les derniers mots de ce passage avec la poésie à la mode en ce moment en Allemagne : « O Allemagne, hais maintenant! Avec une âme de fer, égorge des mil-« lions d'hommes de cette race infernale, et que jusqu'aux nues, plus « haut que les montagnes, s'entassent la chair fumante et les ossements « humains. O Allemagne ! maintenant, hais ! Cuirassée d'airain, ne fais « pas de prisonniers. A tous un coup de baïonnette dans le cœur : « rends aussitôt chacun muet. FAIS UN DÉSERT DES CONTRÉES QUI, AUTOUR « DE NOUS, TE FONT CEINTURE ! »

Ce doux lied, si représentatif de l'âme allemande, a été lancé, rappelons-le, dans la *Badische Landeszeïtung*, organe officiel de ce gouvernement badois qui n'a pu retenir ses cris d'indignation quand nos avions sont allés bombarder sa capitale, Karlsrühe.

(16) ZELLER, *Origines de l'Allemagne*, I, p. 204.

(17) Cités par Zeller, *op. cit.*, I. 221.

les Germains, admirateurs de la force, n'ont aucune idée du droit : Pomponius Mela, révolté de la facilité avec laquelle ils violaient les traités, simples « chiffons de papier » pour eux dès cette époque, définit ainsi leur politique : *Jus in viribus habet*, « pour eux, le Droit réside dans la Force ». C'est, par avance, la formule même de Bismarck.

Peu différents, au point de vue de la civilisation[1], des sauvages les plus dégradés, les Germains, par leur basse moralité, étaient peut-être le peuple le plus méprisé par les Romains.

Mais leur valeur militaire les rendait redoutables, et César constate que « l'art de la guerre est le plus avancé chez eux » ; il eut pu dire le seul avancé. Sur ce terrain, ils avaient souvent l'avantage contre les Celtes. En effet, les Gaulois, dit Strabon, « sont fiers et fous de guerre. Confiants « dans leur force, ils se rassemblent pour combattre en masses « désordonnées. On les trompe aisément et l'on est sûr de « les amener à combattre où l'on veut et quand on veut, « car ils vont de front, ensemble, sans s'inquiéter d'autre « chose ». C'est déjà la *furia francese*, à qui nous devons bien des victoires, mais qui nous a valu aussi Courtrai, Crécy, Poitiers, Azincourt, Charleroi... Les Germains, au contraire, affectionnaient une manière de se battre prudente, cauteleuse. « Ils se fortifient avec leurs chariots », dit César ; « ils n'ai- « ment pas combattre en rase campagne, mais à l'abri des « bois et des défilés ». Ils affectionnaient les assauts nocturnes, les retraites feintes, la surprise. Enfin, César constate que leur cavalerie, dès cette époque, pratiquait le mouvement tournant, qui est encore l'alpha et l'oméga de la tactique germanique actuelle : « C'est », dit-il, « une con- « version exécutée par les cavaliers de l'extrémité de la ligne « qui décrivent un cercle autour du cavalier presque immo- « bile de l'autre extrémité ; cela se fait avec la plus rapide « précision. » Le combat engagé, le Gaulois ou le Germain étaient considérés comme également braves, mais d'une bravoure différente, attendu que le Gaulois, dit Horace, « brave la mort », *non funera pavet*, tandis que le Germain « aime à tuer », *cœde gaudet*.

Ajoutons que le Gaulois préparait rarement la guerre et l'entreprenait à l'improviste, généralement pour tirer vengeance d'une provocation ou porter secours à autrui. Le Germain, au contraire, préparait minutieusement ses agressions. Arioviste, avant d'entrer en guerre avec César, avait sollicité à Rome et obtenu le titre « d'allié du peuple romain ». Arminius (Hermann), le vainqueur de Varus à Teutobourg, avait longtemps résidé à Rome, s'y était fait des amis, tout en étudiant la tactique et l'organisation de ses futurs adversaires, et avait reçu la dignité de chevalier romain. Enfin un traité de Marc Aurèle avec les Quades précise qu'ils devront fermer la frontière de l'Empire aux Marcomans, confédération germanique au nord du Danube, parce que, dit le traité, « les Germains « qui se présentent sur le territoire romain sous prétexte d'y « faire du commerce y viennent seulement pour se livrer à « l'espionnage » (18). Les choses n'ont pas beaucoup changé depuis Marc Aurèle...

Et ce ne sont pas seulement les méthodes d'Avant-Guerre qui sont restées les mêmes. En présence de nos logis pillés, dévastés, de notre population civile conduite en captivité, de nos villes bombardées et brûlées lorsque l'ennemi est contraint de les évacuer, qu'on relise ce passage d'un vieil auteur latin : « Les barbares... qui passaient violemment le Rhin... « chargeaient leurs chariots de la vaisselle, des vêtements, « des tapis volés, ramenaient même la population en esclavage pour s'en servir ; surtout, ils brûlaient les demeures « qu'ils ne pouvaient habiter (19). »

Ce n'était là que la manifestation, en quelque sorte spontanée, des mauvais penchants inhérents à l'âme germanique. Il était réservé à une doctrine religieuse, l'Odinisme, de donner à l'instinct destructeur, si puissant chez les Germains, une base dogmatique et philosophique et d'en tenter la justification au point de vue moral.

(18) Zeller, *op. cit.*, p. 194.
(19) Zeller, *op. cit.*, p. 270.

Comme tous les peuples du monde, et spécialement comme les peuples de la grande famille aryenne à laquelle ils appartenaient, les Germains paraissent avoir reconnu, à l'origine, un Dieu créateur unique, père des esprits et des corps. On sait que la notion de ce Dieu est allée s'effaçant ou se transformant chez toutes les collectivités humaines qui n'ont pas eu le bonheur de la voir renouvelée et complétée en elles par le bienfait de la Révélation.

Chez les Egyptiens, ce Dieu du Ciel a disparu de bonne heure sous la végétation des divinités parasitaires. Chez les Chinois, il a fini par être confondu avec la voûte céleste. Chez les Aryens de l'Inde, il s'est fragmenté en divinités distinctes nées de la personnification matérielle de ses attributs spirituels. Chez les Aryens de la Perse, il a été absorbé par le symbolisme du feu sacré au point d'être identifié avec la flamme elle-même. Chez les Aryens de la Méditerranée, la fantaisie des poëtes, tout en lui conservant le premier rang, lui a associé toutes les divinités qui peuplent l'Olympe. Chez les Celtes, enfin au-dessus du culte des forces de la Nature, plana toujours le souvenir de *Dag-Dé*, le Dieu bon, appelé encore *Eochu* (Esus), le Créateur universel.

C'est certainement ce Dieu céleste et créateur, ce Dieu primitif et éternel de l'Humanité tout entière, dont nous rencontrons le culte, à demi effacé déjà et se survivant à lui-même, chez les Germains d'il y a deux mille ans. Ils lui donnaient un nom, *Ziu-Tyr*, le Dieu père, qui évoque une parenté d'idée et d'expression avec le *Dyaüs pitar* des Aryens de l'Inde, le *Zeus pater* des Grecs et le *Jupiter* des Romains. Toutefois la connaissance de ce Dieu était déjà singulièrement obscurcie au sein des tribus germaniques, dont une seule, les Semnons, l'honorait encore au 1er siècle de notre ère (20).

(20) TACITE *Germania*, 39.
Toutefois, dans son étude sur la *Religion des Anciens Germains*, M. Ernest Bominghaus estime que Istwaz, Ingwaz, Freyr, Himdaller et même Balder, adorés par les Germains avant l'Odinisme, étaient des personnifications locales de Ziu Tyr. — Personnifications bien infidèles, puisque presque tous ces dieux ont déjà figure de dieux de la guerre et exigent des sacrifices humains.

La vie sauvage et exclusivement matérielle des Germains, la férocité de leurs instincts et de leurs mœurs s'accordaient mal avec une notion aussi élevée de la Divinité. Ils s'étaient donc cherché des dieux à leur image et ceux qui avaient obtenu leur suffrage, à l'époque où ils vinrent occuper les forêts en deçà de la Vistule, étaient les dieux cruels de certaines tribus pillardes de la Scythie, avec lesquelles ils s'étaient trouvés en contact.

Hérodote (21) dit quelque chose de ces « Scythes royaux », qui regardaient tous les autres Scythes comme leurs esclaves. Les trouvailles funéraires et archéologiques faites en Russie nous en ont appris sur eux bien davantage. Ils n'honoraient d'autre Dieu que le dieu de la Guerre, qu'ils représentaient par un glaive enfoncé dans le sol en signe de prise de possession et de domination sur les habitants. Pour célébrer les cérémonies de leur culte, ils élevaient dans le steppe de vastes monticules, faits de fascines, qu'ils recouvraient de terres rapportées et de gazon. Trois côtés de ce monticule, souvent long de plusieurs centaines de mètres, étaient à pic ; le quatrième montait en pente douce (22). Sur la plateforme, devant l'épée enfoncée dans la terre, on immolait des prisonniers de guerre et l'on arrosait de leur sang le glaive symbolique. On y sacrifiait aussi des chevaux, animaux consacrés au dieu de la Guerre, et leur chair était mangée dans le banquet qui clôturait la cérémonie. Religion âpre et sauvage, digne d'avoir pris naissance au sein d'une horde de pillards dont Hérodote nous dit qu'ils crevaient les yeux de leurs captifs pour leur ôter toute chance d'évasion.

Les Germains, guerriers et sanguinaires comme les « Scythes royaux », leur empruntèrent les rites essentiels de leur religion de la Guerre : l'épée enfoncée dans le sol, les sacrifices de prisonniers, la chair d'un cheval partagée pour communion à la victime. Ces pratiques étaient déjà générales parmi eux à l'époque de leur établissement en Germanie et elles avaient à ce point adultéré le monothéisme primitif que,

(21) HÉRODOTE, IV, 20.

(22) **Comparer aux teocali des anciens habitants du Mexique, et aux tumuli des Mount-Builders, aux Etats-Unis.**

chez les Saxons notamment, nous trouvons le dieu-glaive confondu avec *Ziu-Tyr*, le Dieu-père, et désigné par le même nom. D'autres emprunts furent faits par les Germains aux mythologies des peuples avec lesquels ils entrèrent plus tard en contact. C'est ainsi qu'ils prirent vraisemblablement chez les Kymris des bords de la Baltique le culte de Ertha ou Nerthe, la Terre-Mère, déesse agricole, et chez les Scandinaves le culte de Balder, dieu de la lumière et de la beauté. Mais ces divinités étaient à peine naturalisées germaines qu'un nouveau culte, l'Odinisme, s'établit au sein du peuple conquérant, s'identifia avec l'âme germanique et en galvanisa toutes les aspirations brutales et dominatrices.

L'absence de civilisation des Germains les a empêché de conserver un seul document sur ce culte, qu'ils pratiquaient encore dévotement sur certains points de l'Allemagne il y a moins de huit cents ans. En dehors d'un manuscrit du xᵉ siècle découvert à Mersebourg et contenant des formules magiques, nous ne savons rien sur l'Odinisme que par des écrivains grecs, latins ou de culture romane — César, Tacite, Plutarque, Strabon, Suétone, Ammien Marcellin, Jornandès, Grégoire de Tours, Paul Diacre, Widukind, Bède — ou encore par les deux Eddas islandaises, tardives adaptations faites par des Scandinaves des croyances religieuses de la Germanie (23). Bien des points paraissent donc

(23) On donne le nom d'Eddas (les Aïeules) à deux recueils de littérature scandinaves, l'un en prose, l'autre en vers.

L'Edda en vers fut découverte en Islande, en 1643, par l'évêque Bryniolf Sveinsson. C'était un recueil de poésies assez obscures, compilé par un islandais, Saemund Sigfusson le Savant, mort en 1153. Quoique chrétien, ce dernier s'était passionnée pour l'ancienne littérature païenne de la Scandinavie. Sorte de Walter Scott hyperboréen, il s'était attaché à recueillir de vieux chants de guerre, des légendes mythologiques, des formulaires magiques, d'anciennes généalogies royales; quelques pièces dataient du vɪᵉ siècle de notre ère, le plus grand nombre du vɪɪᵉ et du vɪɪɪᵉ, les dernières du ɪxᵉ siècle. C'est, en somme, l'Odinisme des Wikings scandinaves, et non celui des anciens Germains, qu'il faut chercher dans l'Edda. D'ailleurs, Saemund Sigfusson le Savant, qui travaillait plus d'un siècle après la conversion de l'Islande, sur des textes vieux de trois à six siècles, a dû interpréter beaucoup de passages et suppléer à bien des lacunes. Il a même enrichi son recueil d'un Chant du Soleil, *Solar Ljod*, qui est tout entier de sa main et où il mêle les idées chrétiennes à l'imi-

destinés à demeurer toujours obscurs dans l'étude de l'Odinisme. Cependant, nous en savons assez pour nous faire une idée de sa naissance, de son caractère, de son développement et de sa persistance parmi les Germains.

L'ODINISME

C'est au commencement du IIe siècle de notre ère que l'Odinisme apparaît. Il a certainement été une création de la caste sacerdotale, qui semble s'être préoccupée de systématiser la religion de la Guerre pratiquée par les Germains, afin d'en faire, tout à la fois, un instrument de domination théocratique à son usage et un élément de formation morale pour l'ensemble de la nation.

Les peuples germaniques ne possédaient pas, à l'origine, de sacerdoce initié, organisé et hiérarchisé à la manière celtique. Les cérémonies farouches de leur culte du glaive n'exigeaient pas tant de raffinement. Cependant, chaque peuplade, et dans chacune de celles-ci chaque tribu, avait ses sacrificateurs, désignés généralement par l'hérédité, un peu devins, puisqu'ils interprétaient le vol et le chant des oiseaux, le bruit des flots et le mouvement de la feuillée, un peu sorciers aussi, puiqu'ils pansaient les blessures et soignaient les maladies au moyen de charmes plus ou moins imaginaires et d'emplâtres plus ou moins efficaces. On se fera une idée assez exacte de ce sacerdoce embryonnaire en le comparant aux magiciens chamanistes des tribus mongoles actuelles ou aux sorciers nègres de l'Afrique centrale. Mais l'intelligence

tation des vieux chants scandinaves. L'Edda en vers a été publiée *in extenso* par Rask, Stockholm, 1818, et par Münch, Christiana, 1847.

L'Edda en prose a moins de valeur. C'est une « collection de matériaux pour poètes » compilée au XIIIe siècle par l'islandais Snorri Sturlson, mort en 1241. L'épisode central, la *Fascination de Gulfi* est un long et obscur traité, par demandes et réponses, sur les Dieux, leurs aventures, leur séjour au Walhalla. Mais d'autres épisodes nous transportent à la guerre de Troie et certains passages ne sont que des traités de grammaire et de rhétorique. Cette Edda, de beaucoup la plus récente, fut découverte en Islande quinze ans avant la vieille Edda, en 1628, par Arngrim Jonsson. Il en existe des éditions complètes : Rask à Stockholm, 1818, et Sveinbiœrn Egilsson, à Reykiavik (Islande) 1848-1849.

supérieure de la race aryenne devait permettre aux prêtres germains de dépasser ce niveau. Déjà, l'institution des Vellédas créait dans ce domaine religieux une atmosphère plus pure et plus élevée (24). Le désir de conserver certaines formules magiques, de fixer d'une manière durable certains rites, amena quelques prêtres germains des bords de la Mer du Nord, en contact par conséquent avec la civilisation plus avancée des anciennes populations kymriques, à inventer un alphabet composé de seize caractères, les « rûnes ». Ils le conservèrent secret aussi longtemps que dura le Paganisme et n'en apprirent l'usage qu'aux gens de leur état (25).

Supériorité immense, pour des hommes déjà entourés du prestige de la communication avec l'invisible, que celle de connaître l'écriture, et de la connaître seuls au milieu d'un peuple encore profondément ignorant. Il y avait plusieurs siècles, à ce moment-là, que les Gaulois possédaient non seulement une littérature, mais encore une numismatique pleine d'intérêt; les Germains, eux, n'avaient nulle idée de la fixation

(24) On a souvent parlé de la prophétesse qui soutint le courage des Germains Bructères (Hanovre), alliés des Bataves de Civilis dans leur guerre contre les Romains, et qui, dans une deuxième guerre, fut faite prisonnière et conduite à Rome par Rutilius Gallicus. Velléda était non pas son nom, comme certains l'ont cru, mais la dénomination donnée à toutes les prophétesses des Germains. Supposées douées de voyance surnaturelle. les Vellédas, prêtresses vierges, habitaient une résidence isolée, en général au milieu d'une forêt épaisse ; elles ne communiquaient ordinairement que par intermédiaires avec ceux qui venaient les consulter sur les affaires publiques ou privées.

(25) « On trouve sur de grosses pierres, au delà de l'Elbe, des inscrip« tions rûniques entourées d'une figure de serpent, et l'on voit que les « rûnes les plus anciennes empruntaient quelque chose de l'alphabet phé« nicien ou grec, dont les caractères et la langue sont signalés par les « anciens dans ces inscriptions. S'il a existé chez les Germains, à cette « époque, une écriture pour les inscriptions, elle n'a été employée que par « les prêtres. C'était une écriture sacrée ; rûne veut dire secret, mystère. » ZELLER, *op. cit.*, p. 126.

Cette parenté des rûnes avec l'écriture gréco-phénicienne s'explique aisément. Nous venons de voir que l'alphabet rûnique prit naissance dans la région où les Germains s'étaient superposés à la population celtique. Or, les Druides avaient une écriture et des doctrines secrètes d'origine pythagoricienne, c'est-à-dire grecque. L'écriture rûnique, dans le but de rester secrète, ne fit que s'inspirer de celles des Druides kymris et ne la copia pas littéralement.

de la pensée par des signes. Ils criaient au prodige en voyant un de leurs prêtres, après un coup d'œil jeté sur la tablette gravée de quelques rûnes qu'on lui apportait, « deviner » la question posée, à vingt lieues de là, par un de ses pareils, et y répondre. Aussi la création, puis la diffusion, de l'alphabet rûnique donnèrent-elle à la caste sacerdotale une cohésion et une importance dans l'Etat qu'elle n'avait jamais possédé. En l'an 50 avant J.-C. les prêtres occupaient si peu de place chez les Germains que César affirme positivement leur inexistence. Cent ans plus tard, les prêtres président les assemblées du peuple, proposent des résolutions, interprètent la tradition, punissent les perturbateurs et ont seuls le droit de mettre à mort un homme libre. Certaines peuplades comme les Hérules, leur demandent des rois. D'autres, comme les Burgondes, ont un roi élu, qui est responsable devant le peuple, et un grand prêtre, choisi par ses pairs, qui est irresponsable et dont la fonction l'emporte de beaucoup sur celle du roi en dignité et en pouvoir.

Rendus plus solidaires, par une science commune et par un secret commun, qu'ils ne l'avaient été jusque-là du fait de leurs attributions identiques, les prêtres germains firent effort pour se grouper et se hiérarchiser, en même temps que pour développer la partie dogmatique, encore à peu près nulle, de la religion germanique. Ils n'arrivèrent pas à la puissante unité religieuse des Druides, et leur organisation ne put jamais s'étendre à la totalité des peuples teutoniques : née sur les bords de la Mer du Nord, elle avait traversé la Baltique et s'était établie, malgré la différence de race, chez les Scandinaves, à une époque où les tribus allemandes des bords du Danube y étaient encore réfractaires. Mais, si la transformation du sacerdoce germanique ne put s'effectuer partout avec le même succès, du moins, là où elle s'opéra, une religion nouvelle naquit, qui avait ses racines dans l'ancien culte du dieu-glaive, mais qui l'enrichissait d'une théogonie détaillée, de dogmes sur la Création, sur l'Au-delà et sur la Fin du monde, ainsi que d'un cérémonial cultuel compliqué.

Le personnage central du nouveau culte fut le dieu Wotan,

ou Odin (26). Tout, dans le caractère de ce dieu, atteste qu'il est un produit purement national de la pensée des Germains, exaltée par les forêts mystérieuses et bruissantes de leur nouvelle patrie, auxquelles le vent donne une vie surnaturelle. Wotan, en effet, comme l'atteste son nom, qui, en vieux dialecte germain, signifie « le Soufflant », a commencé par être le dieu du Vent, dont la voix, tantôt douce et tantôt irritée, parlait dans le feuillage aux âmes farouches mais rêveuses des Germains. Dieu du Vent, il est devenu aussi le dieu des Morts, dont les esprits, d'après la croyance germanique, flottaient dans l'air, sous la voûte des grands arbres. Quand l'ouragan soufflait sous un ciel sombre, tordant les branches, abattant la feuillée, emplissant l'espace de clameurs désespérées, l'imagination des Germains se représentait le dieu Odin, monté sur un cheval blanc, sa barbe blanche flottant au vent, un chapeau à larges bords cachant son visage où flamboie l'éclair d'un œil unique, chevauchant dans les airs au milieu de la tempête, escorté par toute l'armée des esprits des Morts. Cette impression mythologique, âpre et grandiose, est demeurée à travers les siècles si intensément vivante dans les âmes germaniques qu'elle se retrouve constamment au fond des ouvrages d'imagination de la littérature allemande : c'est le « Chasseur sauvage » des légendes et des lieds...

Wotan-Odin est, d'ailleurs, resté vivant de plus d'une manière dans le souvenir des populations teutoniques. C'est ainsi que, comme dieu du Vent, il était honoré par les cultivateurs parce que le vent apporte une bonne récolte. « Beaucoup de vent, beaucoup de fruit » dit le proverbe populaire. A ce titre, chaque paysan abandonnait dans son champ la dernière gerbe « pour le dieu et son cheval ». Cette coutume a résisté à tous les efforts faits pour l'extirper par l'Eglise catholique. Aujourd'hui encore, dans l'Allemagne du Sud, la dernière gerbe est consacrée comme aux temps païens. Tout ce que l'Eglise a pu obtenir, c'est que l'abandon en soit fait

(26) **Wûo-Tânn, Wotân, Wodan, Woden, Oden, Odin. En Allemagne, Scandinavie et Angleterre, le mercredi est encore le « jour de Woden ».**

à Saint Oswald, successeur chrétien du « vieux vagabond des nuées » (27).

Dieu du Vent, Odin fut aussi invoqué comme dieu des Combats, dont la tempête est l'image dans la Nature ; la bataille était appelée « l'orage d'Odin. ». Le culte d'Odin se tenta ainsi sans effort sur celui du dieu-glaive et finit par l'absorber. Mais l'imagination des prêtres germains n'était pas à court de personnifications susceptibles de peupler l'invisible. A côté d'Odin, dieu suprême, on vit apparaître son fils Donar ou Thor, dieu du tonnerre (28). Thor, auquel le quatrième jour de la semaine est toujours consacré chez les peuples du Nord, est un héros jeune et robuste, aux yeux bleus étincelants, à la barbe rousse, armé d'une massue de fer; toujours en guerre, il a la colère prompte et terrible, la vengeance implacable. Il devint peu à peu la personnification du soldat germain et sa popularité fut plus grande que celle d'Odin lui-même. Les mines et le travail du fer, fournisseur des épées, lui fûrent aussi consacrés.

Les autres divinités imaginées par les prêtres d'Odin n'atteignirent jamais à l'éclat de ces deux figures centrales. La plupart n'étaient, d'ailleurs, que des transformations de divinités plus anciennes, trouvées chez les peuples celtiques, comme Ertha, déesse de la terre-féconde (devenue Friga, épouse d'Odin), ou prises chez les peuples scandinaves, comme Balder, dieu de la lumière et du soleil, mué en fils d'Odin et de Friga. Une transformation identique fit adopter les blanches fées celtiques qui hantaient les bois et se miraient dans les fontaines; on en fit, en suivant le génie de la race germanique, les belles et farouches Walkyries, vierges des batailles, qui se plaisaient au milieu des lances rompues et du sang versé. Plus tard, toute cette armée de dieux et de déesses reçut pour demeure le Walhalla, ou « palais des Tués ».

(27) ERNEST BOMINGHAUS, *Religion des anciens Germains*. Il faut d'ailleurs noter que le nom d'Oswald dérive des Dieux Ases, dont Odin était le père et le chef.

(28) Les noms des dieux du tonnerre chez les divers peuples s'inspiraient toujours plus ou moins de l'harmonie imitative : *Donar*, chez les Germains, *Tarânn* chez les Celtes, *Péroun* chez les Slaves.

C'est là que, dans un décor grandiose mais fruste, hérissé de panoplies, ceux qui ont péri les armes à la main étaient admis à la table des dieux. Toute la nuit, en de tumultueuses agapes, ils s'énivraient de bière forte et d'hydromel. Le jour venu, ils saisissaient leur armes, se défiaient à des combats acharnés et se faisaient de larges blessures. Au soleil couchant, les Walkyries versaient sur les plaies des combattants un baume qui leur rendait vigueur et santé et ils rentraient au Walhalla recommencer l'orgie interrompue.

Religion d'une férocité sans exemple, puisqu'elle éternisait au delà du tombeau l'appétit du sang et le besoin de la guerre; mais religion intensément nationale, parce qu'elle avait puisé son principe et ses éléments dans le tréfond de l'âme germanique; religion appelée, dès lors, à émouvoir les fibres les plus secrètes du cœur de ses adeptes et à galvaniser leurs énergies destructrices. Le Germain primitif n'était qu'un demi-sauvage, dénué de tout ce qui fait la vie agréable et douce, pillard et cruel, dès lors, par nécessité autant que par goût. Le Germain « odinisé » pourra apprendre tous les arts utiles, s'assimiler la civilisation matérielle et les connaissances intellectuelles ; sa mentalité n'en restera pas moins définitivement pétrie de barbarie. D'autres peuples pourront se réclamer de la justice, de la bonté, se dévouer pour les faire triompher dans le monde; le Germain « odinisé » rêvera éternellement de force et de domination brutale. Il y aura toujours, entre eux et lui, la distance qui séparait les adorateurs du Christ, mort pour le salut des hommes, des adorateurs du dieu-glaive qu'on arrosait de sang humain.

Comme s'ils avaient, d'ailleurs, eu le pressentiment obscur que la force n'est pas tout en ce monde et que son temps de règne est limité, les prêtres d'Odin s'entretenaient avec inquiétude du destin de leurs dieux, qu'ils désignaient sous le nom générique d'*Ases*. D'après leurs traditions, qui durèrent autant que la célébration du culte odinique, c'est-à-dire jusqu'à l'aurore des temps modernes, les Ases n'étaient pas des dieux immortels, antérieurs à l'espèce humaine et destinés à lui survivre. Avant eux régnaient sur le monde d'au-

tres divinités, les dieux *Vanes*, moins forts et moins subtils que les dieux germains. Venus de l'Orient, comme les Germains eux-mêmes, Odin et les Ases avaient déclaré la guerre aux dieux Vanes et en avaient triomphé, tantôt par la force dans des luttes ouvertes, tantôt par la ruse dans des combats de subtilité où le disputeur qui n'avait pas réussi à deviner les énigmes posées par son adversaire était impitoyablement mis à mort. Odin et les Ases régnèrent finalement sur la ruine des deux Vanes. Mais, à la fin des temps, ceux-ci doivent avoir des vengeurs.

Un des dieux germains, le rusé Loki, proche parent d'Odin et de Thor, conspirera la ruine de sa race. Pour justifier son nom, qui signifie le *Fermeur*, il réussira à entourer le monde odinique d'un cercle d'ennemis formidables : le serpent de Midgard, personnification de la mer du Nord, élèvera au-dessus des flots sa tête effrayante; une troupe démesurée de géants accoura de l'Est; du Sud viendra le Seigneur du feu, armé d'une flamme dévastatrice; enfin, à l'Ouest, le loup Fenris, que les Ases avaient fait enchaîner par les Alfes noirs, petits nains malfaisants, rompra ses liens : après avoir dévoré le bras de Thor, il engloutira Odin lui-même. Ce sera le *Ragnarock*, le Crépuscule des Dieux, la fin de leur puissance et de leur vie.

Mais les prêtres d'Odin ajoutaient que les Ases ne succomberaient pas sans vengeance et entraîneraient avec eux leurs ennemis dans l'abîme. Leur résistance ébranlera le monde et en renversera les fondements. Le feu, le feu destructeur, enveloppera vainqueurs et vaincus et l'Humanité entière périra dans un épouvantable cataclysme.

Sans doute, à l'heure présente, où l'Allemagne fait remonter aux Anglo-Saxons d'Angleterre, ses parents par le sang, l'encerclement dont elle est l'objet, plus d'un curieux des traditions odiniques doit penser à l'astucieux Loki, parent d'Odin, prédestiné à nouer la fatale coalition contre l'empire germanique. Le serpent de Midgard, dominateur de la mer du Nord, est assez bien représenté par la flotte britannique; l'immense armée russe fait songer à la légion des géants; l'armée de l'Italie, pays du feu solaire, remonte du sud. Dans

ce cas, c'est à la France qu'il appartient de jouer le rôle du loup Fenris; c'est elle qui, après avoir secoué les liens des nains qui l'enchaînaient pour le compte des Germains, dévorera le bras de Thor, puis portera le coup mortel à Odin lui-même...

Puisse s'accomplir le destin dont les prêtres teutons, il y a dix-huit cents ans, se parlaient à voix basse sous le feuillage de leurs forêts sacrées. Puisse-t-il s'accomplir, dût la résistance des Ases sanguinaires, si chers à Guillaume II, ébranler, comme on nous en menace, les fondements du monde. Il n'est si vaste bouleversement sur lequel la croix du Christ ne puisse faire descendre la paix sereine quand les forces du mal auront été vaincues.

PROPAGATION ET DÉCLIN DU CULTE D'ODIN

La manière progressive dont le culte d'Odin, né sur les bords de la Mer du Nord, se propagea en Allemagne, puis en Scandinavie, ne lui permit pas d'arriver du premier coup à une véritable unité de doctrines et de rites. Il lui fallait, en effet, dans chaque peuplade, se faire accepter par la caste sacerdotale et se superposer au culte des dieux locaux, d'origine souvent prégermanique. Il y parvint, nous l'avons vu, d'abord en identifiant Odin avec le dieu-glaive, objet primitif de l'adoration des Germains ; ensuite en faisant entrer dans la famille mythique du nouveau dieu, à titre de frère, de sœur ou de neveu, les divinités locales les plus importantes. Au bout de trois ou quatre générations ce travail de propagation et d'adaptation se trouva accompli. Il était achevé au milieu du IIIe siècle de notre ère.

A ce moment, le corps sacerdotal germanique nous apparaît complètement organisé, aussi complètement du moins qu'il arrivera jamais à l'être. Chaque tribu germanique a sa forêt sacrée, lieu où les divinités du Walhalla sont supposées révéler plus volontiers leur présence aux fidèles. Au centre a été ménagée une clairière où paissent les chevaux blancs consacrés à Odin. Les prêtres, vêtus de robes blanches et portant la ceinture d'or, les soignent et tirent de leurs hennissements

les présages par excellence — la divination par les nuages, par les eaux ou par les baguettes de hêtre étant surtout destinée à satisfaire les particuliers. C'est là que sont apportés les dons offerts par la piété des fidèles. C'est là aussi qu'une fois par an les trophées consacrés à Odin et aux Ases sont solennellement exposés.

Ce jour-là des délégués de toutes les familles de la nation affluent vers l'enceinte sacrée, mais ils ne peuvent y pénétrer qu'enchaînés, en signe de dépendance vis-à-vis du dieu. Ils assistent au sacrifice d'un ou de plusieurs chevaux, fait quelquefois par des prêtresses, revêtues du costume sacerdotal, qui interprètent le jaillissement du sang et que l'on désigne sous le nom de *Allrûnes*, celles qui savent tout. Ensuite ont lieu des délibérations d'ordre politique, que le chef des prêtres préside. Il met les décisions aux voix et demeure chargé d'en rappeler l'exécution aux autorités civiles. Tous les crimes entraînant la peine capitale sont également soumis à cette assemblée .politico-religieuse : le verdict prononcé, les prêtres l'exécutent en pendant les condamnés aux arbres qui environnent l'autel du sacrifice. Puis, un banquet rituel réunit les fidèles, qui se partagent la chair des chevaux immolés (29).

Souvent, les chevaux ne sont pas seuls sacrifiés à Odin : on immole aussi des prisonniers de guerre. Dans ce cas on les suspend aux arbres sacrés par le muscle de la cuisse et on les laisse mourir en cet état, supplice que les Germains de Thuringe feront encore subir à leurs prisonniers au VI[e] siècle, lors de leur invasion en France (30).

(29) Tacite, *Germania*, 39.
Ernst Bominghaus, *Religion des anciens Germains*.
E. Mogk. *Mythologie germanique*.

(30) C'est aussi, sans doute, de cette manière qu'il faut entendre ce qui est rapporté des prisonniers romains fait par Arminius à Teutobourg, lors de la défaite de l'armée de Varus. Ils furent, est-il dit, « pendus aux arbres consacrés ». A rapprocher ce passage d'une *Vie de saint Sever*, écrite par un contemporain et citée par Zeller, *Origines de l'Allemagne*, I, 274 : « De même que chez les bêtes des forêts, la férocité varie suivant « les espèces, ainsi, chez ces barbares, la cruauté prenait une forme « différente suivant leur caractère, leurs habitudes et surtout leurs « superstitions. La plupart, encore affiliés au culte d'Odin, croyaient

Au cours des cérémonies rituelles, un des assistants vient-il à trébucher, il lui est défendu, sous peine de mort, de se relever : il doit sortir aussitôt de l'enclos en roulant à terre sur lui-même. Plus tard, quand l'industrie se fut répandue en Germanie, on éleva au centre des clairières des statues aux dieux. La plus célèbre est l'idole *Irminsul*, élevée par les Saxons près de Heresbourg. C'était une immense colonne de bois, à peine dégrossie, que les soldats de Charlemagne abattirent en 772. Quelques-unes de ces idoles subsistèrent jusqu'à l'aurore des temps modernes; mais tandis qu'on leur conservait, en Scandinavie, leur ancien nom de « colonnes de Thor », l'Allemagne du Moyen Age leur donnait, nous ne savons pourquoi, celui de « colonnes de Roland » (31). Toutes avaient été également, pendant des siècles, teintes de sang humain.

Existait-il une unité de l'organisation sacerdotale odinique? Rien ne permet de l'affirmer. A vrai dire, la forêt du Harz, entre le Wéser et l'Elbe, était considérée, avec une religieuse terreur, comme le berceau du culte d'Odin. Les prêtres qui y sacrifiaient semblent avoir joué d'une influence et d'un renom plus éminents. Mais, en supposant même que leur autorité ait été reconnue par les prêtres des autres régions de l'Allemagne, cette reconnaissance dut garder toujours un caractère secret, pour ne pas porter ombrage à l'esprit d'indépendance qui animait les peuplades germaniques les unes à l'égard des autres, esprit qui leur eut fait malaisément supporter l'hégémonie religieuse d'une d'entre elles. Sans doute, les prêtres de la forêt de Harz durent-ils se contenter d'une primauté honorifique.

Plus tard, quand Charlemagne eut renversé les autels des dieux du Walhalla et soumis les populations germaniques à la surveillance de ses fonctionnaires et des missionnaires

« se faire bien venir de leurs dieux par des sacrifices humains, mais de « différentes manières. Les uns n'immolaient que leurs ennemis et leurs « prisonniers; les autres égorgeaient de préférence leurs compatriotes « *et même leurs propres parents;* pour quelques-uns l'innocence même « de la victime avait un prix de plus : ils versaient avec délice le sang « des faibles, des enfants, des vierges. »

(31) S. Reinach. *Orpheus*, p. 199.

chrétiens, le centre de la religion odinique se déplaça vers le Nord. Il s'établit hors de la portée du conquérant français, en Scandinavie, près d'Upsal. C'est là qu'on découvrit, au XIIe siècle, au fond d'un bois épais, un temple qui avait été desservi jusqu'aux dernières années de l'Odinisme par douze prêtres, qui représentaient les douze Ases, assesseurs d'Odin. « Le sacerdoce y formait une race supérieure, divine, dépo-
« sitaire de la tradition. Le prêtre descendait presque des
« dieux et, quand il paraissait au milieu des affaires humaines,
« il y jouissait d'une grande autorité. Ici, les sacrifices étaient
« plus réguliers et accomplis selon des rites dont on ne pou-
« vait s'écarter » (32).

Pourvue d'une théogonie, de dogmes, de rites et d'un sacerdoce, la religion d'Odin avait conquit la Germanie. Identifiée avec les aspirations d'un peuple nombreux, guerrier et migrateur, elle faillit régner sur le monde quand se déchaînèrent enfin les invasions des Germains. Les Francs l'apportèrent dans la Gaule, au nord de la Loire; les Burgondes l'établirent des bords de la Saône à ceux de la Méditerranée; beaucoup de Wisigoths la professaient encore quand ils s'établirent dans le midi de la Gaule et en Espagne; elle passa en Italie avec les Ostrogoths et les Lombards, en Grande Bretagne avec les Angles et les Saxons; les Vandales la portèrent jusqu'en Afrique... Tant de conquêtes eussent universalisé l'Odinisme si les farouches pillards venus des forêts transrhénanes n'avaient été séduits par le spectacle de la civilisation raffinée qu'ils renversaient, en même temps que submergés sous les flots d'une population qui les dépassait de beaucoup par le nombre. Peu à peu, ils perdirent quelque chose de leur férocité native, devinrent sensibles au charme des lettres et des arts; leur sang se mêla par le mariage à celui des peuples romanisés; les évêques et les missionnaires chrétiens firent le reste. Le jour vint où les descendants des Germains transplantés renoncèrent à Odin et aux Ases, dont le souvenir devenait bien imprécis loin des forêts qui avaient servi de berceau à leur culte.

Pendant ce temps, sur le sol germanique, l'Odinisme

(32) Zeller, *op. cit.*, 90.

continuait à rêver la conquête du monde. Quand Attila, en 451, entra en Gaule à la tête d'un million de Barbares, il traînait sous ses étendards toute la Germanie alliée ou vassale. Dans les plaines de Châlons, les Mongols de son armée ne formaient que le centre de l'ordre de bataille; les deux ailes étaient composées de Germains d'outre-Rhin. On sait comment cet élan se brisa, non seulement contre les Gallo-Romains d'Aétius, mais encore contre les Wisigoths, nouvellement convertis au Christianisme, et contre les Francs, encore Odinistes à demi. Les pâles et sanglantes Walkyries, qui, pour la seconde fois, avaient pris leur vol vers le monde latin menacé de ruine, durent repasser le Rhin, frémissantes et vaincues, faisant tristement cortège au « fléau de Dieu » brisé sans retour.

Quelques années encore, et c'est au delà du fleuve-frontière que la Gaule (dont le baptême de Clovis vient de faire la France) ira chercher l'Odinisme et le traquer dans ses bois sacrés. Inlassablement, nos rois mérovingiens parcourent et soumettent la Souabe, la Bavière, la Thuringe, abattant les idoles, amenant à la suite de leurs armées les prêtres du Christ, parsemant le sol germain de monastères-forteresses, comme s'ils avaient compris que le seul moyen de dénationaliser nos farouches voisins de l'Est était de leur imposer l'orthodoxie romaine. Les Carlovingiens systématiseront cette politique. Après Charles Martel et Pépin, Charlemagne, entré en Saxe pour venger les missionnaires chrétiens massacrés, consacrera vingt années de sa vie à l'extirpation du culte d'Odin ; et il emploiera, avant tout, pour atteindre son but, le seul argument dont les Germains sont disposés à admettre l'excellence : *la force*. Sa main de fer, après avoir broyé la résistance armée des Saxons, traînera les vaincus à l'église et courbera leur front sous l'eau du baptême. Toujours prêts à égorger les missionnaires qu'on leur envoie, à les sacrifier sur l'autel, relevé furtivement, de leurs dieux Ases, les Alamans, Thurigiens et Saxons s'inclineront très bas chaque fois qu'ils sentiront peser sur eux le regard du comte franc commandant leur district.

De conquête en conquête, Charlemagne poussera son

cheval jusqu'aux flots gris de la Baltique. Là, il aura l'impression d'avoir enfin triomphé des dieux germains et conquis l'Allemagne à l'église et à la civilisation latine. Illusion ! Précipités du Walhalla, les dieux se sont retirés au plus épais des forêts germaniques ; leurs adeptes, convertis en apparence, continuent à venir les y adorer en secret et leur rendre le culte sanglant. Seul, le sacerdoce a émigré. Il s'est retiré en Scandinavie, au delà de la mer, hors de la portée de la lourde épée qui déjà se retourne vers les Sarrazins. Mais la foi odinique des populations allemandes n'a pas diminué ; on s'en rend compte en lisant les manuels composés à l'usage des prêtres chrétiens qui confessaient les Thuringiens et Saxons convertis. La plupart des questions posées visent des pratiques païennes, toujours en vigueur jusqu'au xe et même jusqu'au xiie siècle. Le pénitent a-t-il assisté à des assemblées interdites?... mangé du cheval?... ou, à défaut, des bêtes consacrées aux Ases : la corneille, la cigogne, le geai, le castor, le lièvre?... a-t-il dédié sa gerbe au dieu nocturne et à la chasse fantastique?...

Malgré tant de vigilance politique et religieuse, l'Odinisme montra une persistance opiniâtre et eut de brusques retours. En 1133, dans certaines localités de l'Allemagne du Nord, on célébrait encore le culte de la déesse Ertha, avec le même cérémonial décrit, mille ans plus tôt, par Tacite (33). Jusqu'au xiiie siècle, dans les mêmes régions, des sacrifices humains eurent lieu en des lieus retirés. Enfin, jusqu'à nos jours dans les campagnes allemandes, les paysans ont conservé l'usage de clouer au-dessus de leur porte une tête de cheval — porte-bonheur de l'agriculteur, expliquent ceux qu'on interroge — ; en réalité, vieux signe de reconnaissance pratiqué jadis par les affiliés aux mystères d'Odin et conservé par tradition.

Nous examinerons au cours d'une prochaine étude, quel fût le rôle joué dans la formation de la Sainte Wehme par l'atavisme ethnico-religieux des Allemands. Qu'il nous suffise ici, reprenant l'idée que nous développions au début de ce travail, d'attester la puissance de cet atavisme. Même quand

(33) Zeller, *op. cit.*, 84 seq.

le fait chrétien se fut imposé à l'Allemagne, l'hérédité odinique continua à pétrir les idées des Germains, à leur donner leur forme et leur couleur. Le génie allemand moderne lui dut ce qu'il a de froidement brutal.

L'idéal chevaleresque lui-même demeura dépouillé au delà du Rhin, de cette délicatesse de sentiments dont il s'auréolait en France, en Angleterre, en Espagne ou en Italie : rusé, cruel et sans merci, le chevalier allemand se modèle presque toujours sur le dieu Thor plutôt que sur les deux paladins du Ciel, Saint Michel et Saint Georges. Et tandis que les chansons de geste françaises et anglo-normandes interprétant l'âme nationale, forgent les figures nobles et fières de Roland, de Vivien, de Lancelot du Lac, tandis que la péninsule ibérique se contemple dans la lignée des Amadis, l'Allemagne, elle, puise aux vieilles sources odiniques pour trouver le type de son héros national. Ce ne sera pas un champion de l'idéal, un défenseur du bon droit opprimé par la force, comme ceux des nations voisines; non, le héros allemand, Siegfried, proclamera au contraire le droit de la force brutale à régir le monde *simplement parce qu'elle est la force.* Ecoutons, dans les *Nibelungen*, ce Roland de l'Allemagne parler aux chefs des Burgondes : « Je suis un guerrier; donc, je veux qu'on « dise de moi que je possède avec droit les gens et le royaume « de ce pays. Que cela vous fasse plaisir ou non, je vous « arracherai ce que vous possédez, bourgs, campagnes et « richesses. C'est ma volonté. Si vous ne pouvez défendre « vos terres par l'épée, elles seront toutes à moi. En « revanche, si je suis le plus faible, mon héritage est à vous. » C'est toute la morale d'Odin, et c'est toute celle de l'Allemagne, aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui. Encore les *Nibelungen* ont-ils, dans leur forme définitive, été beaucoup adoucis par les moines catholiques qui les remanièrent au XIVe siècle.

L'Odinisme ne fut pas contraint partout de se cacher devant le Christianisme importé de France. Il avait trouvé dans les pays scandinaves une population plus idéaliste que celle de la Germanie, mais aussi pauvre et non moins guerrière. Il la pénétra de sa fièvre de conquêtes et de dévas-

tation et la lança à l'assaut de l'empire carlovingien. Si l'on en croyait le moine de Saint-Gall, les courses maritimes des Northmans en Occident auraient commencé du vivant même de Charlemagne; il est plus vraisemblable qu'il ne les combattit que sur les rivages de la mer du Nord. Sous ses petits-fils, profitant des discordes intestines et de l'affaiblissement du pouvoir central, les « rois de mer » cinglèrent vers les côtes de France et d'Angleterre et portèrent leurs ravages jusque dans la Méditerranée.

Le caractère véritable de ces expéditions a été assez mal dégagé par beaucoup d'historiens. Ils se sont contentés d'y voir une entreprise systématique de piraterie — aspect que les entreprises des Northmans ont, en effet, présenté. Mais leurs dévastations furent aussi et surtout une revanche de l'Odinisme sur le Christianisme, vainqueur de la terre germanique. En s'élançant sur leurs longues barques pontées, dont la proue se recourbait en forme de dragon, à la conquête du monde occidental, les Scandinaves vengeaient la querelle de la Germanie courbée sous le joug des Francs et accomplissaient une sorte de croisade païenne.

Le nom d'Odin, prononcé en cadence à la plus vieille manière (Wuo-tânn ! Wuo-tânn !) rythmait l'effort régulier de leurs rameurs (34) ; des rûnes germaniques invoquant la protection de Thor décoraient la poupe du navire et les rames. Débarqués au mombre de quatre ou cinq cents, rarement de plus de mille, sur le rivage chrétien, ils se ruaient avec tant de soudaineté à l'assaut d'une ville qu'ils s'en emparaient presque toujours à la faveur de la surprise. Repoussés ou vainqueurs, ils remontaient ensuite le fleuve le plus proche, fort avant dans les terres, allant parfois jusqu'en Auvergne ou jusqu'en Bourgogne et ne laissant sur leur chemin que des ruines fumantes. Leur fureur odinique s'assouvissait surtout sur les moines, les religieuses et les prêtres qu'ils massacraient avec des raffinements de cruauté. « Nous leur avons chanté la messe des épées », disaient-ils en riant, le soir, se partageant en un banquet rituel le cheval immolé

(34) Voir dans Georges Comtesse, *La Marine d'autrefois*, le chapitre des invasions normandes.

à Odin et à Thor. Aussi la terreur les précédait-elle et les peuples ajoutaient à la liturgie du temps l'invocation désespérée : *A furore Normanorum — Libera nos, Domine!*

Les Northmans n'auraient pu accomplir tant de ravages s'ils n'avaient trouvé un concours précieux chez certains habitants des régions envahies, qui leur ouvraient furtivement la porte des cités et leur servaient de guides et d'informateurs. Au Sud, ces alliés de l'envahisseur étaient généralement les Juifs, qui trahissaient par appat du gain et à prix débattu (35). Au Nord, c'étaient surtout des Francs mal christianisés en qui se réveillait le souvenir de l'ancienne foi odinique ; ou encore des adeptes secrets des vieilles croyances païennes, lesquels, depuis plusieurs générations, n'avaient accepté que des lèvres le fait chrétien. Le campement des Northmans s'ouvrait largement à ces ennemis de la civilisation latine : mêlés aux pirates, ils sacrifiaient à Odin et mangeaient la chair du cheval consacré. A ce prix, on les admet tait dans la horde pillarde sur le même pied que les Scandinaves eux-mêmes. Ces défections devinrent si nombreuses que lorsque Robert le Fort livra bataille, à Brissarthe (Pont-sur-Sarthe, près d'Angers), à la bande du « roi de mer » Hastings, cette dernière se composait pour moitié de transfuges Bretons convertis à l'Odinisme (36).

Souvent aussi, cette apostasie était l'effet du désespoir plutôt que d'un réveil de l'atavisme païen. « Les paysans », dit Augustin Thierry « s'animaient quelquefois d'une bra-« voure désespérée, et, avec de simple bâtons, affrontaient « les haches des Northmans. D'autres fois, voyant toute « résistance inutile, abattus et démoralisés, ils renonçaient « à leur bâptême pour détourner la fureur des païens, et, en « signe de leur initiation au culte des dieux du Nord, ils « mangeaient de la chair du cheval immolé en sacrifice.

(35) C'est ainsi qu'en l'an 847, ils livrèrent aux Northmans la ville de Bordeaux, qui fut brûlée de fond en comble. Henri Martin, *Histoire de France*, p. 434, est obligé de convenir : « Ces tragiques histoires de « villes livrées par les Juifs aux ennemis des Chrétiens reviennent sou-« vent dans les Chroniques du Moyen Age : les Juifs étaient, au sein de « la Chrétienté, d'éternels ennemis. »

(36) Duruy, *Histoire de France*, I, p. 131.

« Cette aspostasie ne fut point rare dans les lieux exposés « au débarquement des pirates ; leurs bandes se recrutèrent « même de gens qui avaient tout perdu par leurs ravages, et « d'anciens historiens assurent que le fameux roi de mer « Hastings était fils d'un laboureur des environs de « Troyes » (37).

Ces complicités expliquent les succès militaires des Northmans. Elles montrent aussi l'étendue du péril que l'Odinisme fit courir au monde chrétien au IXe siècle de notre ère. Nul doute que si les Scandinaves avaient eu l'attachement profond des Germains pour le culte des dieux Ases, ils n'eussent constitué, à la longue, au sein des territoires envahis, des noyaux durables de population payenne. Conquérants de la plus grande partie de l'Angleterre, maîtres d'établissements permanents sur les côtes de Flandre et de Neustrie, sur le cours de la Seine et de la Loire, ils pouvaient faire reculer peu à peu le Christianisme en groupant contre lui tous les mécontents. Mais le culte d'Odin n'était pas autochtone en Scandinavie et les Northmans ne l'avaient adopté qu'en le modifiant, en certaines de ses parties, selon le génie de leur race, en supprimant notamment les sacrifices humains rituels, qui en formaient la base, en idéalisant la mythologie odinique par la poésie des Scaldes, ces rhapsodes du Nord. Le tempérament ethnique des Scandinaves, guerrier à l'excès mais non exempt de générosité, était susceptible de goûter des conceptions religieuses plus pures que celles importées de Germanie. Aussi leur attitude se modifia-t-elle promptement à l'égard du Christianisme. Partout où ils s'établirent à demeure sur le sol d'Occident, ils ne tardèrent pas à se convertir sans arrière-pensée et ces fils de massacreurs de prêtres firent souche d'excellents Chrétiens. Une brève comparaison permettra de juger la différence qui séparait les deux races : trois siècles après Charlemagne, les Saxons, convertis de force au Christianisme, revenaient encore en cachette aux mystères d'Odin. Trente ans après le traité de Saint-Clair-sur-Epte (912), les fils des Normands de Rollon

(37) Augustin THIERRY, *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, pp. 99 et 100.

comptaient parmi les peuples les plus fermement catholiques de cette époque.

Ainsi se brisa, à l'aurore du xe siècle, le dernier assaut de l'Odinisme, devant la force conquérante de l'idéal chrétien. Celui-ci devait bientôt aller saper, jusque dans leur froide patrie, la puissance des dieux du Nord. Les successeurs de Saint Anschaire, moine de Corbie, en Picardie, vinrent à bout, après avoir subi bien des persécutions sanglantes, de convertir le Danemark ; ceux de Sigfrid, prêtre d'York, en Angleterre, convertirent la Suède ; et le xe siècle n'était pas achevé que Saint Olaf, roi de Norvège, après avoir établi l'Eglise du Christ dans son royaume, envoyait des missionnaires à la lointaine Islande. La Scandinavie échappait définitivement au culte d'Odin.

Peu à peu, le silence se fit sur les sanglants mystères, dont les adeptes se firent de plus en plus rares à mesure que les princes multipliaient les églises et les monastères et favorisaient l'enseignement chrétien. L'heure vint où le dernier temple odinique, isolé au fond des forêts, cessa d'être desservi par le dernier prêtre des Ases. Le Christ régna sur les contrées les plus reculées de l'Allemagne. Mais l'âme germanique gardait, dans ses replis, l'empreinte profonde de la croyance en apparence abolie...

LA RÉSURRECTION DE L'ODINISME

L'oubli était descendu, en poussière grise, sur les antiquités odiniques de l'Allemagne, sans pour cela que l'âme de ses habitants eut perdu beaucoup de son âpreté. Cela était surtout sensible dans les provinces du Nord, où la Réforme avait succédé à si bref intervalle aux croyances païennes que l'action bienfaisante du Catholicisme avait à peine eu le temps de se manifester. Ce fut l'Allemagne — avec ses ministres protestants, prédicateurs de massacres et d'incendies, avec ses reîtres souillés de tous les crimes et riant de toutes les profanations — qui déchaîna sur l'Europe l'épouvantable fléau des guerres de religion. Un siècle durant, la

saturnale sanglante se déroula comme aux beaux temps de l'Odinisme. La seule différence appréciable consistait dans la substitution aux vieux dieux germaniques d'un Christ aussi dur, aussi glacé, aussi étranger à toute pitié divine ou humaine qu'auraient pu l'être les hôtes du Walhalla. Eternellement semblable à elle-même, l'âme allemande ne pouvait concevoir son Dieu autrement que fait sur le modèle de ceux qu'elle avait honorés jadis; cette particularité a duré jusqu'à l'époque contemporaine.

N'est-ce pas, en effet, un cri de Germain du ve siècle que poussait, en avril 1814, un illustre savant allemand, Jean-Joseph Gœrres, physicien, naturaliste, linguiste, historien *et théologien*, dans les colonnes d'une gazette alors fort répandue, le MERCURE DU RHIN. « Que leur Louvre », disait-il, « soit bombardé et réduit en cendres... Vengez vos « ancêtres de toutes les perfidies de la royauté des Francs. « Détruisez la basilique de Saint-Denis; dispersez aux vents « les ossements de leurs rois. **ABATTEZ, RÉDUISEZ EN CENDRES « CETTE BASILIQUE DE REIMS OU FUT SACRÉ CLOVIS, OU PRIT « NAISSANCE CET EMPIRE DES FRANCS, FAUX-FRÈRES DES NOBLES « GERMAINS; INCENDIEZ CETTE CATHÉDRALE, *et les Anglais, qui « n'ont pas oublié la guerre de Cent Ans, ne seront pas les « derniers à applaudir à la disparition de la basilique où leur « plus grande ennemie fit sacrer Charles VII*** ». Le projet de destruction de la Cathédrale de Reims a été conçu, on le voit, bien avant Guillaume II... (38).

Pourtant, à l'heure où Jean-Joseph Gœrres invitait l'Allemagne de 1814 à se venger sur la merveille rémoise de l'abjuration de Clovis, bien peu nombreux étaient les Allemands ayant quelque connaissance de l'ancienne foi de leur race. Les Eddas scandinaves, découvertes en Islande comme nous l'avons dit à la note 23, avaient trouvé en Norvège et en

(38) L'auteur de cette provocation sauvage, professeur à l'Université de Coblentz, puis à celle de Munich, écrivit en quatre tomes une *Mystique chrétienne*, ainsi qu'un volume d'*Aphorismes sur l'Art*... Cet incendiaire rêvait sans doute déjà, comme l'ont proposé récemment certaines feuilles teutonnes, de rebâtir la Cathédrale de Reims sur un plan inspiré par la Kultur germanique.

Suède des traducteurs et des commentateurs : l'Allemagne les ignorait encore presque complètement. Il était réservé à deux savants allemands, les frères Grimm, de les faire connaître à leurs compatriotes et de réveiller chez ceux-ci, par les travaux qu'ils consacrèrent à l'antique mythologie des wikings, le goût des connaissances odiniques.

Louis-Jacques Grimm, le plus célèbre des deux frères était né à Hanau le 4 janvier 1785. Après avoir étudié le droit à Marbourg, il devint secrétaire d'un de ses professeurs, M. de Savigny, érudit allemand d'origine lorraine, qui le forma aux recherches historiques et lui donna le goût des choses du Moyen Age. Il le quitta bientôt pour remplir les fonctions de secrétaire d'Etat à la Guerre dans l'électorat de Hesse-Cassel, et fut ensuite conservateur de la bibliothèque de Wilhelmshoë et auditeur au Conseil d'Etat. L'électeur de Hesse, rétabli dans ses Etats par la coalition, l'employa dans la diplomatie et l'envoya d'abord comme secrétaire d'ambassade à Paris, puis au Congrès de Vienne. Il n'avait pas encore trente ans. Au mois d'août 1815, le roi de Prusse, qui l'avait distingué, lui confiait à son tour une mission de confiance, celle de venir reprendre à Paris les manuscrits précieux enlevés par Napoléon ; il s'acquitta de cette tâche avec joie et en l'agrémentant de véritables rapines. Sa vie fut ensuite tout entière consacrée à l'étude et à un labeur acharné. Professeur de littérature allemande à l'Université de Gœttingue (Hanovre), en 1830, il se montra partisan déclaré de l'unité allemande sous l'hégémonie des Hohenzollern; mais sa protestation contre l'abolition de la constitution hanovrienne, en 1837, l'ayant fait destituer, il dut se retirer à Cassel. Heureusement pour lui, la Prusse le dédommagea largement des sévérités du Hanovre. Appelé à Berlin, il fut nommé en 1841 membre de l'Académie de cette ville et le reste de sa vie s'écoula au milieu des honneurs qui lui furent prodigués.

La vie de Guillaume Charles Grimm, né à Hanau le 24 février 1786, est un reflet de celle de son frère aîné. Comme lui, il étudie le droit à Marbourg. D'abord secrétaire de la

bibliothèque de Cassel, il le suit à Gœttingue, en 1830, comme conservateur en second de la bibliothèque de cette ville, puis comme professeur suppléant à l'Université. Enveloppé dans la disgrâce de son frère, il se retire avec lui à Cassel, pour l'accompagner ensuite à Berlin, où les faveurs de la cour de Prusse lui sont dispensées avec la même générosité. Son étroite collaboration avec Louis-Jacques Grimm a donné naissance à un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs portent leurs noms réunis.

Nous ne nous occuperons ici que de ceux ayant trait à l'Odinisme (39). Le nombre en est considérable, depuis l'*Histoire de la Langue Allemande*, somme des connaissances du temps sur les peuples de l'ancienne Germanie, leur origine, leurs coutumes, leurs dialectes, jusqu'à la *Mythologie Allemande*, ouvrage capital pour l'étude du culte d'Odin. Citons particulièrement les *Traditions allemandes*, les *Forêts de l'ancienne Germanie*, les *Caractères rûniques allemands*, les *Anciens chants héroïques danois*, etc. Dans cette œuvre immense — type achevé du travail teuton, où la multiplicité des détails provoque une confusion inévitable — éclate un sentiment profond d'orgueil germanique. Pour les frères Grimm comme pour Fichte, l'Allemagne de l'origine portait en elle toute noblesse, toute science et toute vertu ; elle a été victime du monde occidental, qu'elle avait pour devoir de dominer, afin de l'améliorer ; les périodes d'influence latine en Germanie ont été des périodes de déchéance... Un long chant d'apothéose nationale s'élève de ces ouvrages, écrits à la gloire de la race allemande, de la langue allemande, et surtout des vieilles croyances allemandes, c'est-à-dire du culte farouche et sanglant que nous avons décrit.

(39) On doit, en outre, à Louis-Jacques Grimm, une *Grammaire Allemande* qui a rendu intelligibles à tous les dialectes allemands du Moyen Age. C'est un vaste ouvrage, demeuré inachevé : il ne comprend pas moins de 600 pages sur le rôle des consonnes et des voyelles... Ses *Antiquités du Droit allemand* parlent beaucoup de l'ancienne France. Michelet en a fait une condensation dans ses *Origines du Droit français*. Il tenta de simplifier l'orthographe allemande et fit adopter les caractères latins pour l'impression des livres scientifiques.

Le retentissement des publications historiques dues aux frères Grimm fut immense au delà du Rhin : elles réveillaient dans l'âme allemande mille échos endormis, flattaient sa soif de particularisme, ses rêves de domination. La jeunesse studieuse se passionna pour les vieux dieux qu'on lui révélait ainsi et qui étaient à l'Allemagne seule ; elle rêva des belliqueuses et poétiques Walkyries, de Thor et de son marteau vainqueur, des sacrifices faits à Odin dans des forêts romantiques, à la pâle clarté des astres nocturnes. Tout le paganisme inconscient dont la mentalité allemande était demeurée pétrie, et qui ne s'était épanché jusque-là que dans les légendes populaires et la littérature d'imagination, se donna librement carrière.

L'Allemagne est peut-être le pays où l'homme cherche le plus obstinément à transporter son rêve dans la réalité. Il suffit de cette évocation historique de l'Odinisme pour donner une impulsion nouvelle aux désirs d'unité nationale et d'hégémonie européenne qui hantaient alors les Allemands. Toute une littérature naquit, qui, à l'exemple des frères Grimm, mêla le souvenir des dieux germains au désir d'une Allemagne une et victorieuse de la Latinité. Elle conquit en un instant la faveur du public. On vit des foules acclamer longuement un médiocre ouvrage de Frédéric Halm, le *Gladiateur de Ravenne*, qui montrait Thumélicus, fils du grand Arminius, au milieu de la cour corrompue de Caligula. Tout bon Allemand répétait avec ferveur les imprécations de Thusnelda : « Donne moi la couronne de chêne... Venez, feuilles « de ma patrie, et bruissez autour de mes tempes comme la « forêt de Teutobourg... J'implore tous nos dieux, ceux qui, « bienheureux, habitent la lumière, et aussi les dieux des « ténèbres. Je leur demande vengeance contre Rome, ven- « geance séculaire, éternelle... Ils m'entendent ! Des voix « lointaines viennent jusqu'à moi, des fantômes se dégagent « du brouillard de l'avenir. C'est le mugissement des flots, « c'est le tonnerre de l'Océan, non ! c'est un déluge de « guerriers ! les murs tombent, les remparts éclatent ; l'in- « cendie rougit le ciel, le sang rougit le fleuve. Ils viennent « pour punir, ils viennent pour venger : Rome la superbe

« s'affaisse en débris, des millions de voix germaines crient « victoire !... Je vois la terre et l'Océan domptés par le glaive « des Germains, soumis à l'esprit germanique ! Oui, dieux « de ma patrie, nous triomphons, nous triomphons... Nos « ennemis sont dans la poussière : ils rampent à nos pieds, « ils sont nos esclaves, ils implorent en vain, ils s'agitent en « vain dans leurs fers... » (40).

C'était peut-être en sortant d'une représentation de ce genre, où l'âme allemande s'enivrait de haine, de fureur et d'espérance qu'un étudiant teuton proposait de venger sur la France le supplice de Conradin de Hohenstauffen, mis à mort en 1268 par Charles d'Anjou...

Quoi qu'il en soit, le courant néo-odinique était si puissant que le roi Louis Ier de Bavière, faisant élever au mont Bronberg, sur la rive gauche du Danube, près de Ratisbonne, un gigantesque monument à la gloire des grands hommes de l'Allemagne, lui donnait le nom significatif de *Walhalla*. Il y plaçait, d'ailleurs, entre les bustes d'autres célébrités, ceux d'Attila, roi des Huns, d'Alaric, roi des Goths, qui prit Rome, de Genséric, roi des Vandales, qui la ruina presque entièrement — de ce Genséric qui disait rêveusement à ses familiers : « J'entends souvent une voix qui me parle tout bas et qui me dit de détruire Rome... »

Rome, dans la pensée des néo-odinistes du XIXe siècle. c'était la France, héritière par excellence de la civilisation latine. Henri Heine ne s'y trompait pas, qui engageait les Français à se méfier des conséquences de la fermentation germanique et « à tenir la main sur la garde de leur épée ». Dès 1834, dans son livre sur l'*Allemagne*, il écrivait ces lignes prophétiques, dont le rappel s'impose au lendemain des destructions de Louvain, d'Ypres, de Reims, d'Arras et de Soissons : « La civilisation chrétienne disparaîtra d'Allemagne et « alors débordera de nouveau la férocité des anciens com« battants... Alors, et ce jour, hélas ! viendra, les vieilles

(40) Frédéric HALM (le baron de Münch-Bellinghausen), 1806-1871, était conseiller d'Etat autrichien, premier conservateur de la Bibliothèque de la Cour d'Autriche, et directeur des théâtres subventionnés de Vienne. Le *Gladiateur de Ravenne* est son œuvre capitale.

« divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabu-
« leux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire ; Thor
« se dressera avec son marteau gigantesque et détruira les
« cathédrales gothiques ».

La menaçante prophétie s'est réalisée.

Et, comme pour attester la pensée religieuse inconsciente qui a présidé à cette destruction, le *Lokal Anzeiger* de Berlin, du 1er janvier 1915, imprimait à propos de la cathédrale de Reims : « Les cloches ne sonnent plus dans le dôme
« aux deux tours. Finie la bénédiction !... Nous avons fermé,
« ô Reims ! avec du plomb, ta maison d'idolâtrie ». Cri de haine d'un reître huguenot du XVIe siècle ? Ou cri de joie d'un Germain odiniste contemporain de Genséric ?... Les deux peut-être, puisque l'idéal germanique moderne se réclame de cette double hérédité.

ODINISME ET PANGERMANISME

Le retour de l'Allemagne du XIXe siècle à l'Odinisme de jadis ne s'est jamais affirmé d'une manière plus éclatante que dans ce qu'on pourrait appeler, avec Nietzche, le *Cas Wagner*. Nous n'examinons pas ici la question de savoir si l'auteur de la Tétralogie est, ou n'est pas, le plus grand génie musical de tous les temps. Les sensations parfois agréables, souvent fastidieuses, que sa musique a pu causer au signataire de ces lignes sont indifférentes au sujet qui nous occupe. En conséquence, nous sommes fort bien disposés à admettre que les uns portent aux nues les qualités du magicien de Bayreuth tandis que d'autres s'exaspèrent contre ses défauts. Ce qui nous intéresse dans Wagner c'est l'Odiniste tenace, convaincu, doué d'un talent assez intensément germanique pour faire vibrer toutes les fibres de l'être allemand. Par l'immensité de son œuvre, par l'orientation persistante qu'il lui a donnée, par le retentissement prodigieux qu'elle a eu, Wagner rejoint les frères Grimm : ce qu'ils furent dans le domaine de l'érudition et de l'intellectualité pure, il l'a été dans celui de l'art et des sensations. Le langage que les frères historiens avaient tenu aux cerveaux des Allemands, Wagner

l'a parlé à leurs nerfs. Et il est très probable que dans un pays comme l'Allemagne (où l'état d'exaltation nerveuse est continu et où l'enthousiasme, quelle qu'en soit la source, confine aisément au délire lucide), c'est le musicien, producteur de sensations vagues mais ardentes, qui l'a emporté en influence profonde sur l'érudit.

L'Odinisme foncier de Richard Wagner surprendra peut-être ceux qui savent tout ce que l'œuvre du grand compositeur allemand a emprunté à nos trouvères français du Moyen Age. Sans doute *Tristan et Ysolde* comme *Parsifal* sont des adaptations de nos vieux romans *Tristan* et *Perceval le Gallois*, dont-ils n'ont pas, d'ailleurs, rendu toute la grâce et la finesse; *Lohengrin*, déjà plus germanique, est tiré de la vieille légende du « chevalier loherain » ou lorrain. Mais ces thèmes celtiques égarés dans le répertoire wagnérien ne sont pas ceux qui rendent la pensée intégrale du maître : ce n'est pas eux qu'il a choisis pour extérioriser son émotivité et confesser son rêve. Si l'on veut lire dans l'âme de Wagner, il faut interroger son œuvre maîtresse, l'ANNEAU DES NIBELUNGEN, cette étonnante succession de quatre pièces (l'*Or du Rhin*, la *Walkyrie, Siegfried*, *le Crépuscule des Dieux*), destinées à être jouées successivement, en quatre journées, à la manière des représentations religieuses de l'Antiquité grecque et dans une atmosphère non moins religieuse.

Or, que nous dit de cette œuvre l'occultiste Edouard Schuré, juge des plus avertis et des moins passionnés? Ceci, qui précise à merveille la source de l'inspiration de Wagner, l'atmosphère dans laquelle il a écrit, le but qu'il s'est proposé :

Nous touchons enfin à la création la plus parfaite, du moins la plus surprenante et la plus colossale du poète musicien. Tout y est extraordinaire et hors cadre : le sujet, l'idée, la forme, la proportion même de l'ensemble. Son étrangeté défie la comparaison et son audace rompt en visière avec toutes les habitudes du théâtre contemporain. Entrevu au sortir de la jeunesse, ébauché dans la force virile, continué en exil, abandonné, repris, achevé enfin vingt ans environ après sa conception première, ce drame gigantesque occupe une place capitale dans le développement de l'artiste. Il a plané sur sa vie orageuse et obsédé sa pensée comme le génie sombre et lumi-

neux de sa destinée, ce génie qui lui commandait, semble-t-il, d'oser toujours davantage et de couronner son œuvre par une tentative unique dans les temps modernes...

... *De quoi s'agit-il, dans ce drame* auquel l'auteur a rattaché la fondation d'un nouveau théâtre conçu dans un esprit diamétralement opposé aux théâtres existants, et *qui forme comme le couronnement d'une œuvre entière? Ressusciter l'ancien mythe et la légende héroïque des Germains en ses couleurs fortes et primitives, les fondre en un seul tout* par le souffle d'une inspiration nouvelle sous la maîtrise d'une grande pensée, et représenter ce vaste ensemble en quatre journées ou drames successifs, à la manière des trilogies antiques, avec toute la splendeur décorative et l'exécution parfaite que réclame un sujet aussi riche : tel était le projet.

... *Le dessein extrêmement hardi du poète était de renouer la tradition héroïque des Germains, qui se groupe autour du personnage de Siegfried, au mythe des dieux germaniques et scandinaves dont Odin est le chef.*

En d'autres termes, il s'agissait d'identifier les *Nibelungen*, épopée traditionnelle de l'Allemagne catholique du Moyen Age, avec les origines odiniques de la nation. Dans ce poème prestigieux, mais dont la beauté devient sinistre à force d'atrocités décrites, les mœurs sont sauvages, féroces, mais le milieu est chrétien. Le « minnesinger » inconnu qui le composa, au commencement du XIIe siècle, nous montre, dans la Germanie d'Attila, Sieglinde faisant dire des messes, Krimhilde et Brunhilde s'insultant sur les degrés de la cathédrale de Worms. Anachronisme pieusement respecté par tous ceux qui avaient travaillé sur ce vieux fond épique...

Wagner n'hésita pas à rompre avec la tradition, à consulter l'âme de ses héros plutôt que le milieu où on les fait vivre : dans les Allemands frottés de Christianisme, ce voyant reconnaïssait les éternels sectateurs d'Odin. Dès lors, il résolut de transformer le vieux mythe médiéval, de le muer en épopée païenne : tout le merveilleux étrange et inquiétant de l'Odinisme vint remplacer autour de Siegfried et de Hagen, de Krimhilde et de Gunther, le décor des cathédrales; les chevaliers se changèrent en guerriers germains, couverts d'armes, barbares et Brunhilde, princesse chrétienne d'Islande, se transforma en Walkyrie...

Cette paganisation du poème national de l'Allemagne par

celui qu'elle saluait comme son plus grand compositeur-poète attestait la puissance de la vague odinique qui déferlait dans les âmes. En même temps, elle donnait à cette vague une impulsion nouvelle, lui permettait de conquérir de nouveaux domaines : par elle, l'idéal ethnique et guerrier des Allemands modernes se trouvait définitivement situé en plein décor païen. En pays latin ou latinisé, c'est-à-dire raisonneur et positif, le fait n'aurait pas eu de conséquences importantes. Il en allait autrement en terre germanique. Pour les auditeurs habilement fanatisés, les représentations solennelles de la Tétralogie, à Bayreuth, prirent une importance en quelque sorte sacramentelle. Accourues des quatre coins de l'Allemagne, les foules vinrent y communier, moins dans l'admiration pour une forme nouvelle de l'artdram atique et musical, que dans la divinisation de l'instinct national allemand. Hallucinés par les rythmes wagnériens, par la splendeur et l'étrangeté du spectacle, bourgeois paisibles, hobereaux hautains, intellectuels en mal d'émotions rares, sentirent sur leurs fronts un peu du frisson qui passait sous les chênes quand leurs lointains ancêtres sacrifiaient à Odin...

C'est ainsi que Wagner a été l'un des principaux champions de la renaissance de l'idée odinique en Allemagne. Ayant été à la tâche, il méritait bien d'être à l'honneur quand éclata l'effroyable guerre actuelle, qui allait libérer toutes les aspirations farouches patiemment cultivées chez les Allemands. *Il y fut.* Qu'on relise, en effet, la chronique récemment publiée par M. Pierre Lalo, critique musical du *Temps*. Le fils du grand musicien du *Roi d'Ys* se trouvait à Bayreuth au moment de la rupture diplomatique qui précéda la déclaration de guerre. Il a tracé, de ces instants tragiques, et de la foule au milieu de laquelle il les vécut, un tableau singulièrement vivant et coloré. Quand le télégraphe apporta la nouvelle que l'ordre de mobilisation était lancé par l'Empereur, le général commandant d'armes apparut sur le péristyle du temple de la musique wagnérienne, théâtralement entouré d'officiers en grand uniforme et de toutes les autorités. Alors, claironnées par les trompettes d'argent, planèrent sur la foule

attentive les notes du thème du Graal. Lecture fut donnée du décret impérial. Puis, à nouveau, les trompettes sonnèrent, associant Wagner à la rumeur d'enthousiasme qui montait...

Ce tableau symbolique permet de se faire une idée assez juste des résultats objectifs donnés par le néo-odinisme. Officiellement chrétienne, l'Allemagne ne l'est plus de cœur : en un siècle, son idéal religieux est redevenu ce qu'il était aux premiers temps de son histoire. Qu'une telle évolution se soit produite inconsciemment dans la foule allemande, qu'elle n'en ait pas encore la vision claire, c'est ce que l'on croira aisément : l'art de lire en soi, d'analyser ses idées et ses sensations, n'est pas caractéristique de l'intelligence germanique. Mais des cerveaux lucides et bien doués ont perçu cette vérité et l'ont exprimée aussi clairement que le permettait la prudence. De ce nombre était le célèbre professeur Karl Lamprecht, de Leipzig, mort il y a quelques semaines, qui avait trouvé l'ingénieuse formule ci-après : « Qui donc ose- « rait nier que maintenant encore il existe un *Dieu chrétien* « *germanique* et qu'il lui arrive de se manifester à l'étranger « comme un Dieu fort jaloux ». Pour *chrétien* que Lamprecht consente encore à l'appeler, ce *Dieu germanique*, ce Dieu ennemi de l'étranger, ressemble déjà fortement à celui qui régnait sur le Walhalla.

Avec l'empereur Guillaume II, l'évocation se fait plus nette et la formule plus transparente. Pour ce chef de l'Eglise Evangélique de Prusse, l'Allemagne doit placer ses espoirs dans le « deutscher alte Gott », le « vieux Dieu allemand » — expression équivoque qui lui permet encore de laisser croire qu'il parle du Christ, alors qu'il est évident pour tous ceux qui le connaissent qu'il fait allusion à Odin.

Car si le souverain allemand n'a (tous les témoignages de ses intimes concordent sur ce point) aucune conviction religieuse précise, il est, philosophiquement parlant, un adepte convaincu de la religion odinique, qu'il tient pour la plus haute expression du Pangermanisme dans le domaine de la pensée, Dès 1904, Henri de Noussanne signalait le fait au cours de son volume sur LE VÉRITABLE GUILLAUME II. Dans un

chapitre qui porte un titre significatif, *le Dieu Wotan, Dieu de Guillaume*, l'auteur écrivait les lignes que voici (41).

Lorsque, sur le pont de son yacht *Hohenzollern*, Guillaume II vogue à travers les fjords de Norvège, son rêve se porte vers ces temps fabuleux où les dieux du Walhalla s'incarnaient dans des corps mortels et faisaient trembler le monde au bruit de leurs exploits. Il s'enthousiasme au souvenir de ces Northmans qui descendaient, il y a mille ans, des mers du Nord vers les embouchures de l'Escaut, de la Seine et de la Loire, en chantant les complaintes des Walkyries et les invocations à Thor, le Dieu du tonnerre...

Toutes les fois qu'il revient du Nord, son imagination est remplie des fables du Wotanisme. On dirait qu'il a rencontré Frithiof, chevauchant sur Ellida, à la rencontre du *Hohenzollern*.

Le 27 juin 1892, arrivant de Bergen, il présidait au lancement d'un petit cuirassé de la marine allemande. Il prend la parole :

— O navire, s'écrie-t-il, je te baptise le *Heimdall*. Tu tireras ton nom de la préhistoire de nos aïeux dans le Nord. Tu dois porter le nom d'un Dieu a qui était dévolue la haute mission de défendre les portes d'or du Walhalla. De même que ce héros, à l'heure du danger, sonnait de sa corne d'or, dans le Crépuscule des Dieux, de même je souhaite, ô navire ! qui porteras le grand nom de *Heimdall*, que le bruit de ta marche sème le trouble et le découragement dans les rangs de tes ennemis.

Le *Heimdall* n'est pas le seul navire allemand qui porte un nom de la mythologie scandinave (42) ; on trouve encore le *Hildebrand*, l'*Ægir*, le *Frithiof*, l'*Odin*, le *Béowulf*, le *Velléda*, etc.

M. de Noussanne eut pu rappeler, dans le même ordre d'idées, l'hymne composé par Guillaume II pour le dieu Ægir, dieu de la mer favorable, comme le serpent de Midgard l'est de la mer hostile. L'exécution de cet hymne sous la direction personnelle de l'Empereur, bâton de chef d'orchestre en main, le jour où fut lancé le navire de guerre portant le même nom, fit sensation à l'époque. On parla dans le monde entier du « cabotinisme » impérial... C'était, à notre avis, ne pas remarquer assez que cette invocation au Neptune du Walhalla germanique coïncidait avec la proclamation que

(41) *Op. cit.*, p. 279.

(42) M. de Noussanne tombe ici dans une erreur très répandue : nous avons montré que la mythologie odinique est germanique avant d'être scandinave.

l'avenir de l'Allemagne était « sur la mer ». Un wiking dévot, plaçant sa flotte naissante sous la protection du dieu de l'Océan germain, aurait-il agi autrement que le Kaiser ? L'*Hymne à Ægir*, composé par lui, dirigé par lui, sur le navire consacré au dieu, c'était un acte de foi : l'équivalent du baptême chrétien de nos vaisseaux.

Est-ce cette dévotion de Guillaume II envers les Ases sanguinaires qui lui a valu l'honneur d'être divinisé lui-même par les Odinistes pratiquants de l'Allemagne moderne. Car il y a, outre Rhin, des Odinistes *pratiquants :* c'est à cela que devait aboutir la débauche de suggestions païennes qui s'est donné carrière, dans les lettres et les arts, lorsque l'œuvre des frères Grimm eut tracé la voie. Notre éminent confrère Georges Montorgueil parlait récemment d'une association mystérieuse, l'*Odin Verein* (l'Union Odinique) dont le siège était à Munich et qui employait de larges ressources, dont l'origine est inconnue, à propager non seulement la mentalité païenne, mais le culte effectif des dieux du Walhalla (43). Or, l'image de propagande la plus répandue de cette association représentait le Kaiser sous l'aspect du dieu Thor.

De toutes les métamorphoses de Guillaume — qui a été successivement portraicturé en prophète Daniel, sur le porche de la cathédrale de Metz ; en Godefroy de Bouillon sur le mont des Oliviers, à Jérusalem ; et qui se fait aujourd'hui appeler, à Constantinople, Hadgi Mohammed Guilloum, pour plaire aux musulmans — de toutes ces métamorphoses, celle qui lui a donné les traits du dieu « dont le marteau détruira les cathédrales » est certainement la moins inattendue.

C'est sans doute à la propagande des membres de l'*Odin Verein* qu'il faut attribuer la diffusion de la poésie suivante, « le Dieu allemand », laquelle a été accueillie en Allemagne avec empressement et y jouit d'une popularité qui en dit long sur le réveil du sentiment païen chez ce peuple à qui pèse de plus en plus son piétisme de façade :

Les ennemis de l'Allemagne demandent, pleins de mépris :
— Vous, Allemands, vous appelez et vous priez Dieu

(43) Voir l'*Eclair* du lundi 14 Juin 1915.

Pour vous aider dans le combat.
Vous avez donc un Dieu à vous,
Que nous ne connaissons pas,
Qui est de votre côté ?
— Oui, s'écrie l'Allemagne entière, et si vous ne le connaissez pas
Nous allons vous le nommer :
Le dieu qui parle par nos canons,
Le dieu qui brise vos forteresses,
Qui bruit dans la mer sur nos falaises,
Qui ronfle dans le ciel avec nos avions,
Le dieu de nos épées qui vous remplit d'effroi,
C'est le même esprit tout puissant
Qui. depuis des siècles,
Plane au-dessus de l'Allemagne,
Qui tisse et brasse toutes nos vies,
Sur lequel nous nous appuyons.
Wotan, le vieux vagabond des nuées,
Le Wotan de nos pères, c'est lui et pas un autre.
Ce fut lui en qui Walter chanta (44),
Ce fut lui en qui Martin Luther batailla,
Le dieu qui avec nous souffrit misère
Et qui pourtant dans les ténèbres resta clair et vif
Dans Paul Gerhart et dans Johann Sébastien Bach.
Le dieu qui, avec Frédéric, coucha sur le champ de bataille,
Et qui, à la fin, nous apporta le nouveau jour,
Qui envoya à notre pays
L'aurore : Lessing et Kant !
Jusqu'à ce que le soleil se tint au firmament :
Johann Wolfgang Gœthe,
Et tous les esprits Maîtres immortels autour de lui !
Tout cela, c'était lui !
Le dieu que nous supplions aujourd'hui,
Qui nous nourrit d'un feu céleste,
L'esprit saint de l'Allemagne,
C'est lui que nous devons confesser.

« L'esprit tout puissant qui, depuis des siècles, plane au-dessus de l'Allemagne, Wotan, le Wotan de nos pères, c'est lui et pas un autre ». L'aveu, cette fois, est clair, dénué de toute ambigüité (45). Le renouveau de la vieille foi germa-

(44) Walter von der Vogelweide, mort en 1228, celèbre « minnesinger » allemand.

(45) Voir la reproduction de cette pièce de vers dans *La Conversion d'un Catholique germanophile*, lettre ouverte de M. Emile Prüm, chef

nique, qui a passé par la période de l'érudition avec les frères Grimm, de l'enthousiasme littéraire avec les poètes et les dramaturges de 1815-1870, de l'émotion mystique avec Wagner, ce renouveau aboutit maintenant à une résurrection totale. Odin, Thor et les Ases ont retrouvé mieux que des fidèles : des adorateurs. Les genoux se ploient, les invocations montent vers le Walhalla, les sacrifices sanglants vont renaître (46)...

du Parti Catholique Luxembourgeois. Bibliothèque des Ouvrages Documentaires, 16, rue Alphonse-Daudet, Paris.

(46). Nous pourrions multiplier les témoignages à l'appui de notre thèse, mais il convient de nous borner. Contentons-nous donc de citer la « Confession d'un déserteur allemand » parue dans le *Temps* du 18 Juillet 1915. Ce déserteur, officier de réserve, fils d'un ingénieur allemand et d'une polonaise, avait été élevé en Pologne prussienne jusqu'au jour où il fit ses études supérieures. Il déclare :

« Ces études, j'ai dû les faire en Bavière, où je me suis senti tout d'abord « terriblement dépaysé. La race y est toujours primitive, et *deux mille « ans ont passé sur elle sans la modifier autrement qu'en surface. Le « catholicisme qu'elle pratique est idolâtrie pure*, et elle ne songe qu'à « la satisfaction de ses instincts. A l'université et dans les écoles d'ingé- « nieurs où je me suis préparé à suivre la carrière de mon père, la « grossièreté native de mes condisciples, déguisée sous un appareil « pédantesque, m'a froissé. Je me faisais, parmi eux, l'effet d'un étranger.

« Trop de barrières, et beaucoup trop hautes, séparaient ma mentalité « de la leur. En Pologne, le catholicisme est trop tiède, mais les plus « incrédules le respectent et n'ont jamais songé à s'en détacher, parce « qu'ils le considèrent à la fois comme l'éducateur de leur race et comme « la meilleure garantie du maintien de l'instinct national. On est donc « resté unanimement, sinon très catholique, tout au moins très spiri- « tualiste et de tendances très idéalistes. Mes camarades, au contraire, « se faisaient gloire du plus grossier matérialisme, affichaient le plus « parfait mépris pour la doctrine catholique, *et ne connaissaient d'autre « religion que celle de la patrie allemande et des vieux dieux alle- « mands.*

« *Je ne connais pas de pays en Allemagne où la vieille mythologie ger- « manique ait laissé des traces plus profondes qu'en Bavière. Pour les « gens de la campagne, aujourd'hui comme jadis, les forces de la nature « restent personnifiées dans une demi-douzaine d'êtres fantastiques dont « ils ne connaissent plus les noms, mais dont ils donnent le signalement « très exact, et qui ne sont autres que les dieux du Walhalla. Quand il « tonne par une belle journée, sans un nuage, le paysan voit distinctement « dans le ciel clair apparaître un vieillard en manteau bleu, à longue « barbe, un gros bâton à la main, et sa force de conviction est telle que « je l'ai vu bien des fois suggestionner et convaincre des sceptiques. « Etonnez-vous que dans un milieu si bien préparé, à l'issue d'un siècle*

L'ODINISME ET LES ATROCITÉS

Ils vont renaître ? Mieux encore ! Ils ont recommencé... Certaines pages vraiment horribles de la guerre actuelle, certaines atrocités systématiques de l'armée allemande ne s'expliquent pas en dehors d'une inspiration à caractère mystique. Les hommes qui ont ordonné tels et tels crimes, froidement et sans prétexte même léger, ces hommes sont, pour la plupart, des officiers d'une réelle valeur intellectuelle,

« *employé tout entier, par une multitude d'historiens, à remettre en* « *lumière, avec une extraordinaire piété, les traditions, les mœurs et les* « *lois de la Germanie primitive, les vieilles croyances, partout, aient* « *refleuri. C'est maintenant un dogme, comme celui de la grande* « *Allemagne, et d'autant plus universellement accepté qu'il donne à* « *l'Allemand la fierté d'une religion à lui, pour lui seul, à part et au-* « *dessus de toutes les autres nations.*

« Je ne voyais pas les choses alors comme je les vois aujourd'hui. « Avec ma naïveté d'idéaliste slave — car je me sens en vérité beaucoup « plus Slave qu'Allemand, — je considérais cet étalage de foi germanique « comme un travers de jeunesse et une façon particulière de snobisme. « Je n'ai été détrompé que le jour où je suis entré avec nos troupes en « Belgique et où j'ai entendu prôner par mes chefs, comme des vertus « allemandes, les brutalités les plus écœurantes et les plus déshonorantes « cruautés.

« Nous passions dans une localité industrielle du pays wallon. Une « jeune fille, plutôt une fillette, nous accueillit par un pied de nez. Un « lieutenant la fit saisir, dégaîna et lui trancha le poignet.

» — Ainsi soit puni, déclara-t-il, quiconque ose insulter le drapeau allemand !

« Je connaissais la famille de ce sous-lieutenant, famille estimable entre « toutes. Il avait été bien élevé. Dans la vie ordinaire, il ne se contentait « pas de cette correction purement extérieure qui constitue le maximum « d'exigences auquel l'officier allemand, dans sa grande majorité, se croit « obligé de sacrifier. Il y joignait une certaine tenue morale, et son acte « me parut d'autant plus atroce. J'appris plus tard que les officiers de « l'active avaient reçu pour instructions, à leur entrée en campagne, de « réprimer avec la dernière rigueur toute désobéissance, toute velléité de « résistance, toute raillerie. Mon horreur n'en fut pas atténuée. J'avais « été jusque-là bon Allemand : je me reconnus désormais d'une autre race « et fis le serment de me soustraire, aussitôt que je le pourrais, à l'hu- « miliant contact de telles brutes. »

Ce que l'officier de réserve interwiewé par le *Temps* dit de la survivance odinique en Bavière pourrait être rapporté non moins exactement de toute autre province allemande — à l'exception peut-être du Palatinat et d'une partie de la Prusse Rhénane, où le Christianisme a des racines plus anciennes et plus profondes.

appartenant à la meilleure société germanique, aussi éloignés que possible du type de la brute vulgaire. C'est délibérément, sans colère apparente, simplement pour satisfaire un idéal de sang, qu'ils ont commis leurs épouvantables cruautés.

Qu'on lise plutôt les lignes suivantes, consacrées par Maurice Barrès au martyre de la petite ville lorraine de Gerbeviller, où, sans que les Allemands pussent reprocher aux habitants la moindre provocation, ils brûlèrent *quatre cent cinquante-cinq* maisons sur *quatre cent soixante-quinze* et fusillèrent de nombreux habitants.

Le témoignage que j'apporte consiste en une note autographe de sœur Julie. Sans y changer une virgule, je la verse dans le dossier de l'Histoire qui n'en possède pas de plus accablante à la charge de la culture allemande :

Le 24 août 1914, les Allemands ont fusillé quinze civils de Gerbeviller, par groupe de cinq, au lieu dit « la Presle », environ à un kilomètre de Gerbeviller, sur la route de Lunéville.

Pendant les préparatifs de l'exécution, le général Clauss, commandant le 60e régiment d'infanterie de Bavière, était assis sous un gros frêne, près d'une table sur laquelle se trouvait du champagne, à peu près à trente mètres du but de l'exécution : et il avait donné l'ordre de commencer le feu au moment où il lèverait son verre.

L'ordre fut exécuté.

C'est un soldat allemand qui a donné ses détails à M. Nicolas Rozier, conseiller municipal à Gerbeviller, le 24 août 1914, le jour même du feu et sang dans notre malheureux pays.

Sœur M. Julie.

Gerbeviller, 14 juin 1915.

Là-dessus on s'arrête. Quel est ce cauchemar? Se peut-il que l'Allemagne rêveuse en soit venue là? Précisément. Elle a gardé son aptitude inouïe à se laisser persuader et mener par des rêves. C'est l'éternelle Allemagne, corrompue, fanatisée par sa haute idée chimérique de sa force et de notre faiblesse. Nous sommes là devant une épaisseur massive et brutale de rêverie germanique.

C'est une scène de leur Walhalla qu'ils sont venus installer dans cette douce prairie de la Mortagne.

Ce chef qui, le verre en main, donne le signal de massacrer sans jugement les civils sans défense, croit représenter les puissances éternelles d'ordre, de santé, de vitalité vierge, venant écraser et balayer le désordre, le mensonge, les résidus d'une race épuisée.

Le général Clauss, ses officiers et ses soldats, empoisonnés de boisson et de toutes les excitations, sont perdus dans l'épaisseur de

leur rêve pangermanique comme d'autres le furent dans les constructions de Hegel et dans l'océan musical de Wagner. Ils sont là, saturés d'idéologie, séparés de la réalité, enfermés dans leur nuage criminel, et ils frappent en justiciers une certaine France imaginaire, une nation qu'ils tiennent pour inférieure et infâme. Ce sont des délirants qui poursuivent un fantôme.

Cette scène odieuse semble bien, comme le dit Barrès, venir tout droit du Walhalla. Et nous ne pensons pas nous tromper en disant que c'est un sacrifice odinique à la moderne dont le général Clauss a conçu le dessein et réglé l'ordonnance. Ce qui confirme notre impression c'est que *cette même scène*, avec les mêmes détails essentiels, revient souvent dans les annales allemandes (47). Mais la guerre actuelle, en déchaînant les hallucinés de l'Odinisme, a multiplié de tels actes à un point inconnu dans le passé.

Ne nous imaginons pas, d'ailleurs, que les auteurs de ces forfaits éprouvent la moindre gêne à en parler et à indiquer le sentiment qui les leur a fait commettre. Qu'on lise plutôt le témoignage suivant tiré de la revue *Le Mot*, numéro du 1er mai 1915 :

... Je dois le détail de ces notes à un jeune blessé, professeur à Dusseldorf, lequel se débonde après un mutisme de plusieurs mois qui ressemblait à de l'hypnose.

« — On interprète mal, dit-il, notre *Deutschland über alles*. Il « n'exprime pas que l'Allemagne est au-dessus des autres nations,

(47) Alexandre Weill, *La Guerre des Paysans*, p. 216, raconte le supplice de Melchior Nonnenmacher, le chef des paysans insurgés de 1525, exécuté après la bataille de Sindelfingen par ordre des princes confédérés : «... Le « malheureux fut enchaîné à un pommier autour duquel il pouvait circuler « à deux pas de distance; puis le duc ordonna que tout autour de l'arbre « on mit deux cordes de bois pour rôtir son ami le musicien *finement* et « *lentement* (fein langsam gebraten). Lui-même et ses généraux y mirent « les premières bûches. Il faisait nuit. Le ciel était étoilé. A côté gisaient « pêle-mêle des morts, des blessés, des chevaux, des voitures, des affûts « de canon, et tout prêt du bûcher se trouvaient les prisonniers sur « lesquels le feu projetait ses ombres incandescentes. *A chaque soupir « que le malheureux supplicié poussait, les nobles jetaient un éclat de « rire et buvaient un coup.* Les prisonniers, la tête courbée sur la poitrine, « étaient là, pâles comme le marbre et tout pétrifiés d'horreur. L'agonie « du malheureux Nonnenmacher dura une heure entière. Quand il tomba « sans mouvement, ses camarades les prisonniers prononcèrent une prière « à voix basse tandis que les vainqueurs entonnaient une chanson cynique ».

« mais qu'elle passe avant tout dans notre cœur. Mes camarades « et moi pensions, au départ, marcher au suicide, mais nous mar- « chions en chantant un choral, avec une sorte d'extase, que vos « troupes prirent souvent pour une obéissance de brutes à nos « chefs.

« *Et puis... et puis (und... und) il y a une chose que vous ne « pourrez sans doute jamais comprendre. Avant que la guerre « n'éclate, il y avait une grande effervescence de fanatisme chez « nous. Près de Dusseldorf on se réunissait quatre fois par semaine « dans la forêt et un vieux monsieur, Herr Ebel, nous prêchait « l'amour de nos dieux de Germanie, dont Wagner nous donne une « vague image.*

« *Herr Ebel nous fascinait, nous grisait et nous communiquait le « goût, la nécessité possible des sacrifices humains.* Je vous affirme, « monsieur, que bien des atrocités sont exactes. *Le tort de l'Alle- « magne, c'est d'avoir honte de leur mobile*, comme ces gens qui « rougissent de ce qu'on les rencontre *sortant de l'église* (sic)...

Je ne change rien aux sombres et naïfs aveux d'un jeune Germain chargé de fatigue et de doute. On imagine les Herr Ebel prêchant dans des forêts de Siegfried, pleines de murmures, de ténèbre et de rossignols.

On se les imagine même si bien que les témoignages commencent à abonder sur le rôle voulu, médité, des apôtres de l'Odinisme dans la préparation des atrocités germaniques. La plupart de ces témoignages émanent des milieux universitaires, de beaucoup les plus profondément atteints par la propagande de l'*Odin Verein* et des sociétés similaires. Voici, par exemple, ce que déclare un lieutenant de réserve allemand, jadis professeur dans une ville de Thuringe, aujourd'hui blessé et prisonnier en France (48).

« Durant les mois d'été, qui ont précédé les hostilités, on vit sortir des bois des hommes qui se donnaient des allures de prophètes. Par les belles nuits de clair de lune, ils prêchaient au milieu des clairières une religion singulière. *De vieux mythes païens y voisinaient avec des préceptes de la Bible.* Le prophète annonçait des temps mauvais, une rude épreuve pour l'Allemagne, d'horribles calamités. *Le peuple germain ne s'en tirerait qu'en revenant à de très anciens rites, en acceptant tous les sacrifices, en pratiquant même les sacrifices humains. Il faut savoir se vouer aux dieux infernaux.*

(48) *Echo de Paris* du 8 juin 1915.

Il faut offrir, comme nos ancêtres, du sang aux divinités inapaisées. Celui des femmes et des enfants leur est cher depuis la plus haute antiquité. »

L'officier en question ajoute que ces prêches se renouvelaient fréquemment et que les masses allemandes sont entrées en guerre fanatisées par des enseignements semblables. Les atrocités auxquelles il a assisté en Belgique ne lui paraissent pas avoir une autre origine.

CONCLUSION

Après ces aveux répétés des bourreaux eux-mêmes, la cause nous paraît entendue. Les divinités sanglantes du Walhalla, sur lesquelles il semblait que la rude main de Charlemagne eut refermée pour toujours la pierre du sépulcre, en sont sorties après dix siècles, toujours vivantes et affamées de carnage. C'est en leur honneur que tant de sang innocent a coulé, que tant de colliers de mains d'enfants ont été collectionnés, que tant de villes infortunées ont été réduites au quart de leur population par l'incendie et le massacre. Thor a satisfait sa haine pour les cathédrales gothiques, Odin s'est gorgé de sacrifices humains...

Il nous a paru d'un intérêt primordial de projeter sur cette importante question une lumière aussi complète qu'il est possible de la faire en l'état présent de la documentation. Nous y avons vu plusieurs avantages. L'intérêt de la science historique, d'abord. Ensuite, la démonstration que nos soldats, même les moins croyants, luttent à l'heure actuelle, sans s'en douter, *pour la cause même du Christianisme*, menacé par le plus épouvantable péril qu'il ait couru depuis bien des siècles. Enfin, la connaissance plus complète de cette âme allemande avec laquelle toute paix ne sera jamais pour nous qu'une trêve tant que l'œuvre civilisatrice de Charlemagne n'aura pas été reprise au delà du Rhin, avec des moyens assez puissants pour triompher de toutes les résistances.

Vaincre l'Allemagne, briser *à jamais* les ressorts de sa puissance militaire, *soumettre chez elle l'enseignement de l'His-*

toire, de la Philosophie (49) ***et de toutes les Sciences Morales à un contrôle étroit et permanent***, voilà la tâche à accomplir si l'on veut assurer la paix de l'Europe. Nos gouvernants actuels n'ont vraisemblablement ni l'autorité ni la volonté nécessaires pour mener à bien une œuvre aussi gigantesque. Mais c'était un devoir pour nous que de définir le véritable caractère de la Kultur germanique et d'indiquer l'obligation où sont le Christianisme et la France de l'anéantir s'ils veulent subsister.

FLAVIEN BRENIER.

(49) **Il n'est pas exagéré de dire que la Philosophie allemande apparaît, « dans son ensemble, comme une entreprise de rupture et de scission avec « la morale de l'Antiquité classique, soit païenne, soit chrétienne ; un « retour à la fois conscient et inconscient vers le culte du Dieu Tott ou « Tuiston, Dieu de la Force, Unser Gott, culte qui dormait au fond de « l'âme germanique ». (Gabriel HANOTAUX, *Revue Hebdomadaire* du 6 Février 1915, p. 6).**



Le Gérant : Flavien BRENIER.

Evreux, Imprimerie de l'Eure, 6, rue du Meilet. — G. Poussin, Dr.

Flavien Brenier